This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

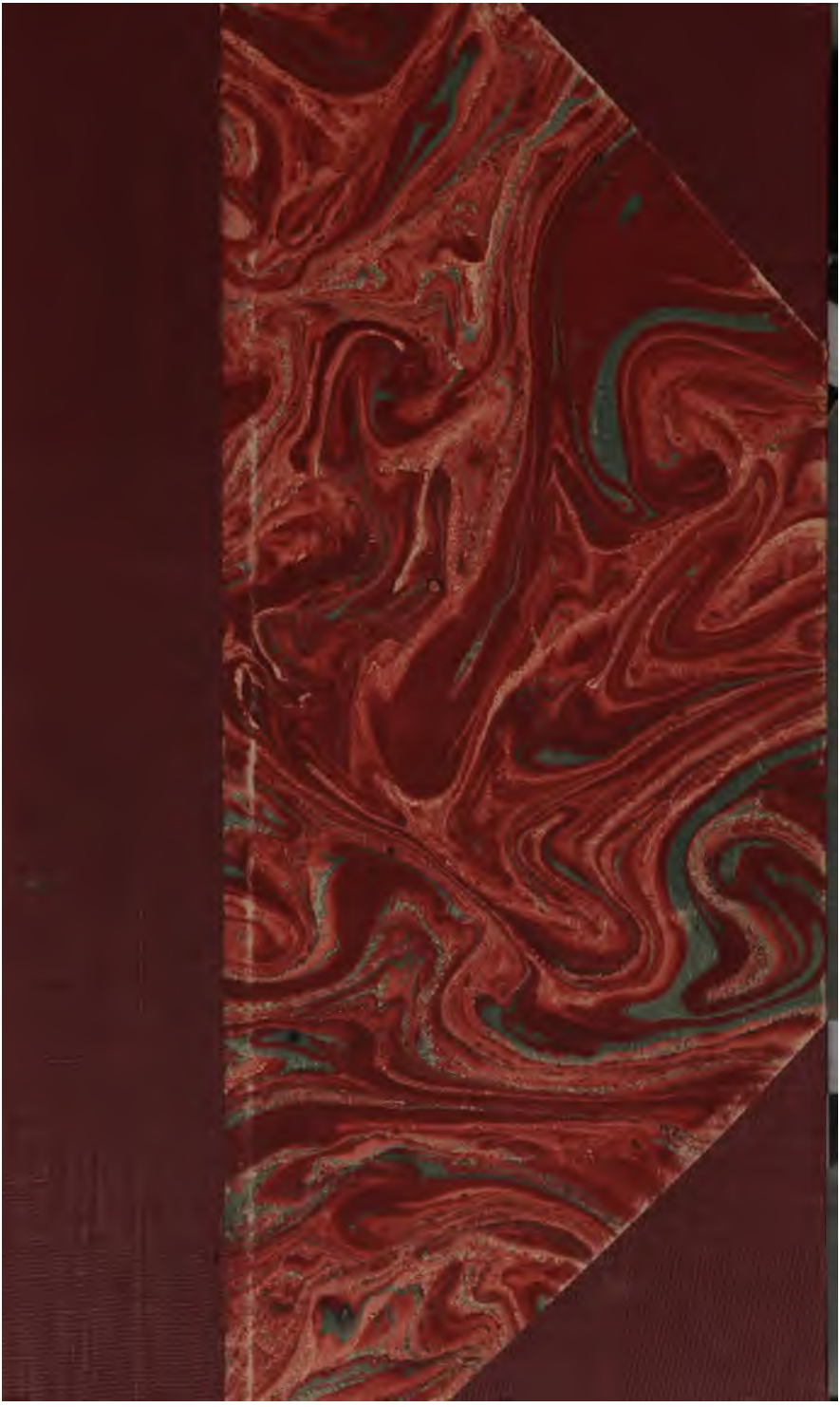
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

STANFORD LIBRARIES

CHARLES SOLLNER

Un Voyage au Congo

DEUXIÈME ÉDITION

NAMUR
Imprimerie Wesmael, autrefois Gérard, rue de l'Ange
MDCCCXCVII

Cave

UN VOYAGE AU CONGO

Zaire

UN VOYAGE AU CONGO

CHARLES SÖLLNER

Un Voyage au Congo

DEUXIÈME ÉDITION

NAMUR
Auguste Godenne, imprimeur-éditeur, 69, rue de l'Ange

MDCCCXCVII

FOR STUDENTS RESERVES

AVANT-PROPOS

CONGO!

Cinq lettres magiques qui, depuis quelque dix ans, passent un peu partout devant nos yeux. Mot qui, pour nous, rappelle tant d'exploits. Pays qui, depuis sa découverte jusqu'à son organisation dernière, nous a donné des héros tels que Stanley, qui l'a immortalisé, tels que Dhanis, qui l'a reconquis!

Congo!

Cinq lettres de feu, brillant resplendissantes aux coins de l'Etoile d'or qui illumine, de sa

douce clarté cette vaste colonie, que notre Roi Léopold II a créée pour la Belgique!

Congo! Cette terre qu'ont libérée nos explorateurs; cette seconde patrie faite aux Belges par les Belges eux-mêmes!

Jusqu'à ce jour, beaucoup d'ouvrages ont abordé ce vaste et intéressant sujet. Des voix plus autorisées, plus expérimentées et plus compétentes que la mienne ont traité d'une façon savante et approfondie cette question.

Mon but est tout autre!

Je vous invite, ami lecteur, à refaire avec moi cet intéressant voyage qui a occupé une année de mon existence. Nous laisserons de côté ces considérations relevées que vous pourrez trouver dans les nombreux ouvrages qui ont été déjà écrits sur ce sujet, et nous assisterons aux multiples incidents qui peuvent se présenter dans une expédition au pays mystérieux.

CHARLES SOLLNER

Un Voyage au Congo

DEUXIÈME ÉDITION

NAMUR
[illegible] modernes, imprimerie [illegible], 60, rue de l'Ange
MDCCCXCVII

parents, mes amis, ma ville natale, pour marcher vers l'inconnu. Mais cet inconnu, par lui-même, m'attirait. Qui de nous n'a pas désiré, à la lecture d'un Robinson quelconque, traverser un océan ou un désert, pénétrer dans une forêt inextricable, trouver enfin un Vendredi comme ami. Le Congo, lui aussi n'a-t-il pas ses forêts vierges?.. ses éléphants, ses hyppopotames à chasser?.. ses beaux sites naturels qui, jusqu'à ce jour, semblaient couverts d'un voile dont il m'était donné de soulever un coin?

Ce songe de mes jeunes années allait pouvoir enfin se réaliser, et bientôt je pourrais voir, de mes yeux, ces belles contrées que je n'avais jamais entrevues que dans mes rêves!

Ces idées m'enivraient au point d'atténuer un peu la douleur du départ.

Le 7, j'avais dit adieu aux miens; le 8, je devais quitter l'Europe.

Avez-vous jamais assisté à un départ?

Le steamer qui doit nous emporter, l'« *Akassa* », est amarré au quai; depuis huit jours déjà on est occupé à son chargement. Il est neuf heures du matin.

D'un côté, les chauffeurs sont à leurs machines

Care

UN VOYAGE AU CONGO

Le capitaine arrive à bord : second coup de sifflet. Le pont volant jeté pour relier le steamer au quai est continuellement traversé; c'est un va-et-vient indescriptible.

Sur le quai, des mouchoirs commencent à essuyer quelques larmes furtives; l'émotion empoigne tout le monde, on sent que le moment va devenir solennel.

Le capitaine bientôt reparaît sur la dunette, revêtu du costume portant ses insignes. Un strident coup de sifflet fend l'air. La grue pour la dernière fois s'abaisse et enlève le seul objet qui nous reliait à la terre, le pont...

Le premier commandement se fait entendre... Il est 10 h. 50... Un homme tourne le gouvernail... Du pont, nous adressons nos derniers signes d'adieu aux parents et amis qui, du quai, nous crient : « Au revoir! »

L'hélice du remorqueur fait quelques tours en vain... L' « *Akassa* » enfin tremble... il bouge... il marche. Hourra! Au revoir... nous quittons l'Europe!!!

A peine n'aperçûmes-nous plus ceux qui étaient restés sur le quai que nous nous empressâmes de rentrer dans notre cabine ou dans le

salon pour éviter cette pluie froide qui continuait toujours à tomber.

Quelques parents accompagnaient les leurs jusqu'à la *Pipe de Tabac,* ce qui occasionne quelques toasts en notre honneur. A 2 heures, nous stoppons et, jusqu'à cinq, on charge encore quelques tonnes de poudre et de dynamite. Enfin le remorqueur s'éloigne emportant ces quelques personnes et, guidés par un pilote, nous marchons vers la mer du Nord, où nous entrons vers 8 heures du soir.

Les premiers mouvements que les vagues impriment au steamer agissent sur nous, pour la plupart novices en voyages au long cours; aussi cette première soirée, chacun fut occupé de prendre dans son lit la position la plus horizontale possible pour combattre les effets du mal de mer.

Au point du jour cependant, nous sommes sur le pont, car l'absorption de l'air frais et salin de la mer est une des ordonnances spéciales que le docteur du bord nous dicte, pour calmer nos estomacs irrités par les contractions spasmodiques que nous a occasionnées cette indisposition plus désagréable que dangereuse.

Précisément le pilote que nous avons pris à bord à Flessingue nous quittait pour gagner Plymouth. Le bateau-pilote était là, l'attendant à quelques brasses. Une légère barque conduite par deux hardis marins se dirige vers nous; elle accoste. Notre pilote se laisse glisser le long de l'échelle de corde qui bat le navire puis saute dans cette barque. Deux vigoureux coups d'aviron l'écartent de notre géant de fer; elle glisse sur la vague, disparaît à nos yeux descendant une immense lame, pour reparaître bientôt montant sur une autre, d'où elle glisse à son tour, semblable à une coquille de noix ballottée par une forte brise, au milieu d'une mare d'eau. Combien de fois nous croyons la voir engloutie, mais toujours elle reparait, luttant contre cette mer démontée... elle arrive enfin... Notre vaisseau, qui avait continué sa marche, ne nous permet bientôt plus de l'apercevoir que comme un point à l'horizon.

Successivement nous longeons les belles falaises des côtes de l'Angleterre, que, couchés dans notre lit, nous ne pouvons contempler que par le hublot; les vagues étaient trop fortes pour que l'on pût se hasarder sur le pont,

et d'ailleurs nous n'avions pas complètement payé le tribut imposé par la mer.

Peu après, nous doublions le cap Gris-Nez.

Pendant les deux jours et les deux nuits qui suivirent, nous fûmes gratifiés d'une mer houleuse et rude, à tel point que personne, même les marins, ne se montraient sur le pont, sauf pour la manœuvre.

Les lames, hautes comme des montagnes, arrivaient à babord, passaient sur le bateau, balayant tout ce qu'elles rencontraient. Malheur à celui qui ouvrait un instant la porte de la salle à manger. Une vague aussitôt s'y engouffrait et le téméraire en était quitte pour un bain forcé.

Toute la nuit, les hommes du bord étaient occupés à recueillir par seaux l'eau qui inondait nos cabines. A côté de tous ces ennuis, se trouve la note gaie.

Une nuit, des cris de « *nous sombrons* » retentissent. C'était simplement le hublot de la cabine du voisin qui, mal fermé, avait cédé sous la pression d'une vague. Cette douche d'eau glacée l'avait réveillé. Immédiatement, au moyen d'un tampon de caoutchouc et de gros boulons, on referme l'ouverture que la

mer s'était faite, et naturellement on se rit encore du malheureux inondé.

La vie à bord par ce gros temps, n'était pas non plus trop amusante : supposez vous quatre ou cinq jours enfermés dans un espace de quelques mètres carrés et vous pourrez facilement vous faire une juste idée de la monotonie qui régnait parmi nous. . . . . .

. . . . . .

Mais nous entrons dans ce fameux golfe de Gascogne si redoutable, et si redouté des marins. Les deux jours qu'avait perdus l' « *Akassa* » à louvoyer dans la Manche ne nous rassuraient pas trop. En Europe d'ailleurs, on nous croyait perdus, et quelques journaux belges, dont je pourrais citer ici les entrefilets, annonçaient que nous avions péri corps et bien. Nous étions le 14 février, à midi, par le 42° parallèle et le 13°30' de longitude ouest de Greenwich. Le peu de chemin parcouru jusqu'à ce moment nous faisait prévoir une traversée de trente jours au moins.

Deux fois j'essaie de traverser le pont, j'en suis quitte pour un bain de pieds et quelques éclaboussures. Heureux d'avoir pu éviter la lame,

je vais me sécher près de la machine, où gravement les chauffeurs faisaient leur service, assis sur des tas de charbon, fumant leur brûle-gueule et tellement insouciants que je me rappelais en ce moment ce bon mot d'un machiniste italien à qui l'on posait cette question : — « *Que feriez-vous si une vague enlevait la cheminée du steamer?* » Après avoir paru réfléchir quelques secondes, il répondit : — « *J'attendrais qu'une autre la replace.* »

La nuit suivante, il nous fut impossible à tous de fermer l'œil. Quelle mer!! Le roulis nous place dans une position qui est continuellement en raison directe ou inverse des lois de la pesanteur. Si vous êtes couché parallèlement à l'axe du steamer, tantôt il vous jette avec force contre le hublot, tantôt vous précipite de votre couche de repos, si vous ne vous y cramponnez comme le naufragé à la planche de salut. Le tangage, qui est aussi violent, vous place à temps contraire dans les diverses positions que je viens de vous décrire.

Les vagues par moment sont tellement élevées que le déplacement du grand mât peut être évalué sans exagération à dix mètres de la

perpendiculaire qu'il devrait observer, et le tangage élève et abaisse le navire de quatre mètres environ au dessus ou en dessous de la ligne de flottaison.

Bientôt cependant nous passons assez près de Roca pour apercevoir quelque léger nuage dans le lointain, nous laissant deviner le continent; le temps se calme un peu et le soleil reparaît.

Nous voici arrivés à la hauteur de Gibraltar. Le temps devient beau et la mer unie comme une glace. A bord, la vie est un peu plus gaie, et pour calmer l'impatience que nous avons d'être à l'heureux moment où nous pourrons enfin mettre pied sur ce qu'on est convenu d'appeler — en termes de marin — le plancher des vaches, on organise des fêtes à bord : courses à pied, concours de tir à la carabine Flobert et mille autres divertissements.

Le lendemain, nous apprenons que vraisemblablement personne de nous n'aura le plaisir de descendre à Las Palmas; le steamer, ayant été à Hambourg avant de partir pour le Congo, sera en quarantaine (1). Voilà donc nos beaux

(1) Le choléra y sévissait très fort en ce moment.

rêves d'escapade envolés, et, pour consolation, huit jours au moins d'attente avant d'être à Sierra-Leone, la seconde escale.

Le samedi 18 février, à 3 heures de l'après-midi, nous apercevons le pic de Ténériffe, haut de 3757 mètres. Il semble tellement perdu dans les nuages qu'on doit le deviner. A l'avant du navire se dessinent, semblables à deux nuages noirs, les sommets les plus élevés de la grande Canarie. Deux heures plus tard, ces points n'avaient fait que grossir sans que cependant on pût les distinguer nettement. Vers 5 h. 1/2, nous apercevons, sur l'une de ces montagnes, le phare de Las Palmas. C'est un phare dioptrique, c'est-à-dire dont la lumière est réfractée au travers de prismes mouvants; sa portée est de 30 kilomètres environ.

Bientôt mille lumières apparaissent et grossisent dans le lointain : c'est Las Palmas.

Nous entrons dans le port, et l'ancre tombe au bruit étourdissant de la chaîne qui grince en se déroulant. Une barque arrive; c'est le commissaire du port : — *Com you upon the ship? said the captain?* — *Quarantine!* On en était certain; mais enfin, comme en toutes choses,

on espérait jusqu'à la fin pouvoir mettre pied à terre; aussi cela nous produit-il l'effet d'une avalanche de neige nous tombant sur le dos. Prenons-en gaîment notre parti.

Le feu blanc descend du mât et vient stationner la nuit, à mi-hauteur, pour indiquer notre état suspect.

Le calme se fait peu à peu à bord, et nous nous empressons tous de gagner notre couche afin d'être sur pied le lendemain de grand matin et d'assister au lever de l'aurore.

Dès 5 heures, nous montons sur la dunette et nous braquons sur tous les points noirs notre longue vue, la dirigeant sur les sommets des collines et fouillant les moindres replis des montagnes.

Le spectacle qui s'offre à nos yeux est vraiment splendide, merveilleux! Peu à peu se dissipent des ombres de la nuit, qui les couvrait encore de ses sombres voiles, la grande Canarie d'abord, puis Las Palmas, sa capitale. Nous avons jeté l'ancre dans une baie circulaire, d'au moins 12 kilomètres de pourtour. Devant nous, se dressent majestueusement vers le ciel les mâts d'une multitude de navires et de bâteaux

qui sont amarrés au quai d'où nous sommes éloignés d'environ mille mètres. A droite, sur la colline formant presqu'île, on lit cette réclame :

« *Grand Canary engineering et C°* »

bâtie en lettres de briques blanchies à la chaux et de 10 mètres de haut chacune.

A gauche, au pied des montagnes les plus élevées de l'île, s'élève en gradins, disposée comme un immense amphithéâtre, la superbe et coquette Las Palmas. A l'aide de notre lunette, nous pouvons distinguer aisément les personnes qui circulent sur les quais. Les rues construites un peu au hasard et dans le goût de l'Espagne, qui a présidé à leur édification, sont sans symétrie. Les maisons, sans étage, sont peintes en blanc, et leurs fenêtres généralement garnies de *miradors*. Les toits sont plats, c'est-à-dire en terrasses.

La superbe cathédrale qui s'élève au centre de la ville ne nous laisse voir de ses richesses et de sa beauté que les deux clochers semblables, placés sur le devant, dans la même position que ceux de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles. Leur partie supérieure se termine en pointe mais avec

la forme qu'ont les minarets des mosquées turques.

Au centre de la ville, à gauche, ainsi que sur le versant des collines, se dessinent de jolis jardins séparant les maisons, où les habitants, lorsqu'est tombée la grande chaleur du jour, vont se reposer et respirer l'air frais que leur apportent les brises de la mer. Ce ne sont plus nos arbres du Nord, nos froids sapins, nos peupliers au léger feuillage, mais déjà l'on contemple ces beaux spécimens de la famille des monocotylédons, tels que le dattier, le latanier, le cocotier, l'élaïs enfin, ce joyau des tropiques, qui élève vers le ciel son superbe panache. Plus loin, à gauche des montagnes, dans les vallées qui les séparent, quelques villages aux sites riants et pittoresques, que nous aurions tant désiré parcourir.

Entre le quai et la ville, sur le haut d'un rocher à pic, les ruines d'une forteresse qui rappelle celle de Dinant, mais qui se ressent également, dans sa construction, du goût espagnol; je vous fais grâce de la description; d'ailleurs il n'est pas donné à tous d'être des Vauban.

Derrière la grande Canarie, nous apercevons

à l'œil nu le pic de Ténériffe, dont nous sommes éloignés de 30 à 40 lieues. Son sommet couvert de neiges, que la réverbération des rayons solaires illumine, nous présente l'aspect d'un grand miroir incrusté dans le ciel.

Les îles Canaries ont été connues des anciens, qui les appelaient les Hespérides : Pierre de Vera, Espagnol, les découvrit en 1483, elles portèrent longtemps le nom d'*Iles Fortunées*.

La race du pays, les *Guanches* — famille berbère — aujourd'hui complètement disparue, est remplacée par des Espagnols ou des métis provenant du croisement des deux races. La la langue est l'espagnol.

Le climat des Canaries est chaud mais tempéré par les brises de la mer; en janvier, le thermomètre ne marque jamais moins de 17 degrés au-dessus de zéro, 26 en août (maximum).

Las Palmas renferme 18,800 habitants. Un chemin de fer à petite section, du genre de nos vicinaux, relie le quai à la ville.

Les hommes que nous avons aperçus dans les barques ont le teint bronzé des pays chauds; ils sont généralement de belle figure et de petite stature, mais surtout très malpropres.

Nous ne dirons rien du beau sexe; il ne nous a pas été donné de jouir de cette agréable vue.

Vers 7 heures, était venue à quelques mètres de nous la barque du chef de la police sanitaire, qui ne nous apporte que la confirmation de l'entrevue d'hier soir. L'agent de la « *Steamship navigation* » qui accompagne celui-ci, reçoit du commissaire du bord la liste des vivres à fournir pour le ravitaillement du steamer, c'est-à-dire qu'il prend à l'aide de pinces le billet que lui tend ce dernier, le plonge dans la mer, puis, après cette ablution, se risque à le prendre en mains et à le lire. La missive est désinfectée!!!

A midi, arrivent en trois bateaux, comme le singe de Monsieur de La Fontaine, des vivres dont ci-joint un aperçu : 26 moutons, 50 poules, 1 bœuf de petite taille, de la grandeur de l'espèce bretonne, respectivement aux prix de 38 sch., 2 sch., et 11 £ 8 sch. (1). Plus une multitude de paniers contenant des fruits et des légumes de toutes sortes. Le commissaire jette notre courrier dans une caisse qu'on désinfectera au quai!

On commande la manœuvre; les chaînes

(1) 45 fr., 2 fr. 50 et 290 fr. environ.

sur le cabestan renouvellent leur bruit assourdissant. Le steamer tremble sous le poids de l'ancre que l'on relève. Bientôt nous voguons vers Sierra Leone, où nous serons encore en quarantaine, nous assure-t-on.

CHAPITRE II

Les marsouins. — Le poisson volant. — Les méduses. — Aux violons! — Sierra-Leone.

Nous voilà de nouveau en plein Atlantique. Nous passons lundi, 20 février, à midi, sous le tropique du Cancer, avec une vitesse de 4 nœuds à l'heure seulement; mais, comme il faut rendre justice à qui de droit, nous devons avouer que ce n'est pas à l' « *Akassa* » que nous devons cette lenteur : nous sommes dans le courant des Antilles « *the gulf stream* », qui se fait sentir jusqu'ici et retarde notre marche.

Le voyage ne nous offre que fort peu de distractions. Des bandes de marsouins prennent leurs ébats tout autour de nous, on les voit

plonger et ressortir de l'eau un peu de tous côtés. C'est cependant un spectacle sans pareil pour qui ne l'a jamais vu : ces cétacés semblent prendre dans l'élément liquide un point d'appui d'un coup de queue et de nageoires combiné; puis, s'élevant gracieusement hors de l'eau, ils décrivent une courbe élégante et rentrent dans l'onde tranquille. C'est dans ce moment rapide qu'ils passent hors de l'eau, que des coups de carabines et de fusils se font entendre à bord, où quelques passagers jettent leur poudre aux... poissons.

C'est un de ces jours également et par un bel après-midi, que nous apercevons, pour la première fois, les poissons volants *(Exocet volant)*. Leur reflet d'un blanc d'argent tranchant sur l'azur de la mer nous permet de les suivre dans leur vol. Un d'eux ayant eu la maladresse de tomber sur le pont, — ce qui arrive fréquemment la nuit, — me donne l'occasion d'examiner de près cette curieuse espèce. Leur corps est assez semblable à celui du maquereau mais avec de moindres proportions. Leurs nageoires pectorales sont très développées, et, par un mouvement rapide, elles remplissent le rôle des

ailes chez l'oiseau. Je remarque que tous volent en ligne droite et franchissent ainsi de grandes distances, avant de produire ce petit bruit sec qui annonce leur rentrée dans les ondes. Au dire de certains naturalistes, ils peuvent changer de direction, mais alors, prétendent-ils, ces poissons volent au ras de l'eau, plongent leur queue dans la mer et, d'un coup de ce gouvernail, prennent la route qu'ils veulent. C'est surtout le jour, aux moments de faible chaleur, et la nuit, qu'ils voyagent; probablement parce qu'à ces heures le soleil sèche moins rapidement leurs nageoires pectorales.

Des *méduses* de couleur rose et blanche flottent aussi à proximité du navire et voguent au gré des flots. La méduse est un *radié* en forme de gros champignon, que je vous engage à ne pas prendre en main si vous ne voulez pas avoir la farce d'un de nos passagers, qui a eu, aux doigts, une éruption bien importune pendant toute une journée, en en examinant une sans précaution.

Mais voici que nous passons à hauteur de l'embouchure du Sénégal; le lendemain, c'est le cap Vert que nous doublons et, ma foi, nous

avons encore un jour de mauvaise mer; aussi nous a-t-on mis aux *violons*. Expliquons-nous. Les violons se composent de longues tringles en bois qui courent parallèlement à la longueur de la table et que relient des traverses de même matière, le tout d'une hauteur de 5 centimètres; ces tringles forment des casiers de 40 à 50 centimètres de côté et servent à protéger la vaisselle de la casse, sans que malheureusement cette protection s'étende jusqu'au contenu des assiettes, verres, saucières et autres récipients. Plus d'un incident ridicule accompagne les soubresauts de la salle à manger : tantôt le roulis inconscient inonde d'un bouillon gras le devant de chemise ou le gilet; le verre de vin que l'on portait à sa bouche vous arrose le cou ou, roulant sur la table, vient humecter les jambes d'un vis-à-vis. Naturellement nous sommes déjà habitués à ces burlesques repas, et chacun essaye de corriger l'instabilité des choses... de la table, en réagissant dans le sens contraire à l'impulsion. Sur le pont, cette allure déhanchée qui a pour but de contrecarrer les assauts du roulis ou du tangage, caractérise ce qu'on appelle « l'assiette marine » que nous sommes à peu près tous

parvenus à réaliser. Cette dernière expression manque peut-être de correction, mais en voyage, que diable! il ne faut pas regarder de si près.

Le lendemain, il fait un temps superbe, ciel pur et sans un nuage; la mer s'étend devant nous jusqu'à l'horizon, calme et lisse comme une glace. Quelques coups de carabine, qui ont pour but principal l'égaîment des passagers, et secondaire celui de caresser l'échine de quelques requins qui entourent le navire, se font entendre. Mais bientôt tout rentre dans le calme, et les 27 degrés centigrades dont nous sommes gratifiés à l'intérieur de la salle à manger, bien que tout soit ouvert, condamnent les plus exaltés à une sage tranquillité.

Le samedi 25 février, vers six heures et demie du soir, nous arrivons à Sierra-Leone.

Quel splendide et grandiose spectacle la nature s'est plu à étaler sur ce sol brûlant! Ici se déroulent toutes les beautés de la création. L'aspect de l'île que nous apercevons d'abord, la presqu'île ensuite, qui s'avance à trois kilomètres dans la mer, sont d'un effet vraiment féerique. Les diverses émotions que l'on ressent devant cette belle nature sont indescriptibles!

A sept heures, on jette l'ancre.

Le lendemain, dès l'aube, nous sommes sur le pont. Sierra-Leone nous apparaît à travers les brouillards qui s'élèvent insensiblement aux premiers rayons du soleil, et présente à nos yeux émerveillés un spectacle idéal, une vue vraiment charmante.

Derrière nous, à droite, une île triangulaire, que domine le phare, et où se dessinent de jolis jardins. Un étroit canal, à peine de quelques centaines de mètres, la sépare de l'immense presqu'île qui s'attache au continent. Au loin, des chaînes de montagnes successives : les premières, de moindre élévation, peuvent avoir, selon mon estimation, de 300 à 400 mètres; les autres atteignent peut-être 1,000 mètres. Sur le plateau qui domine la première de celles-ci, se trouve la forteresse de construction moderne et assez semblable à nos vieux forts de la Meuse, entourée de murs à créneaux à double et triple étage.

Sierra-Leone s'étend au sud, le long du littoral; la construction de ces demeures si proches de la mer annonce un état de calme continuel des ondes; leur élévation de deux à trois étages

écarte de prime abord toute idée d'irruption volcanique, de tremblement de terre et de cyclône; enfin leurs toits que l'on a construits généralement à quatre versants et auxquels on a donné une inclinaison très raide, vous font supposer facilement de quelles averses doivent être gratifiés les Sierra-Léonais.

La ville se partage en deux parties : à gauche de l'immense remblai, qui semble être jeté là comme division, la partie protestante; à droite, la partie catholique, c'est-à-dire, plus correctement, celle qui y renferme l'église du culte. Du premier côté, les constructions sont élevées sur un terrain légèrement incliné; de l'autre, s'étend une belle vallée, où les plantations serrées de palmiers, de gingembres, de cocotiers, de bananiers, de mille arbres de mille espèces différentes, laissent ça et là percer la partie supérieure d'un édifice ou lui permettent seulement de se deviner à travers un feuillage plus léger.

Les abords du quai sont noirs de monde noir. Nous nous faisons un sensible plaisir à regarder les couples descendre le remblai qui conduit au port, portant gravement le parasol ouvert et fagotés dans des costumes carnavalesques,

aux couleurs brillantes et plus criardes les unes que les autres, que ces bons messieurs les Anglais leur ont fait accepter en présent, il y a quelque cent ans, leur ont échangé contre de la belle et bonne marchandise plus tard, et leur vendent aujourd'hui encore à poids d'or.

Grâce à leur colonisation et leur œuvre civilisatrice, Sierra-Leone est devenue une colonie importante, et Freetown, sa capitale, n'a pas beaucoup moins de 15,000 habitants. Malheureusement le climat est insalubre pour les Européens, et la colonie a un titre particulier à son désavantage : c'est, disent les marins, le cimetière des blancs.

Bientôt cependant une barque se détache du quai et arrive à nous; c'est le commissaire du port. Mêmes incidents et mêmes accidents qu'à Las Palmas; nous sommes en quarantaine. Après trois semaines de navigation, voir encore une fois la terre devant soi et ne pouvoir y descendre! toujours se contenter des quelques mètres de promenade que nous offre l' « *Akassa* » de la proue à la poupe et de la poupe à la proue, c'est désagréable au superlatif!!

Vers neuf heures viennent s'embarquer les

vingt-six nègres qui sont adjoints à la manœuvre du steamer de Sierra-Leone, au Congo. Après eux, les bateaux que traîne un remorqueur faisant continuellement la navette du quai au steamer, nous amènent le charbon, que les nouveaux arrivés déchargent dans les soutes. Ce travail se fait avec une lenteur tout à fait désespérante; je devrais plutôt dire « nègre. » A cinq heures enfin, les soutes sont pleines; viennent les vivres, parmi lesquels nous remarquons cinq bœufs de petite taille et dont le poids maximum ne peut certes pas excéder cent cinquante kilos. Les grues les hissent sur le pont, les enlevant par un nœud coulant jeté sur leurs cornes, et le moment où chacun d'eux sent de nouveau sous lui le terrain solide nous procure un instant de plaisir, tant par les contorsions que fait l'animal qui s'efforce de reprendre l'équilibre que par celles du nègre qui cherche à le maintenir et le diriger.

Le chargement est enfin terminé; à 7 heures, on lève l'ancre.

CHAPITRE III

Un rat importun. — Le baptême de l'Equateur. — Banana. — Boma. — Matadi.

Les quelques jours qui suivirent ne furent marqués par aucun événement saillant. Les premières quarante-huit heures furent employées à longer les côtes de Libéria; puis, après avoir doublé le cap Palmas, nous entrâmes dans le golfe de Guinée, le cap sur San-Thomé. Le troisième jour, la pluie nous rendit la chaleur un peu plus supportable. Cette légère averse, accompagnée d'éclairs et de quelques coups de tonnerre, ne nous laissa pas sans inquiétude pendant quelques instants. Heureusement, la vitesse avec laquelle cet orage marchait, sa

direction aussi directement opposée à la nôtre, furent les causes de son passage rapide. Bientôt tout rentra dans le calme.

Cette nuit cependant ne se passa pas sans incident. Vers minuit, je fus éveillé par un cri de mon compagnon de cabine... il paraît qu'un rat s'était promené sur mes couvertures; son inspection finie, il était descendu d'un étage et se disposait à faire une reconnaissance aussi sur le lit de mon ami, lequel, révolté dans ses principes d'indépendance, jugea qu'il était bon de faire de l'opposition.

Le point du samedi 4 mars 1893, à midi, nous donne 1°53' N. et 4°40' W; le thermomètre marque 33° dans le salon. Le dîner touchait à sa fin, et nous allions quitter la table où chacun s'efforçait de tenir une pose convenable, incommodés que nous étions par la chaleur, lorsque gravement le commissaire du bord tire un pli de sa poche et nous prie d'en prendre connaissance. C'était une lettre aux armes de Neptune, par laquelle le dieu des mers nous annonçait sa visite cette après-midi même.

Dès cet instant, malheur à celui qui se risquait sur le pont sans tourner la tête en tous sens et de

tous côtés à la fois. Tantôt c'est un seau d'eau qui vous tombe sur la tête sans qu'on crie gare. Un farceur arrive brutalement éteindre votre cigare et vous mouiller complètement, alors qu'assis mollement dans un fauteuil, vous humez l'air en dégustant votre havane et jouissant du *dolce far niente* que vous octroit toute navigation sous un climat chaud. Enfin un autre est parvenu à visser le tuyau d'arrosage, à en tourner la clef, et de sa lance formidable, inonde, sans respect pour votre lit, la cabine où vous vous êtes réfugié et dont vous n'avez pas fermé le hublot de peur d'être asphyxié; c'est cependant à quoi vous en êtes réduit si vous ne voulez pas devoir regagner, le soir, votre couche à la nage.

Après quelques douches cependant, les plus rétifs se laissent vaincre, et puisqu'il faut toujours finir par être mouillé, autant vaut l'être tout de suite; cela d'ailleurs n'a pas grand désagrément par la chaleur qu'il fait.

Un coup de sifflet retentit strident; tout le monde d'accourir sur le pont. Qu'y a-t-il?

Déjà bien loin derrière le sillage du steamer, on aperçoit une caisse qui flambe, c'est le

moyen de transport qu'a pris Neptune pour venir à nous. Comment fera-t-il pour retourner puisqu'il a si mal amarré son esquif? Question que je me posai vivement, car je ne tenais pas à ce qu'il demeurât à bord jusqu'à Boma, sous peine de voir un nouveau déluge qui ne serait pas relaté dans l'histoire et qui surtout serait sans profit pour l'humanité.

Peu après, Neptune fait son entrée solennelle suivi de sa nombreuse et noble cour : Neptune, un Faust; sa royale épouse, une horrible mégère affublée d'un costume mi-théâtre, mi-carnaval; les trois officiers de leur suite se drapent majestueusement dans de vieux costumes de mousquetaire, l'épée fièrement relevée au côté; le ministre des finances de Leurs Majestés s'est revêtu d'un Hamlet qu'il veut rendre encore plus sévère par les larges lunettes bleues qui obscurcissent sa vue. Son chef est couvert d'un chapeau haute forme de double grandeur, le tout d'une fraîcheur et d'une propreté plus que douteuse.

Le roi préside cérémonieusement l'assemblée : c'est un timonier; son épouse, notre garçon de table, porte sur les bras un poupon; le ministre

des finances, un cook; et les policemen, des matelots; leur tenue est grave et sérieuse. Ils croient remplir une mission indispensable. Le second, le commissaire du bord, le chef steward, les aident dans leurs fonctions.

Ces préliminaires établis, on commence la cérémonie du baptême. Tour à tour les passagers des premières, des secondes et des troisièmes reçoivent l'ablution traditionnelle.

Le ministre ouvre son grand registre et procède à l'appel nominal. Malheur à celui qui ne répond pas à son nom, car aussitôt les policemen vont le chercher, se fût-il réfugié à fond de cale, et la rudesse qu'ils mettront à faire subir le baptême au récalcitrant serait plutôt en raison directe du cube que du carré de la distance qu'ils ont parcourue pour le prendre. Dès que vous vous présentez, ils vous prient de vous asseoir sur un pliant, le dos tourné à une immense voile remplie d'eau, qui est suspendue par les quatre coins à la mâture et aux bastingages. Assis, le ministre vous demande si vous voulez être baptisé; question parfaitement inutile vu que, dans l'affirmative comme dans la négative, il faut y passer. Le

patient armé de courage répond donc : Oui. Le haut dignitaire des états du dieu des mers reprend la parole pour vous demander pour quelle somme il peut vous inscrire, car, même chez Neptune, paraît-il, on ne peut obtenir son acte de naturalisation sans remplir cette petite formalité.

La reine alors élève son poupon au-dessus de votre tête, tire le bouchon d'une bouteille cachée dans les plis d'étoffe qui l'entourent et laisse couler sur vous quelques gouttes... que j'aime à croire d'eau de mer. Xantippe ne faisait pas tant de façons avec Socrate.

Alors s'avance une autre dignité que j'ai oublié de vous décrire, laquelle, armée d'un immense pinceau, vous barbouille la figure de goudron; heureux ceux qui n'en ont pas dans les yeux! Puis elle prend une scie cassée et avec ce fragment d'un autre âge, dirait Eugène Labiche, fait le simulacre de vous raser et de vous enlever le goudron alors que l'effet produit est justement le contraire. Cela fait, Neptune daigne ouvrir une bonbonnière qu'il tire de la royale poche de sa royale culotte et vous offre royalement une dragée qu'il vous met en bouche

de force s'il le faut, mais qui, une fois la farine qui l'entoure enlevée, vous laisse deviner une odeur incompatible avec l'hygiène la plus élémentaire, — je comprends maintenant pourquoi ce matin on avait nettoyé avec tant de soin le carré où se trouve le petit troupeau de moutons, — dragée, dis-je, que vous rejetez vivement dans l'eau, car, au moment où vous pouvez vous apercevoir de cette dernière farce un peu trop libre, vous barbotez, tête en avant, dans l'immense toile où vous ont précipité le commissaire du bord et le second, ces deux aides par trop complaisants de cette farce d'un mauvais goût.

Mais tout n'est pas fini; le chef steward tient en mains la lance à eau, qui, par la pression qu'elle exerce sur vous, vous empêche de sortir trop tôt et en même temps renouvelle l'eau qui s'est écoulée tant par les fissures de la toile que par les soubresauts que vous avez faits en essayant d'en sortir.

Ainsi se passa le baptême de l'équateur, à bord de l' « *Akassa*, » le 4 mars 1893, alors que le capitaine Morgan en avait le commandement.

Le banquet gargantualesque qui nous est servi à 6 heures, apaise le courroux des plus furieux;

le champagne et le wisky aidant, l'humeur mausade des plus compromis par cette facétie s'efface, et le sourire renaît sur les lèvres de tous.

Le lendemain, nous doublons le cap Lopez, puis Santa-Clara; nous côtoyons presque l'Afrique. Landana nous apparaît bientôt, puis Cabinda, enfin Banana, au large de laquelle nous jetons l'ancre le mardi 7 mars, à 10 h. 1/2 du soir.

Le lendemain, vers 5 heures, le pilote est à bord et nous nous remettons en marche. Cette fois ce sont les eaux du Congo que nous fendons, ce sont ses deux rives qui nous apparaissent. A 6 h. 1/2, nous sommes à Banana même; on s'arrête.

Le courrier d'Europe est remis aux autorités qui s'avancent à notre rencontre. Le capitaine et quelques personnes se rendent à terre. Restés à bord, nous nous occupons à examiner le premier port situé à l'embouchure du Congo.

Banana est formée d'une trentaine d'habitations construites pour la plupart en bois, et de forme rectangulaire. Elles sont sans étage et entourées de jolies vérandas, sous lesquelles les agents de l'Etat ou des factoreries hollandaises,

portugaises et belges peuvent se reposer à l'abri des rayons brûlants du soleil.

La société des *Magasins généraux* y a établi un splendide hôtel où résident généralement les agents avant leur retour et surtout ceux qui y sont envoyés pour respirer l'air frais et pur des bords de la mer. La *Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap* y possède également de splendides installations.

Depuis trois siècles et plus, Banana fut un port fréquenté par les Portugais, surtout lorsque les négriers faisaient la traite pour peupler leurs colonies. Pendant ce dernier demi-siècle, depuis surtout que du monde entier s'est élevé un cri d'horreur au récit des souffrances que supportaient ces pauvres déshérités de la création, le mouvement de son port s'était de beaucoup ralenti, et son commerce était devenu pour ainsi dire nul, lorsque Léopold II, sur un mot, sur un geste, dirais-je, l'a relevé.

Autour de nous, s'avance une foule de pirogues montées par des indigènes qui viennent nous offrir en vente des objets de poterie, des calebasses sculptées, des fruits, des perroquets et même des singes; malheureusement ils ne font

pas d'affaires, car vous comprenez qu'aucun de nous n'a envie de se charger d'objets aussi encombrants. Le capitaine revient accompagné d'un missionnaire anglais et de sa femme qui prennent passage sur l' « *Akassa* » pour remonter le fleuve avec nous jusqu'à Matadi; à 8 heures, nous nous remettons en marche.

Le Congo est ici très large : à peine pouvons-nous distinguer les deux rives. La navigation cependant n'offre pas de difficultés, car les bouées qui indiquent la marche sont presque toutes en ligne droite.

Le fleuve peu à peu se resserre et sa largeur n'est bientôt plus que de 2 à 3 milles, son cours presque droit se transforme lentement et les courbes se font mieux sentir par la raison même que ses rives sont moins éloignées.

Le long du fleuve, à quelques mètres seulement du bord, se succèdent les factoreries, qui échangent avec nous leur salut. Toutes sont d'un aspect riant, et, au milieu de cette belle nature, on sent que l'on doit être heureux de vivre; nous sommes d'ailleurs portés à voir tout en rose, car notre navigation a duré un peu trop longtemps et a été, somme toute,

assez malheureuse. Puis enfin ne touchons-nous pas à la terre promise?

Le soleil a, depuis longtemps, passé au méridien, et la chaleur du jour, un peu atténuée, nous permet de reprendre sur le pont notre poste d'observation, que nous avions dû momentanément abandonner. Nos yeux se jettent tour à tour sur les deux rives et ne peuvent se lasser d'admirer le spectacle idéal qu'elles nous offrent : ciel d'un bleu inconnu, d'une profondeur inconcevable; terre recouverte d'une végétation luxuriante, d'un vert irréalisable; ça et là parsemée d'habitations, ondulée de légères collines que des palmiers empanachent au sommet, scindées de vallons enchanteurs où coulent, par de capricieux détours, les rivières ou les torrents qu'a formés un orage passé; où s'étendent de superbes oasis qu'égaye le ramage du bengali et des oiseaux mouches aux chatoyantes couleurs, qu'animent de leurs bonds capricieux mille singes grimaçant le plus gracieusement possible. Eau légèrement tintée et reflétant, à sa surface, ce spectacle sans égal!

Mais voici le fort de Chinkakassa, où les travaux sont actuellement poussés avec une

grande activité; déjà on semble apercevoir les coupoles qui le dominent.

Bientôt nous sommes en face de cette masse imposante de maçonnerie qui sera peut-être appelée un jour à défendre nos droits coloniaux. Un détour brusque du fleuve nous la fait perdre de vue et un cri universel sort de toutes les poitrines : « BOMA! »

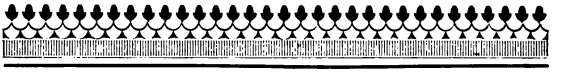
Enfin elle est devant nous, cette capitale de notre nouvelle patrie! Elle est là, fière sous les plis de son drapeau bleu étoilé d'or, qui, obéissant aux moindres caprices d'un léger souffle de l'air, bat fièrement sa hampe, semblant se confondre avec le ciel, qui seul la domine! Nous saluons d'un triple hourra cet étendard qu'a offert, brodé de ses propres mains, une noble reine, à un grand roi! C'est à l'ombre de cette bannière que nous marcherons, c'est pour elle que nous vainquerons...

A 4 heures, nous abordons au « *pier* » et les formalités d'usage remplies, nous pouvons quitter le steamer. Pour la première fois, nous foulons le sol d'Afrique, et pour la première fois aussi nous sommes sur l'élément solide, ce qui, pour nous, est un double plaisir.

Je ne vous décrirai pas Boma, je ne vous parlerai ni de ses habitants, ni de ses constructions, ni enfin de son gai petit tramway qui relie Boma-Rive à Boma-Plateau; je vous renvoie pour ces détails aux divers ouvrages parus sur ce sujet, qui en parlent mieux que je ne pourrais le faire et surtout en meilleure connaissance de cause, car nôtre séjour y a été trop court, et je ne crois d'ailleurs pas qu'ici le « *bis repetita placent* » soit de circonstance.

Le lendemain, dès 7 heures, l'hélice se met de nouveau à battre l'eau, et nous reprenons notre marche. Les sinuosités que nous offre le cours du fleuve, ces bords à l'aspect de plus en plus pittoresque, ces rives accidentées, ces paysages et ces sites enchanteurs qui se déroulent successivement, font le charme de notre voyage et nous amènent, sans que nous nous en apercevions, devant Noki, où le steamer stoppe quelques instants pour permettre à la barque, qui est partie en avant, d'opérer les quelques sondages qu'ordonne le prudent capitaine. Nous voici au « *Chaudron d'enfer* », sorte de coude brusque que fait le fleuve. A notre droite, la rive légèrement accidentée; à gauche, un rocher

d'une hauteur de cent mètres peut-être et à pic, dont la base est continuellement battue par les eaux rapides du Congo, qui y forment un tourbillon des plus dangereux. La force du courant y est telle que « l'*Akassa* », lors d'une forte crue, a dû renoncer à le passer. Nous le franchissons heureusement et tout à coup nous apercevons Matadi, où nous débarquons à une heure de l'après-midi, le jeudi 9 mars 1893.



CHAPITRE IV

Une nuit d'orage. — Une exécution capitale! — Matadi. — Départ pour la route des caravanes!!

TANT que nous étions à bord du steamer, rien encore n'était changé de nos habitudes d'Europe, ou tellement peu que c'était, mathématiquement parlant, une quantité négligeable. Aussi, à peine arrivés à Matadi, la façon dont nous fûmes initiés à la vie africaine fut un peu trop brusque, et cette manière d'agir pourrait être funeste à ceux dont le tempérament ne serait pas assez vigoureux.

Dès la première heure, la tente nous fut assignée comme demeure. Nos malles nous servaient

successivement de table, lavabo et chaises, selon les besoins et les circonstances.

Vous, qui êtes moelleusement couchés sur un matelas que le cardeur souvent refait, sur un sommier dont les ressorts ont reçu un brevet quelconque, couverts d'un léger édredon, vous étendant enfin dans des draps blancs comme neige et d'où s'exhale cette bonne odeur de blanchisserie que l'on hume avec plaisir... songez un instant, avant de vous livrer aux douceurs d'un sommeil calme et paisible, aux impressions que doit ressentir celui que le cours de la vie a jeté là, brutalement, sous cette tente, au milieu d'inconnus, dirais-je, et l'esprit travaillé par ces idées folles de vol, de pillage, de massacre, dont on gratifie la race nègre en général et celle du Congo en particulier. Supposez-le donc là, étendu sur ce lit de camp, le revolver peut-être sous l'oreiller, ne dormant que d'un œil, réveillé en sursaut par un bruit formidable que ses hallucinations lui font prendre pour un sabbat infernal après lequel il aura le désagréable spectacle de voir sa jambe servie au déjeuner des cannibales, et vous ressentirez les impressions dont nous étions empreints la pre-

mière nuit que nous passâmes à terre au moment où nous fûmes réveillés par un orage. Mais un orage sous les tropiques, c'est-à-dire un ouragan!

Les rafales du vent secouent notre tente, la soulèvent et l'auraient enlevée si nous ne nous étions suspendus à elle pour l'empêcher de s'envoler. Les éclairs sillonnent les nues, fendent le ciel de part en part; le tonnerre gronde d'une façon indéfinissable, coup sur coup, et ce bruit assourdissant se répercute dans les montagnes, nous faisant l'effet d'une royale salve d'artillerie.

La pluie bientôt vint calmer cette furie des vents, et le plateau sur lequel nos tentes étaient dressées, recevant l'eau qui dégringolait des montagnes, ne forma bientôt plus qu'un immense lac baignant les pieds de nos lits et nos bagages.

Les cataractes du ciel nous déversent de vrais torrents d'eau, qui bientôt finissent par percer le double toit de notre tente et tombent sur nous en pluie fine et glacée; aussi sommes-nous obligés de barboter dans cette vase qui s'attache à nos pieds, pour tirer de nos malles nos imperméables dont nous nous couvrons.

Après une couple d'heures de ce concert infernal, nous parvenons cependant à nous endormir jusqu'à l'aube, mais le bel enthousiasme qui nous animait tant ce matin, s'était considérablement refroidi, nous laissant une mauvaise impression de la vie africaine que nous apprenions à connaître depuis quelques heures.

Dès l'aurore, mon ami de voyage Henri Defrère, qui partageait ma tente, fut appelé pour procéder à une exécution à mort. C'était le poste de bourreau qu'on lui avait octroyé, et la victime n'était rien moins qu'un... superbe serpent cracheur, — une des espèces les plus dangereuses, — qui s'était glissé, la nuit, dans le poulailler et s'y était endormi sur ses victimes. Un coup de fusil, tiré à bout portant, ccupa presque le monstre en deux tronçons, le mutilant trop pour qu'il fût possible d'en conserver la peau. Ce spécimen zoologique ne mesurait pas moins de six mètres cinquante de longueur.

Notre plus vif désir était naturellement de parcourir Matadi. Si nous étions indécis sur le jour de notre départ pour le Haut-Congo, d'autre part ce voyage pouvait se décider tout

de suite; aussi notre premier soin fut-il de nous hâter, afin de ne pas perdre les quelques jours de liberté qui nous étaient accordés.

Le premier jour, nous allons en ville. Notre demeure est située à vingt-cinq minutes environ du quai, et pour s'y rendre deux routes se présentent : descendre le fleuve en canot, moyen rapide mais qui présente le plus d'inconvénients, parce que le courant est tellement fort qu'il faut une équipe de six ou huit hommes pour le remonter; la seconde, « *pedibus cum jambis,* » en suivant la voie ferrée qui touche à la factorerie. C'est cette dernière que nous prenons.

Plusieurs établissements commerciaux sont établis sur la hauteur. « *Le Zaire,* » société portugaise qui vend aux blancs mille articles de toutes espèces, depuis le soulier jusqu'au chapeau, depuis la brosse à dents jusqu'aux douilles du Lefaucheux; et aux noirs tout ce qu'on est convenu de désigner sous le nom générique d'articles de traite, depuis le simple couteau de deux sous jusqu'au tafia qui, malheureusement, constitue un de ses principaux bénéfices. Viennent ensuite les « *Magasins généraux,* » société

belge qui joint à la vente des mêmes articles un débit de boissons rafraîchissantes... et autres, à l'usage des Européens. Plus haut, des *Missions scandinaves et anglaises* possèdent de magnifiques installations. L'*État,* non loin du quai, y a ses magasins de transports pour la rive gauche; ils sont à Chionzo, presque en face, pour la rive droite. Reprenant notre route, nous apercevons bientôt le port, qu'un « *pier* » en fer, d'une longueur de plus de cent mètres, relie aux steamers qui s'y arrêtent.

Vis-à-vis, sont situés les vastes ateliers de construction « *du chemin de fer du Congo,* » lequel circule déjà sur un parcours de vingt-deux kilomètres (1), après avoir contourné et atteint le sommet du Palaballa. Les premiers travaux sont terminés quelques kilomètres plus loin. Si ces travaux semblent lents, il est à remarquer, pour la justification de la société, que les plus grandes difficultés sont vaincues et que l'hypothèse d'un avancement beaucoup plus rapide est maintenant indiscutable.

(1) Mars 1893. Aujourd'hui — mars 1895 — il va jusqu'au kilomètre 100.

En remontant, nous apercevons les établissements de « *l'État indépendant* » : le commissariat de district, la caserne, les bureaux de la douane, de la poste, etc... Enfin *la* « *Mission catholique belge* » où nous nous rendons et que le Père d'Hooghe, qui la dirige, a la bonté de nous faire visiter. A droite, sont les bureaux de la compagnie du *Chemin de fer,* les demeures de ses agents et l'immense hôtel à étage construit tout en fer.

Plus loin, l'hôpital de *Kikanda*, la maison hollandaise de « *Fouka-Fouka*, » puis enfin le champ du repos où dorment du sommeil éternel ceux qui ont payé de leur vie leur dévouement à notre œuvre civilisatrice et philanthropique.

La population de Matadi est flottante et hétérogène : L'*État,* la *Société Anonyme Belge,* la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap,* la *Baptist mission,* les *Missions catholiques*, l'*India Ruber* et d'autres sociétés commerciales y ont leurs maisons de passage, enfin le personnel des steamers, font que Matadi renferme quelquefois jusqu'à deux cents blancs, alors qu'en réalité, une centaine seulement y ont leur domicile fixe. L'Italien coudoie le Chinois, le Belge l'Américain,

l'Anglais le Portugais, le Suédois le Français; c'est un amalgame de langages parmi lesquels dominent le français, l'anglais et le portugais.

Derrière la factorerie de la *Société Anonyme Belge*, entre le pied du Palaballa, et la colline qui longe le fleuve, sur les flancs de laquelle est situé Matadi, s'étend le large ravin Léopold, où coule capricieusement la « *M'Poso* ». Cette belle vallée, dont nous apercevons quelques coins magnifiques et que les ouï-dire des Africains nous dépeignaient comme charmante, nous tenta, et à trois nous nous y dirigeâmes une après-midi, pour l'explorer.

Mon boy portait mon fusil; dans leur ardeur cynégétique, mes deux collègues n'avaient à aucun prix voulu se séparer du leur. Leurs conseils à cet effet n'étaient cependant pas sans raison, car un serpent eût pu se rencontrer sur le chemin, caché dans les hautes herbes, et de là à une morsure il n'y a pas loin.

Nous gravissons péniblement la première colline, la sueur coule de nos fronts, nos vêtements adhèrent complètement à la peau : il fait une chaleur étouffante.

Deux coups partent sans succès sur un aigle

qui planait à une hauteur un peu trop en disproportion avec la portée de nos fusils. Cet insuccès, loin de nous abattre, nous ranime au contraire et c'est avec un courage nouveau que, malgré notre fatigue, nous nous remettons en route. Nous quittons les rochers abrupts pour descendre dans la vallée; des herbes hautes de deux mètres rendent ici la marche difficile et c'est avec peine que nous avançons dans ce fourré inextricable. Nous nous suivons, laissant entre chacun de nous un intervalle de cinquante pas. Mon boy marche presque sur mes talons; tantôt, s'étant un peu trop écarté, je n'ai eu que trop tard mon fusil, et il se souvient que, dans mon impatience, la partie postérieure de sa personne a fait connaissance avec mon pied. Si la leçon a été un peu rude elle n'en a été que meilleure.

Nous avançons péniblement, lorsque tout à coup nous débouchons dans une clairière, au milieu de laquelle couraient au petit trot, comme de jeunes chiens caniches, six petites bêtes noires. D'un signe nous nous arrêtons tous les trois, puis avançons lentement pour être à portée du gibier. Le canon du fusil abaissé dans leur direction, je vise et j'allais presser la

gachette lorsqu'une main relève vivement mon arme, et, à voix basse, un de mes compagnons me fait judicieusement observer que ce sont peut-être de jeunes pécaris ou des marcassins, que la mère n'est peut-être pas très éloignée et que, par conséquent, il est dangereux de tirer sans avoir pris toutes nos précautions. Nous sommes à la chasse, que diable! et puis n'ai-je pas de bonnes chevrotines dans la seconde douille? Aussi je leur répondis par un coup qui jeta sur le flanc l'animal qui me semblait à meilleure portée. Deux coups se succèdent : trois tombent raides-morts; un autre, blessé, se glisse péniblement à travers les hautes herbes en poussant des plaintes lamentables qu'accompagnent les cris non moins perçants des survivants de cette nouvelle Saint-Barthélemy.

Cette scène s'était passée en beaucoup moins de temps qu'il n'en a fallu pour la lire. Avisant un baobab géant qui nous offrait une branche facilement accessible, nous nous y réfugiâmes en quelques secondes, anxieux, retenant notre souffle, redoutant l'arrivée de cette mère qui allait nous demander compte du sang de ses enfants! Un léger bruissement de feuilles,

un oiseau qui effleure une branche, son vol, un rien, nous faisait croire à son arrivée. Nous nous attendions, à chaque instant, à voir apparaître, débouchant de la forêt, une hideuse bête noire agrémentée de deux crocs formidables, qui allait s'avancer furieuse en poussant des grognements terribles.

Un quart d'heure se passe... Enhardis, nous nous laissons glisser à terre et n'avançons qu'avec prudence pour nous emparer de notre proie. Un coup de couteau de chasse frappant la gorge du blessé l'achève définitivement, et nous quittons le lieu de notre exploit, emportant triomphalement notre butin.

Nous marchons vivement, car, dans notre ardeur, nous nous sommes un peu trop éloignés, et notre montre nous annonce l'approche de la nuit, qui tombe, sous ces latitudes, subitement et sans crépuscule.

Bientôt cependant nous arrivons et l'on nous interroge; puis le boy à qui l'on avait confié le produit de la chasse. On s'empresse autour de lui. Mais!... s'exclame quelqu'un, ce sont des... cochons!!! Ahuris, nous cherchons des excuses, alléguant que nous n'étions pas obligés

de savoir que, dans ce pays, les cochons aussi sont « nègres ! »

Les rieurs furent cependant de notre côté lorsqu'au dîner quatre superbes petits porcs rôtis figurèrent sur la table.

Le lendemain et le surlendemain de cette épopée burlesque, les caravanes arrivèrent nombreuses, et les magasins, toujours ouverts, recevaient en grande quantité les pointes d'ivoire ainsi que les paniers de caoutchouc venant du Haut. La factorerie était environnée de tous côtés de feux de bivouac, autour desquels, nuit et jour, dormaient, se roulant dans les plis d'une étoffe légère, les nombreux porteurs qui n'avaient pu trouver place sous les hangars construits pour les abriter.

Notre départ était proche; bientôt nous en fûmes informés et nous fîmes nos préparatifs.

Le mardi, 14 mars, vers 2 heures, nous repliâmes notre tente pendant que l'employé du Fétiche (1) préparait notre chop-box (2). Celui-ci désigne à chaque porteur sa charge,

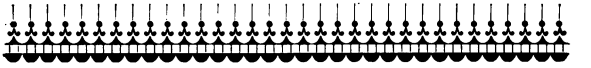
(1) Traduction du mot indigène désignant les magasins.
(2) Caisse de vivres pour la route.

il fait les bordereaux pendant que nous fermons nos malles, et nous serrons la main à ceux que nous quittons. A 4 heures, nous prenons la route du Haut-Congo. Le gérant nous remet en mains propres les médicaments dont nous pouvons avoir besoin et nous souhaite un heureux voyage.

Les capitas (1) donnent à leurs hommes le signal du départ; ils prennent à la queue-leu-leu cet interminable sentier que nous devons parcourir.

Nous étions sur la route des caravanes!!

(1) Chefs des caravanes.



CHAPITRE V

Une première nuit. — Une tornade. — A travers une forêt vierge. — Un marché à Loukoungou. — Manyanga.

PARTIS vers trois heures, nous marchons allègrement. Après avoir gravi la colline qui longe le chemin de fer, en suivant l'étroit sentier qui nous guide, nous descendons vers *M'Pozo,* poste militaire établi au premier relai de la route des caravanes, où nous sommes vers cinq heures.

Nous traversons le pont de fer jeté sur la rivière et nous arrivons au campement.

Les *Chimbecks* établis à diverses distances sur la route nous dispensent de monter chaque soir notre tente et nous offrent un abri contre

les averses, qui nous ont plusieurs fois incommodés et ont rendu quelques étapes assez désagréables.

Ces huttes faites d'herbes tressées et soutenues par de forts piquets ont été construites par les soins de l'Etat pour ses agents, afin de parer, dans la mesure du possible, aux inconvénients de la route des caravanes déjà si nombreux. Malheureusement les pluies torrentielles et l'humidité détériorent rapidement ces constructions légères, et, après chaque saison des pluies, on est obligé de réparer celles qui menacent ruine. Comme nous étions précisément arrivés à cette époque néfaste plusieurs d'entre elles laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'imperméabilité; aussi n'étions-nous pas trop rassurés contre les inondations.

C'est donc sous un abri de ce genre que nous faisons dresser nos lits de camp et qu'après avoir pris une collation nous nous endormons.

La fatigue de cette première étape nous a plongés de bonne heure dans un profond sommeil, que les moustiques se chargent sinon d'abréger, du moins d'interrompre mille fois

de leurs venimeuses morsures. Dès cinq heures du matin, nous sommes sur pied, jurant, mais un peu tard, comme le corbeau de la fable, qu'on ne nous reprendrait plus à dormir sans avoir pris soin de nous enfermer dans notre moustiquaire.

Les boys, réveillés au premier appel, se hâtent de ranimer le feu de bois presque éteint, autour duquel ils s'étaient endormis enroulés dans leur pagne d'indienne. Presque aussitôt le campement tout entier est réveillé, et les porteurs se mettent à mastiquer de leurs dents d'ivoire la *chinquangue* (1) et le poisson sec. Le feu pétille gaîment, éclairant ce spectacle d'une étrange lueur.

On distingue déjà vaguement les sommets imposants du Palaballa, qui se dressent majestueux devant nous, et dont nous allons, dans quelques minutes, commencer l'ascension.

(1) La chiquangue est une masse de pâte, en forme de boule ou de long saucisson, selon les localités, entourée de feuilles de bananier; pâte faite de farine de manioc cuite à l'eau. Elle est plus pesante que notre pain et très indigeste pour l'estomac d'un Européen; de plus elle dégage une odeur désagréable.

Tout à coup une clarté subite se fait sans transition, comme si un immense rideau se levait sous la traction d'une puissance inconnue. Un globe d'un rouge vif étincelle à l'horizon; c'est le soleil qui se lève; une demi-heure après, il était éclatant comme dans nos plus belles journées d'été, et la chaleur succédait aussitôt à cette atmosphère douce, presque fraîche, que nous avions ressentie en nous levant.

Mais déjà notre caravane est en route; nous emballons notre matériel de cuisine, et : En avant!

La montagne est là devant nous, nous allons la gravir. Les nuages bas nous masquent ses hauteurs et nous produisent l'illusion continuelle de reculer devant nos pas. C'est avec plus de gaîté que nous commençons à monter, croyant toujours apercevoir le sommet, mais toujours nous sommes trompés par ce mirage d'un nouveau genre. Nous l'atteignons enfin et, dans les gorges d'une charmante vallée, nous établissons notre campement.

Successivement, nous traversons les villages de *Kimpangala,* de *Kimpoungou,* de *Maza-Makengé,* et de *Congo da Lemba,* après avoir

passé à gué la *N'Seké* et la *N'Duizi,* celle-ci, simple torrent grossi par les pluies, qui est même quelquefois tarie pendant la saison sèche, celle-là, rivière large et profonde, où nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Le jeudi, nous arrivons à la *Bembizi,* que nous traversons, mais cette fois sans nous mouiller, car nous avons adopté un système plus pratique, qui consiste tout simplement à se faire transborder à dos de nègres. Sur ses bords, nous dressons nos tentes.

Deux tourterelles roses que j'avais tuées sur la route, jointes à un poulet acheté au village, devaient servir à apaiser notre faim et cuisaient lentement sur un pétillant brasier, sous la haute surveillance de nos deux boys, passés maîtres cooks. La table était dressée, le couvert mis : c'est-à-dire que, sur deux malles, étaient alignées quelques assiettes en émaillé ainsi que des cuillers et des fourchettes en nickel. Assis à quelques pas, nous fumions paisiblement notre pipe, attendant anxieusement le sacramentel « *Ces messieurs sont servis* »; tout enfin était pour le mieux dans le pire des mondes, lorsque, tout à coup, une violente

rafale culbute nos tentes. Courir, les relever, fut pour nous l'affaire de quelques instants, mais si nous avions été vite, la pluie avait été plus vite que nous et, à peine à l'abri, nous éprouvions la douleur de voir notre feu éteint, notre marmite renversée et notre souper par terre!

Comme nous faisions fi des restes, les boys s'en régalèrent et il me sembla que ces gredins, souriant sous cape, souhaitaient en ce moment un orage quotidien aussi lucratif pour eux que celui-ci.

Brisés de fatigue, nous parvînmes cependant à nous endormir après avoir mangé un méchant buiscuit trempé dans un verre de vin.

La plupart de nos malles abandonnées au milieu de la route par les porteurs qui s'étaient enfuis pour s'abriter sous les arbres avoisinants, furent atteintes par l'eau, et nos effets mouillés! Que faire? Parbleu, les mettre sécher dès que nous en aurons le loisir!

A peine avons-nous repris notre route d'une demi-heure, que nous entrons dans la forêt de *Masamba*. Du jour nous passons à la nuit, tant nous paraît sombre cette solitude où le

soleil peut à peine, çà et là, envoyer un léger rayon à travers le manteau de verdure qui couvre le sentier; les lianes enchevêtrées rendent la marche difficile et fatigante, aussi n'avançons-nous que lentement. L'humidité qui y règne jointe à la fumure séculaire qui engraisse cette terre vierge rend gluant, glissant, le sentier interminable qui y descend en pente raide.

Nous nous arrêtons, émus de la grandeur du spectacle qui s'offre à nos yeux. Les cris des perroquets gris à queue rouge, qui la peuplent en quantité, le glapissement du chacal qui rentre dans sa tannière, le murmure des multiples torrents qui coulent de toute part, le sifflement du serpent qui fuit à notre approche, le craquement des branches produit par les bonds précipités d'une antilope effarouchée, bruits répercutés par l'écho et la résonnance de la forêt, composent un orchestre propre à satisfaire le dilettante le plus exigeant.

Nos yeux se jettent à droite, à gauche, essayant de sonder ces solitudes que n'a jamais foulées un pied humain, tentant de percer

ces mystères que la nature semble nous cacher avec un soin jaloux.

Au milieu de ces monstres de la végétation africaine, se glissent de nombreux palmiers. Le cactus candélabre *(Euphorbia candelabrum)* élève son panache à une hauteur que l'on ne pourrait atteindre, au centre d'un massif d'accacias, de faux cotonniers, de roniers *(Moukienghé)*, d'acajous, de mimosas, d'où s'exhale une odeur pénétrante et dont le feuillage se perd sous des milliers de boutons d'or. Le gommier *(N'Sanda)*, le dracéna *(Dalandala)*, le figuier, aux branches énormes reliées par mille lianes, forment des murailles de verdure qu'on ne pourrait renverser que la hache à la main. Les *pandanums*, dont les candélabres forment d'immenses branches sur lesquelles vit un vrai monde de plantes parasites, hautes de plusieurs mètres quelquefois, et qui sont comme un second étage où la vie végétale est aussi féconde et aussi luxuriante que sur le sol même.

La chaleur tempérée de la nuit avait disparu devant la fraîcheur naissant avec l'aube, les gouttes de rosée scintillaient comme des brillants sur les feuilles. Le colibri, la veuve,

et mille petits oiseaux se désaltéraient à ces fontaines aériennes. Les fauves retirés dans le fourré, se reposaient de leurs déprédations nocturnes; les races inoffensives se levaient avec le soleil; ceux-là recherchent la nuit, pour perpétrer leurs crimes, ceux-ci ne craignent ni le jour ni la lumière.

Bientôt le silence profond qui règne sous ces voûtes de verdure et la religieuse émotion dont est subitement empreint tout notre être, transporte notre âme vers Celui qui a présidé à l'assemblage de tant de merveilles. . . . .

. . . . . .

Le bruit de pas qui se rapprochaient sensiblement me rappelle à la vie réelle, et, rejoint par mon ami, je continue silencieusement la route, encore sous l'émotion de ces mille sensations qu'avait éprouvées mon esprit enthousiaste.

Tout à coup un petit cri strident, perlé comme un éclat de rire et le bruit sec d'une branche morte qui se casse, attire mon attention. Je saisis mon fusil, j'aperçois un écureuil juché à une hauteur considérable. Il saute de branche en branche, se laisse balancer dans le vide se

retenant par une seule patte, s'élance de nouveau et, par mille bonds rapides, fait les contorsions les plus gracieuses, prenant toutes sortes de poses contemplatives et burlesques. Je tire, il va bientôt rejoindre les quelques oiseaux que j'avais déjà dans mon carnier.

Sortis de la forêt, nous descendons la montagne du *N'lalou* (marché) et nous arrivons enfin à *La Loufou*, rivière large et profonde, dont les eaux sont pleines de crocodiles. Le magnifique pont, suspendu par d'énormes chaînes aux deux arbres géants qui s'élèvent en face l'un de l'autre, et comme plantés à dessein, nous conduit sur l'autre rive. De ce côté sont les chimbecks, où nous faisons halte et où nous dînons.

Sur les instances de mes compagnons harassés, nous décidons d'y loger et nous profitons de l'après-midi pour réparer de l'orage de la veille, les réparables outrages... heureusement! Cette besogne de séchage n'est pas bien lente, car le soleil ne nous marchande pas ses rayons, aussi passons-nous les deux dernières heures du jour à faire une petite reconnaissance dans les environs du poste. Le Zanzibarite

qui en a le commandement et la surveillance, se sert un peu de la langue française, ce qui, joint aux quelques mots d'anglais que nous savons, nous permet d'entamer avec lui une conversation qui ressemble à une mosaïque. Il nous propose de parcourir la plaine environnante et d'explorer les rives de la *Loufou,* qu'il nous dépeint comme charmantes et très giboyeuses.

Nous suivons notre cicérone qui, ouvrant la marche, écarte de ses mains les hautes herbes et les lianes qui obstruent notre route. Mais c'est en vain que nous visitons tous ces taillis et massifs, nous sommes complètement déçus dans nos rêves de Nemrod. Ces scènes de chasse que nous souhaitions mêlées de péripéties poignantes et dramatiques, ne nous étaient point alors réservées et nous rentrons bredouilles et harassés. D'un autre côté, la superbe oasis que nous venions de parcourir en tous sens, nous payait bien de nos fatigues par les ravissants paysages qu'elle avait offerts à notre vue.

Nous continuons notre chemin et passons à *N'Dembolé* après avoir traversé, sur le dos d'un porteur de stature colossale, le *N'Tadi* et la

Mangola, ensuite nous arrivons à *Tombo-Loukouti,* puis nous gagnons *L'Unionzo* et *N'Sekélolo,* où nous équilibrons un peu les charges des porteurs de vivres par l'achat de patates douces de *saphous,* d'*arachides*, de deux poules, puis enfin d'un beau régime de bananes, ce qui nous coûte en tout trois pièces de mouchoirs.

De *N'Sekélolo* nous arrivons au *Kwilou,* poste important confié à un agent de l'État, lequel nous reçoit avec la cordialité africaine renommée à juste titre; puis nous gagnons *N'Kengé-M'Wembi,* ensuite *N'Sona-Kibaka,* dernier point d'arrêt avant Loukoungou, où nous arrivons précisément au moment du marché.

Lukungu (lisez Loukoungou) est le siège du commissariat du district des cataractes; son importance est considérable, car il est le centre de recrutement des porteurs; cinq ou six blancs y séjournent. Les demeures, construites en planches ou en pisé, sont généralement assez confortables. Leur disposition forme un vaste rectangle, au milieu duquel se dresse le mât de pavillon. Au Sud, un marais insalubre.

Une large et longue route, de plusieurs kilomètres, presque en ligne droite, descendant, montant pour redescendre et remonter encore, marque cette dernière étape. Ce chemin est un véritable ouvrage de patience et de persévérance, si l'on juge de quels ouvriers fut secondé M. J. Verheyken, qui a présidé à ce travail gigantesque. Toutefois il est regrettable que son successeur ne mette pas cet entrain à la construction et à l'entretien des chimbecks et des ponts — surtout! — sur la partie de la route des caravanes qui traverse son district, ce qui serait certainement d'une utilité incontestable.

Nous jetons un coup d'œil un peu de tous côtés et, après avoir pris congé de ces Messieurs qui étaient venus nous saluer au passage, nous passons sur le beau pont suspendu de M. Verheyken, et nous remontons vers les habitations indigènes, au milieu desquelles se trouve l'immense place où se tient en ce moment le marché.

De cette éminence, la vue s'étend au loin, sur les innombrables montagnes et collines de la région des chutes. Les peuplades environnantes sont assez commerçantes et font un

grand trafic particulièrement avec les soldats et les porteurs de l'Etat. Loukoungou d'ailleurs concentre les productions du district dont il est le chef-lieu. L'huile et les noix de palme, les papayes et les bananes, le manioc et la canne à sucre; enfin, — mais plus rarement aujourd'hui, — l'ivoire et le caoutchouc, abondent sur ce marché, le plus important de la région.

De 4 en 4 jours, dès l'aube, les habitants se mettent en route par caravanes pour y venir vendre leurs marchandises; le marché toutefois ne commence guère qu'à midi.

Aussitôt arrivés, nous nous établissons à l'ombre de quelques arbres, et nous sommes tout yeux pour ce spectacle nouveau.

Les négresses, en groupe, debout ou accroupies devant leurs paniers, sont drapées dans des étoffes d'Europe de couleurs voyantes; peu d'entre elles portent encore le pagne indigène.

Les hommes se promènent à travers tout ce monde, parés de leurs plus riches vêtements, qui tombent négligemment autour de leur ceinture.

Là, amis et connaissances s'avancent au devant

l'un de l'autre et se saluent du « *m'boté* », (1) que le Bas-Congo arrange un peu à toutes les sauces; puis la calebasse de *malafou* (2) circule de main en main pour revenir vide à son propriétaire. La pipe, dans laquelle on fume depuis le *diamba* (3) jusqu'au tabac vert souvent mêlé à de simples feuilles de bananier, — où va se nicher la falsification! — passe de bouche en bouche.

Ailleurs, d'autres spéculateurs suivent les péripéties des achats, les yeux portés sur tous les endroits à la fois, tâchant de surprendre quelques discussions à laquelle immédiatement ils se mêlent, espérant bien obtenir, soit comme prix de leur médiation, soit au moyen d'un tour de passe-passe ou d'escamotage quelconque, quelque article de leur goût, et ce, sans bourse délier.

Chaque marché devrait être orné de pancartes portant l'inscription bien connue en Europe : « *méfiez-vous des pick-pokets.* »

(1) Salut, bonjour!
(2) Vin de palme.
(3) Chanvre indien (canabis indica), c'est le haschich des Marocains.

Plus loin, une jeune femme noire, assise à la mode orientale, surveille ses marchandises arrangées devant elle en petits tas pendant que son enfant, à califourchon sur la hanche et serré fortement contre elle par un lé d'étoffe, prend le sein.

Hommes et femmes ne portent généralement pour tout costume qu'un petit morceau d'étoffe qui leur tombe des reins jusqu'aux genoux. Ils s'enduisent le corps d'huile de palme, puis, sur cette peau luisante, tracent avec le *ta koula* (1), des signes diaboliques, ce qui fait que leurs têtes ont plus de similitude avec les physionomies des marionettes d'un guignol quelconque qu'avec n'importe quel représentant de l'espèce humaine.

Cependant tout ce monde se remue, s'agite, se dispute, crie à tue-tête; le « *N'Sona* » (2) bat son plein. Comme nous ne sommes pas venus précisément en observateurs, nous entrons dans cette cohue et nous marchandons les articles qui paraissent nous convenir.

(1) Poudre rouge provenant du camwood (bois dur), pulvérisé.

(2) Marché.

Le nègre s'entend parfaitement au négoce; il sait apprécier à son juste prix ce qu'il offre en vente quoiqu'il demande souvent au moins le double de la valeur. Que vous partiez d'un éclat de rire ou que vous vous fâchiez sur le prix exorbitant qu'il vous a fait, il reste calme et impassible. Il sait qu'il devra en rabattre de moitié comme tout honnête juif, mais il prend son temps. C'est d'ailleurs ce qui fait sa supériorité en ce point, car jamais il n'est pressé et restera parfaitement calme; il ne craindra pas de perdre une demi-journée en pourparlers inutiles ou en débats indéfiniment prolongés. Il emploiera ce système surtout avec le blanc, car celui-ci, fatigué de cette discussion interminable lui abandonne souvent quelque *mitakos* (1) en plus.

La monnaie que l'on a frappée en Belgique pour l'Etat Indépendant du Congo devrait, à l'instar des pièces de Joseph II, porter sur le revers l'inscription « *ad usum Belgarum* »,

(1) Gros fils de laiton coupés à diverses longueurs selon les régions; à Léopoldville 0m17, Berghe-Sainte-Marie 0.25, Loukoléla 0.28, Equateur 0.30, Bangala 0.42, Basoko 0.48, Falls, jadis 0.55, maintenant 2m25, Kassaï 0.25, Itimbiri 0.35, Mongala 0.42, Ouellé 0.09.

car eux seuls s'en servent. Voilà déjà longtemps qu'elles sont mises en circulation et leur usage est parfaitement inconnu à Loukoungou, qui n'est cependant pas aux antipodes de Boma. Présentez une pièce de dix centimes pour une petite banane, un « *Vè!* » bien accentué sera la réponse que vous obtiendrez; offrez un méchant petit collier d'une couple de douzaines de perles bleues qui ne vaut pas un sou, vous en aurez tout un régime.

Nos achats terminés, nous nous remettons en route, pressés par la faim, car il se fait tard et nous avions décidé de ne nous arrêter qu'après avoir dépassé Loukoungou.

Du monticule que nous quittons, nous descendons dans une vaste plaine qui s'étend à nos pieds. L'humidité que nous constatons presque en arrivant, nous révèle le voisinage d'un marais. Bientôt nous y entrons résolument et, pendant une demi-heure, nous barbotons dans cette eau bourbeuse et noirâtre que nous cachent les hautes herbes, lui donnant ainsi l'aspect d'une vaste nappe de verdure. Nos pantalons retroussés, nos souliers en main, nous avançons péniblement ayant de l'eau par

moment jusqu'à la ceinture. Enfin nous en sortons et nous nous arrêtons à l'ombre d'un bouquet de palmiers, où nous déballons tout notre matériel de cuisine avec un entrain facile à comprendre.

Nos estomacs satisfaits, nous nous remettons en marche, passons à *N'Kengé-Magouéma,* puis, après avoir tour à tour gravi et descendu plusieurs chaînes de montagnes aux rayons de ce soleil de feu, nous dressons notre tente près de la case du chef de *N'Dounga.*

Levés avant l'aurore, à 6 heures, nous nous remettons en route le vendredi 24 mars et, à 8 h. 1/2, nous arrivions à Manyanga, ayant accompli ainsi la grosse moitié de la route des caravanes.

Notre état sanitaire avait été très satisfaisant pendant tout le voyage et je me considérais comme le plus maltraité, car, le quatrième jour, une blessure au talon produite par mes chaussures m'avait fait abandonner le soulier pour la pantouffle, puis la pantouffle pour une vieille savate, dont j'avais dû enlever le contrefort.

Dès notre arrivée, le gérant de la factorerie nous désigne le logement qu'il met à notre

disposition pour les deux ou trois jours que nous séjournerons à Manyanga. Aussitôt nos porteurs reçoivent l'ordre d'y transporter nos malles que nous ouvrons en leur présence pour constater s'il n'y a pas de dégâts survenus pendant la marche, tant par la pluie que par leur propre maladresse dans le passage de tous les ruisseaux et surtout du grand marais de la veille.

Alors chacun d'eux se met à débrouiller lentement les lianes, les ficelles, que sais-je encore, tout un système qu'ils inventent pour avoir plus de facilité, ou mieux, plus de difficulté à porter leurs charges, et, après une courte et sommaire inspection, se retirent en sautant de joie et emportant leur *matabiche.* (1) Le capita cependant s'avançait timidement, le dernier, et les coups d'œil furtifs qu'il me lançait, tout en défaisant son attirail, me dénonçaient l'homme qui n'a pas la conscience tranquille. J'avais tenu ma promesse à l'égard des autres; mais il y avait encore une close à notre petit traité, à savoir : que mon bâton pourrait

(1) Cadeau, présent.

bien caresser l'échine de celui qui n'aurait pas pris soin de sa charge; il savait probablement ce qui l'attendait, puisqu'il avait eu la maladresse de la laisser choir dans quelque ruisseau. Aussi m'attendais-je à trouver du dégât. Sitôt son déballage fini, profitant d'un moment où je me retournais, il fait un bond et s'esquive sans demander son reste. Cette sortie inusitée dans les coutumes théâtrales, nous fit partir d'un grand éclat de rire. Constatation faite, tout était intact.

A Manyanga, les points de vue en général sont tristes et mélancoliques. Plus de ces sites enchanteurs qui côtoyent le fleuve, comme dans le Bas Congo, plus de ces belles forêts vierges, qui s'étendent indéfiniment comme celles que nous avions traversées les jours précédents, plus de ces oasis charmantes où l'on respire avec plaisir et bonheur : les quelques arbres, spécimens géants de la végétation tropicale, ne parviennent pas à rompre la monotonie d'un tableau partout identique. Les falaises rougeâtres qui révèlent partout la présence du fer; les roches quartzeuses qui, lorsque la mine aura entr'ouvert leurs flancs, livreront peut-être aux Belges

l'or tant convoité, ne sont guère maintenant d'un aspect gai et réjouissant.

Ces rocs abrupts, sur lesquels n'a pas eu prise cette flore si peu exigeante, et dont les interstices seuls accordent une misérable vie à quelques végétaux maladifs; ces rives escarpées, dont la dernière pluie a roulé dans le fleuve les maigres plantes qui s'y cramponnent, à demi-consumées par le soleil qui les brûle de ses rayons, se succèdent sans variation. De quelque côté que se porte la vue, rien ne vient rompre la morne tristesse qui nous envahit à ce spectacle.

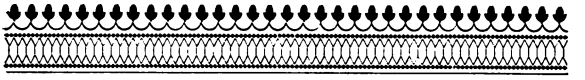
A nos pieds, le large fleuve roule ses eaux écumantes et bourbeuses. En quelques instants, nous perdons de vue un arbre déraciné que son cours impétueux entraîne avec violence, après avoir disparu et reparu à sa surface, attiré puis repoussé par la puissance des tourbillons dont il a été tour à tour le jouet.

Un bruit monotone et continu nous frappe l'oreille : là-bas, à une lieue en amont, son les chutes de *Tombo-Mantéka* (1). Le soleil illumine cette scène grandiose.

(1) Neuvième chute du Congo de Matadi à Léopoldville.

Le fleuve semble se resserrer, se masser, pour bondir par-dessus l'obstacle qu'il a vaincu depuis des siècles, se tordant, se repliant, comme pour tenter un dernier effort; puis se roule sur lui-même et tombe en dégringolant de roc en roc, avec un bruit terrible. Ses masses d'eau s'entre-choquent avant de se précipiter par ce nouveau chemin qu'elles se sont frayé et par où elles s'éloignent en vagues rapides et écumantes.

De ce cahot, une sorte de brouillard se dégage qui retombe en pluie fine à des distances presque invraisemblables.



CHAPITRE VI

Les tonnelets de poudre. — Malades! — A la mission de Kinghila. — Un chef de poste. — Des Termites. — Un plat nègre. — Les djiggas. — Un pont suspendu. — Un hamac. — Kinchassa.

APRÈS deux jours de repos, nous reprenons la route des caravanes; cette fois c'est à deux seulement que nous allons continuer notre marche : l'un des deux autres a trouvé bon de passer à Manyanga-Nord où il avait des connaissances, et le quatrième est couché, combattant les assauts d'une fièvre bilieuse qui s'est déclarée ce matin.

Le lendemain de notre départ, nous nous arrêtons à *Kendolo*, où mon compagnon doit à son tour s'aliter. Cette étape commençait

parvenons à la *Luasi,* mais non sans tomber de fatigue sur le bord du chemin; aussi, à peine arrivé, me vois-je obligé de m'aliter et de prendre des drogues à mon tour. Après une nuit de souffrances morales et physiques, j'essaie de reprendre la route forcément interrompue, mais c'est en vain. Ma blessure, qui n'était pas tout à fait guérie, s'était enflammée pendant la marche, et il m'était impossible de mettre le pied à terre.

Nous avions donc décidé de prendre un jour de repos, lorsque, vers 10 heures, notre troisième compagnon de route, parti un jour après nous de Manyanga, nous arrive, et met gracieusement à ma disposition le « *tipoï* » (1), qu'il avait avec lui. Aussitôt je donne aux hommes le signal du départ avec ordre de me transporter à la mission de *Lutété,* c'est-à-dire revenir deux heures en arrière.

Au poste de la *Luasi,* trois chemins viennent se croiser : ceux de Manyanga, de Léopoldville et de Lutété. Soit qu'ils n'aient pas bien compris

(1) Terme portugais pour désigner le hamac porté par des indigènes.

l'ordre qui leur avait été donné, soit qu'ils n'aient pas voulu le suivre, obsédés par l'idée de toujours marcher en avant, toujours est-il qu'après cinq heures de secousses et de soubresauts continuels qui augmentaient le violent mal de tête qui me torturait depuis la veille, ils me déposèrent plus mort que vif à *N'Sona-N'Soungbi,* dans la direction de Léo.

Brisé de fatigue, incapable de me mouvoir, j'attends patiemment l'arrivée de mes deux compagnons qui doivent nécessairement me rejoindre. Aidé du même moyen de locomotion, nous partons tous ensemble pour *L'Inkissi* (1), rivière large et rapide, que nous traversons en pirogue. Là, Defrère, qui avait repris cette marche forcée, quoique incomplètement remis de son dérangement, se voit de nouveau obligé d'arrêter la caravane. Comme il nous assure, d'autre part, que son indisposition n'est que passagère et qu'un jour de repos suffira pour le rétablir, on décide de rester là, et l'après-midi je me rends à la mission

(1) *Inkissi* est une corruption du nom indigène *N'Zadi n'kissi* (rivière fétiche).

protestante de *Kinghila* avec mes porteurs, qui me déposent à la porte de l'habitation des missionnaires. Le Révérend Nelson et sa femme m'accueillent avec une extrême bienveillance et m'offrent, pendant trois jours, l'hospitalité la plus cordiale.

Le lendemain, dès la première heure, je me lève péniblement et je sors pour aller voir si mes malles se trouvent à l'abri des intempéries de l'air. Plus rien! Tout s'était évanoui comme une fumée; mon boy seul demeuré fidèle m'apprend que les porteurs ont pris les devants, dès la pointe du jour, avec tous les bagages. Les gredins ne m'ont laissé que ma casserole et quelques provisions!

Enfin on avisera plus tard; l'important pour le moment est de se reposer, de combattre la fièvre, et de soigner ma blessure; il ne me manquait pas d'occupations.

Vers neuf heures vient me rejoindre Defrère qui, encore plus accablé que la veille, s'était senti dans l'impossibilité de continuer la route et venait, comme moi, solliciter l'hospitalité de l'aimable Révérend.

Nous assistons donc forcément aux prêches,

travaux d'éducation et d'évangélisation de notre hôte.

Dès le lever du jour, la cloche sonne et bientôt viennent se réunir une trentaine de jeunes gens et de jeunes filles noirs qui, docilement, assistent aux différents exercices. D'abord la prière du matin et la lecture d'un chapitre de la bible écrite en « *fiote* » (1), que fait à haute voix le missionnaire pour les garçons, sa femme pour les jeunes filles, et que tous répètent en chœur, verset par verset. Puis vient l'examen de conscience suivi bientôt du « *mea culpa, mea maxima culpa* ». Un psaume du roi David ou un cantique choisi pour la circonstance termine ce premier exercice entièrement religieux. Enfin les enfants se dispersent et jouent dans l'avant-cour avec l'entrain de nos jeunes écoliers jusqu'au moment où, la récréation finie, la cloche les rappelle aux travaux d'instruction.

Deux immenses classes séparées par une cloison les réunissent de nouveau, et là, pendant deux heures, ils reçoivent les notions de l'écriture et

(1) Langage du bas Congo.

de la lecture... anglaises à laquelle ils s'appliquent généralement. Ils apprennent assez facilement, quoi qu'en disent ceux qui nient les aptitudes littéraires chez les races noires.

Guéri, je me dispose à continuer mon chemin, mais seul, d'abord parce que mon ami n'était pas encore remis des assauts de la *malaria* qui le clouaient sur sa couche, ensuite afin de pouvoir lui envoyer des vivres et des porteurs avec un hamac pour continuer sa route. Je prends donc à regret congé de mes hôtes et pars avec mon boy, que je charge de mes couvertures, de quelques boîtes de conserves qui me restent, d'une poêle à frire et d'un couvert; après avoir fait la grimace, il se décide à se charger de ces colis, convaincu par le plaidoyer muet d'une pièce d'étoffe et alléché par le cadeau que je lui promets à son arrivée à Kinchassa.

Me voilà donc sur la route des caravanes, pour quatre jours au moins, sans lit, sans tente, accompagné d'un seul homme; et quel homme!

J'atteins cependant tant bien que mal *N'Sona-Swenghi,* où je me couche dans le chimbeck

après avoir démonté la porte : mon matelas pour cette nuit, et je m'endors, roulé dans mes couvertures.

Le lendemain matin, je fus réveillé avant le jour par le soldat du poste qui venait m'offrir une poule, transaction qui s'opéra moyennant ma dernière pièce d'étoffe, moins vingt *mitakos* qu'il me donna en retour avec le gallinacé destiné à un trépas prochain.

Ce chef était à peindre dans son costume original. Il portait une veste rouge fermée par des boutons de cuivre tous différents; elle avait autrefois servi à un soldat de sa Gracieuse Majesté Britannique. Sur sa tête s'élevait, en forme de pain de sucre, le chapeau traditionnel d'un clown de cirque, échoué sur son chef par les vicissitudes étranges des choses de ce bas monde; enfin une couverture, à rayures diagonales, brunes et blanches autrefois, mais dont on ne pouvait plus apprécier la juste teinte, entourait ses épaules et tombait jusqu'à terre, négligemment jetée, comme eût fait de son manteau le plus fier caballero de l'Andalousie.

Après avoir ingurgité un « *côp* » de thé et mangé quelques bananes rôties sous la

cendre, je me mets de nouveau à dévorer... des kilomètres.

Dès les premiers moments, je rencontre, en travers du chemin, de véritables caravanes de fourmis blanches, et mes yeux s'arrêtent sur certaines constructions de forme cônique que je prenais d'abord pour des huttes de nègres mais que je reconnais bientôt pour des demeures de termites.

Les habitations construites par ces ingénieurs lilliputiens ont la forme d'un cône de 4 à 6 mètres de haut; elles sont d'argile jaunâtre, extraite du sol même. Cette matière mêlée à un liquide que secrètent ces insectes, devient d'une solidité telle que la balle d'un « *express* » ne peut y pénétrer à plus de dix centimètres.

Certaines peuplades mangent avec avidité les mâles ailés de ces névroptères, mais non en entier, comme ont bien voulu le dire certains auteurs : c'est seulement l'abdomen qu'ils absorbent et qui est pour eux un régal. Pour ma part, j'avoue que ce repas me tentait fort peu et que je ne leur fis pas

En les croquant beaucoup d'honneur.

Arrivé à *Kinfoumou*, je m'occupai immédiatement de me préparer un repas.

Le poulet que j'avais acheté ce matin même et un peu de sel, étaient tout ce que j'avais à mettre sous la dent. Pour le moment c'était suffisant, mais j'envisageais avec effroi le moment où, les vingt *mitakos* qui me restaient disparus, je serais dans l'alternative de donner mon paletot pour une poule ou de mourir d'inanition, et de tous les systèmes plus ou moins perfectionnés pour passer de vie à trépas, je vous avoue que la faim est celui qui me sourit le moins. Comme je tenais à prolonger ce peu de vivres, je me mis donc à la recherche de denrées alimentaires, et, après avoir jeté un coup d'œil investigateur dans les quelques cases qui entouraient le chimbeck, je revins bientôt satisfait de mon inspection.

Sur mes ordres, mon noir marmiton procède aussitôt à la confection d'un plat qui exige une certaine délicatesse de préparation et dont la recette ne se trouve pas encore dans les manuels de Cauderlier. Au ruisseau voisin, mon cook commence par laver quelques feuilles de manioc et les réduit en bouillie dans un

mortier qu'il a déniché je ne sais où. Dès qu'il en a fait une pâte verte, il y joint quelques arachides et une igname cuite coupée en fines tranches; ajoute une cuillerée d'huile de palme, du sel, et quelques gousses de cette plante à baies rouges que l'on nomme « *pili-pili* » et qui n'est qu'un poivre indigène.

Bientôt, sur un feu de bois, cuit ce mélange que mon Loango ne cesse de retourner dans la poêle. Sur un *tam-tam* (1) jeté là par hasard, il me sert cette friture que je déguste à grand renfort de gobelets de *malafou.*

Lucullus n'éprouva pas plus de plaisir à manger ses langues de rossignol.

Mais ce n'est pas le moment de nous reposer dans les délices de Capoue, et l'éternel « *marche! marche!* » semblait écrit partout devant moi comme le « *Mané, Técel, Pharès* », de Balthasar.

La distance à parcourir diminuait considérablement au prix de ces fatigues excessives, et les obstacles naturels s'inclinaient devant une volonté tenace, lorsqu'un monde d'êtres presque imperceptibles, des insectes de tous genres,

(1) Grand tambour de danse.

commencèrent à m'assaillir. Des chatouillements continuels sous les ongles des orteils me forcèrent bientôt à m'arrêter afin de me rendre compte de cet incident que je ne m'expliquais pas. C'était des « *djiggas* » du Brésil, — puces pénétrantes, — qui y avaient élu domicile. Leur extraction se fait facilement au moyen d'un instrument pointu, mais pas toujours sans douleur, et comme je n'avais pas pris soin de cautériser l'endroit blessé, bientôt la plupart de ces plaies dégénérèrent en petits ulcères qui me firent horriblement souffrir.

Après avoir fait ces constatations rien moins qu'agréables, je poursuis ma route et parviens bientôt à la *Luila* que je franchis sur un pont de singe, c'est-à-dire un pont aérien, suspendu au-dessus de la rivière, qui, large d'une trentaine de mètres, roule juste au-dessous ses eaux gonflées par les pluies diluviennes des jours précédents, sur un lit de granit blanchi par le frottement.

Cette passerelle, oscillant à chaque mouvement, d'une étroitesse telle qu'on n'y pouvait pas joindre les pieds, et sur laquelle on n'avançait qu'en s'accrochant des deux mains à de

légères lianes qui courent parallèlement des deux côtés de cette construction primitive, n'est guère rassurante. Je vous certifie que le plus célèbre équilibriste hésiterait au milieu de ce passage périlleux, car le moindre faux pas, en le projetant sur ces rocs à saillies aigües, occasionnerait une mort instantanée.

Ce pont n'est composé que de lianes attachées aux arbres de la rive; lianes dont la solidité, jadis incontestable, était aujourd'hui problématique; aussi je ne m'y aventure qu'après mon boy, et encore ai-je soin d'attendre qu'il ait atteint la rive opposée avant de m'y risquer. Je veux lui épargner toute surcharge... Il arrivera inévitablement un jour où pont et passant rouleront dans l'abîme, et alors il y aura force majeure pour en construire un autre qui, comme celui-ci, durera tant qu'il pourra!

Mon boy, lassé de sa charge ou fatigué de cette marche forcée, s'arrête sur le bord du chemin et m'exprime tant par paroles que par gestes sa ferme résolution de ne plus avancer.

Son air piteux me fait partir d'un grand éclat de rire qui l'offusqua peut-être, car, joignant l'action à la parole, il se couche sous les quelques

maigres végétaux que coudoie la route montueuse et rocheuse que nous suivons depuis le passage de la rivière, et fait mine de vouloir s'endormir.

Je soupçonnais bien chez lui un désir immodéré de se faire offrir quelque *matabiche,* mais comme mon étoile avait considérablement pâli, ce n'était pas le moment de perdre mon temps en pourparlers inutiles, dont le résultat eut été l'anéantissement final de mes dernières ressources. Aussi continuai-je ma route sans prendre la peine de plus discuter, convaincu qu'il me rejoindrait tôt ou tard.

Je poursuis donc seul, marchant avec rapidité, et le jour allait bientôt tomber que j'étais encore sur cette route poudreuse et brûlante sans supposer quand et où finirait cette étape.

Tout à coup le sentier pénètre dans une forêt et continue sous le feuillage. Presque au même instant, la nuit survient rapide et noire, et de larges gouttes commencent à tomber avec un bruit sec sur ce dôme de verdure qui m'abritait. De temps à autre un éclair qui ne perçait qu'avec peine cette sombre voûte, éclairait mon chemin difficile à suivre à travers les

lianes. Le bruit sourd d'un orage encore lointain troublait seul le silence religieux qui régnait dans cette solitude. Mes yeux essayant en vain d'en sonder les noires profondeurs, semblaient, à chaque instant, apercevoir, se roulant en ses anneaux multiples, un serpent de grande taille. Le bruit des feuilles mortes froissées sous mes pas, ou le craquement des branches que je frôlais en passant, m'arrêtait court, et les légères tiges des arbustes qui se redressaient derrière mon passage me glaçaient d'épouvante. Je croyais voir quelque chose marcher derrière moi. Parfois, dans cette obscurité, deux prunelles paraissaient me fixer, mais aussitôt, le léopard dont je croyais être suivi, s'évanouissait.

Mon fusil était en avant avec mes malles, mon revolver dans ma valise à la mission et je n'avais pas même un bâton en main!

Enfin, après un quart d'heure de cette marche éreintante, j'arrive devant une large rivière... où le sentier finit... A la lueur de quelques éclairs successifs, j'étudie ma route... Evidemment cette rivière se passe à gué et ce gué est devant moi... Déchaussé, j'entre résolument dans l'eau.

Je marche sur des rochers polis, couverts de mousse et de plantes aquatiques, qui rendent ces pierres encore plus glissantes : aussi, bientôt je m'étale de mon long dans le lit de la rivière, presque au milieu ! Je me relève rapidement et tente d'abord de reprendre l'équilibre. Je n'avance plus qu'avec mille précautions... Enfin, j'atteints la rive opposée où je retrouve le sentier.

Des gouttes d'une sueur froide perlent sur mon front.

Après avoir remis mes souliers, je parcours encore quelques centaines de mètres, en tâtonnant.

M'foumou-M'bé était devant moi.

Avant de me jeter dans le hamac que m'offrent des soldats qui y logeaient aussi, je m'empresse de prendre une forte dose de quinine, car je crains que les émotions par lesquelles j'avais passé ne m'amènent bientôt un accès de fièvre. J'accepte une couverture, dans laquelle, après m'être dépouillé de tous mes vêtements que ces Zanzibarites prennent soin de mettre sécher, je me roule pour m'endormir.

Une heure ou deux après, on m'annonce l'arrivée de mon boy.

Sa marche hésitante, ses yeux qu'il n'ose

lever sur moi, la prudence enfin avec laquelle il reste debout près de la porte, se ménageant une facile sortie, me désarment et fléchissent ma colère; aussi dois-je lui répéter par deux fois de me donner quelques fruits pour apaiser ma faim. Le pauvre noir est tout abasourdi du calme et du flegme avec lequel je le reçois, alors qu'il devait s'attendre à une tout autre réception.

Le lendemain, dès 5 heures, je me remets en marche et gagne bientôt *M'Foumou-Koko.* N'y trouvant rien à mettre sous la dent et ne comptant plus sur mon boy, je continue ma route.

Cette fois j'ai la chance pour moi!

A peine avais-je quitté ce dernier village qu'arrivent à ma rencontre huit porteurs avec des vivres et un hamac. Je m'y précipite et me fais porter jusque *N'Selembao,* où nous arrivons à midi. Là je rencontre quatre agents de l'Etat qui retournent en Europe, leur terme expiré, et qui m'offrent de partager leur ordinaire, ce que j'acceptai avec grand plaisir, car l'arrivée rapide de mon boy avec sa poêle à frire était fort problématique et j'aurais dû me

résoudre à jeûner quoique ayant des vivres en abondance.

Ce dernier en effet n'arriva qu'à la soirée.

Quoique brisé de fatigue et d'émotions, il m'est cependant impossible de fermer l'œil, tant me remplit d'allégresse la seule pensée que cette longue marche va enfin se terminer. Dès 4 heures je suis sur pied.

Après une légère collation, nous reprenons la route, et, à 7 heures, ma caravane me dépose à *Léopoldville.* Je fais un paquet des vivres que j'avais reçus la veille, je le jette dans le hamac et renvoie le tout avec mes porteurs à la mission, rechercher mon ami.

Enfin je continue ma route à pied jusque *Kinchassa,* où j'arrive à 11 heures, le 6 avril 1893, ayant parcouru ainsi cette fameuse route des caravanes d'une longueur d'environ 420 kilomètres, après avoir repoussé les attaques de la fièvre, subi les intempéries du climat, lutté contre les assauts des insectes malfaisants, combattu la malveillance de la race noire, vaincu enfin des difficultés multiples que la nature elle-même s'est complue à semer sur ce rude chemin.

CHAPITRE VII

Considérations. — Le premier courrier. — Une partie de chasse. — Kinchassa. — Brazzaville.

Me voici arrivé au terme de mes tribulations, et quoique assailli par divers accès de fièvre intermittente, quelques jours me suffisent pour reprendre le dessus, et remplir bientôt les fonctions qui me sont dévolues.

Je dirai ici que, règle générale, la somme de travail qu'on exige des blancs en Afrique est trop considérable eu égard aux diverses difficultés qu'ils rencontrent dans l'accomplissement de leur devoir. On ne tient pas assez compte de la chaleur qui exerce son influence, quoiqu'on en dise, sur les caractères même les plus trempés;

et puis, de l'avis des personnes qui ont parcouru d'autres colonies, c'est au Congo, là où on devrait être le plus coulant, qu'on est d'une exigence telle que souvent c'est à ce motif seul qu'on doit imputer les maladies et les fièvres qui accablent les constitutions peu solides.

L'influence du climat sur le moral n'est plus aujourd'hui du domaine de la discussion et, depuis longtemps, il est acquis que les caractères se modifient rapidement sous l'ardeur du soleil.

D'un autre côté, les fièvres, qui n'épargnent personne; les djiggas (chiques), qui s'attaquent à tous; la bourbouille, qui brûle d'un feu inextinguible; les fourmis, qui livrent des assauts continuels; le moustique enfin, le moustique, qui se cache dans les ombres de la nuit pour assaillir notre corps, nous prédisposent vite à cette mauvaise humeur qui, du chef, rejaillit sur son subordonné et, suivant la voie hiérarchique, cause des torts et des abus souvent graves, dont la conséquence a certes amené déjà plus d'un désastre.

N'empirons pas les choses à plaisir et de

ces cas particuliers ne tirons pas une conclusion générale. On rit au Congo comme en Belgique! Fermons donc cette parenthèse et reprenons le cours de notre récit, dont ces considérations nous ont un instant écarté.

Les divers devoirs qui m'incombaient tour à tour ne me laissaient qu'à peine le temps d'écrire quelques notes et de m'occuper de mon installation pour laquelle un peu de goût supplée vite à ce qui peut faire défaut. Si le confortable manquait, du moins nous avions le nécessaire.

Le troisième ou le quatrième jour de notre arrivée fut marqué par un événement à sensation : l'arrivée du premier courrier d'Europe!

Lorsqu'on a lutté pendant tant de semaines contre les divers obstacles semés sur ses pas, lorsqu'on a été, sinon en péril, du moins malmené par les circonstances, l'esprit se transporte souvent, par la pensée, vers ceux qu'on a quittés et subit plus ou moins les influences des multiples situations difficiles que l'on a vaincues. Il est alors assailli par des idées sombres, et un certain travail s'opérant en lui, il s'imagine qu'au loin on a été en butte à de grandes difficultés et

que, là aussi, il y a eu danger. C'est donc avec une certaine appréhension mêlée de joie que l'on reçoit des nouvelles des siens! On lit avec avidité ces pages qui ont parcouru, elles aussi, tant de lieues; on dévore ces lignes qui renferment le cœur tout entier des siens et les mille conseils que vous dicte une mère aimante. Les impressions que l'on ressent à la lecture de ces missives, qu'elles soient écrites sous l'inspiration d'une bonne nouvelle ou qu'elles nous annoncent un événement tragique, produisent dans nos sens des émotions qui amènent souvent une réaction. Aussi ai-je remarqué, pendant mon séjour en Afrique, que le lendemain de l'arrivée d'un courrier il y avait toujours des accès de fièvre.

Malgré les multiples travaux qui m'accablèrent dans le principe, le dimanche toutefois m'était réservé. Sur l'invitation du capitaine Bonvalet, aussi enragé disciple de Saint-Hubert que moi, je me rendis à Léopoldville le dimanche 9 avril, et presque aussitôt nous partîmes dans la pirogue frêtée qui attendait déjà à l'embarcadère, cinglant vers « *l'île des pêcheurs* » qui était le but de notre partie de chasse.

Devant nous s'étend le majestueux *Stanley-Pool* d'une superficie de 1800 kilomètres carrés. Le soleil se levant à l'horizon et dispersant les épais nuages que formait le brouillard, reflète, sur l'immense nappe d'eau étendue à nos pieds, ses mille rayons de feu, dont la réverbération sur cet immense miroir nous laisse voir, dans l'onde même, les couleurs diverses du prisme.

Au loin, les grandes îles sont encore cachées derrière d'épais nuages blancs, à travers lesquels se font des trouées profondes d'un bleu sombre. Plus avant, les îlots tout couverts de la haute flore africaine et parsemés des arbres que vivifie le climat tropical, nous présentent un tableau idéal.

De l'autre côté tombent les falaises, — *Dover-Cliffs,* — formant l'entrée du chenal et fermant le *Pool,* comme si ce rempart naturel eût été l'œuvre du génie humain.

Nous apercevons bientôt les constructions de Brazzaville, qui se dressent devant un ciel d'un bleu indéfinissable. Les montagnes qui surplombent la ville française se continuent derrière elle et bientôt se mêlent avec le ciel même pour se confondre à l'horizon.

Sur les flots de cette eau rapide, mille variétés d'oiseaux aquatiques : canards, oies, cormorans, hérons, cigognes, martins-pêcheurs, prennent leurs ébats, chantant au soleil levant.

Une multitude de pirogues taillées dans les géants séculaires qui leur ont livré leurs flancs, sillonnent ce lac de part en part; d'autres, amarrées par une forte liane à la berge ou tirées à demi sur la grève, se balancent doucement.

Nous nous surprenons mutuellement dans la contemplation de ce spectacle grandiose qui annihile tout notre être au point de nous faire oublier le but principal de notre voyage.

Le geste d'un pagayeur nous a cependant rappelés à la réalité : il nous montre du doigt le gibier qui est devant nous, et tous, comme à un signal, cessent leurs chants monotones dont ils accompagnent en cadence le bruit des pagayes. — *N'gouvou!* fait-il d'une voix sourde. — Devant nous, un hippopotame laisse de temps à autre apercevoir le sommet de sa tête, dont la rude peau noire brille luisante aux rayons du soleil. Nous approchons lentement et en silence; mais, soit que l'amphibie, d'instinct, ait deviné le danger et dirigé vers un

autre endroit sa marche à travers l'onde, soit qu'il nous ait aperçus, nous ne distinguons plus, à l'endroit où il a disparu, que l'eau qui tourbillonne à la surface.

Mais nous voici enfin à « *l'Ile des pêcheurs* », que deux ou trois milles séparent seulement de la « *Grande île* », qui n'a pas beaucoup moins de trente kilomètres de longueur.

Nous nous empressons de débarquer sur cette oasis de papyrus et de catalpas, dont les abords, couverts d'une végétation aquatique épaisse et luxuriante, sont d'un accès assez difficile. Notre pirogue glisse cependant entre les herbes froissées sous les pieds des éléphants et des hippopotames et nous conduit sur la terre ferme.

La chaleur du jour est à son maximum et, après nous être réconfortés d'un léger lunch, nous nous étendons paresseusement sur un lit formé de deux ou trois feuilles de bananiers, abrités sous l'épais feuillage d'un massif de mimosas et d'accacias, pendant que, tout autour de nous, nos pagayeurs se livrent aux douceurs du sommeil.

Décidément notre partie de chasse menaçait

de se transformer en pure excursion, car de toute la matinée nous n'avions abattu qu'un martin-pêcheur.

Enfin la hauteur du soleil nous annonce que l'heure avance, aussi nous enfonçons-nous, précédés d'un indigène, dans le massif qui s'étend au loin.

Des bandes de perroquets s'élèvent bientôt en poussant des cris agaçants. Un coup de fusil tiré à la volée en abat quelques-uns, mais il ne nous est possible que d'en retrouver trois.

Nous ne marchons cependant qu'avec peine à travers ces lianes, qui, à chaque instant, nous barrent le chemin et nous forcent à tourner l'obstacle que nous ne pouvons vaincre. Tantôt nous buttons contre les fortes racines d'un colosse que nous frôlons, tantôt les mille plantes qui s'élèvent à l'ombre de ces arbres gigantesques nous arrêtent net, et nous ne sommes pas parvenus à parcourir plus d'un kilomètre depuis près d'une heure. La chaleur d'ailleurs nous accable tellement qu'arrivés près d'un tronc d'arbre renversé par la foudre, nous nous asseyons, épongeant notre front, d'où l'eau coule comme d'une fontaine. Nous nous contentons

de cette marche, et, après avoir consulté notre montre, nous décidons de rester une demi-heure à l'affût, là où nous sommes.

Un spectacle étrange bientôt s'offre à nos yeux. Quelques perroquets viennent se percher devant nous et, inconscients, caquettent bruyamment, lorsque s'abattent sur les arbres voisins des petits singes, grimaçant et sautillant. Bientôt succède un profond silence, puis, comme si un signal eût été donné, les premiers entament la conversation, les seconds leur répondent; enfin, s'approchant les uns en voltigeant, les autres par bonds capricieux, ils se mettent à jouer ensemble, courant, sautant de branche en branche.

Tout à coup cet étrange bal s'arrête; les perroquets s'enfuyent à tire d'aile pendant que nos intéressants quadrumanes se dispersent dans les branches touffues des arbres. Instinctivement je saisis mon fusil; quelque chose d'anormal devait s'être passé... Nous sondons en vain les profondeurs de la forêt, lorsque l'indigène assis à mes pieds nous désigne du doigt un endroit sombre où brillent deux yeux phosphorescents. A tout hasard je porte mon fusil

dans cette direction... D'un bond prodigieux, l'animal qui avait troublé cette fête improvisée s'est placé devant nous. C'est un singe de haute taille et grand comme un enfant de dix ou douze ans. Deux coups de fusil successifs étendent sur place un superbe chimpanzé.

Satisfaits de nos exploits, nous retournons au campement provisoire où nous attendaient nos rameurs. On s'embarque. La pirogue vire de bord; nous regagnons Léo. Quelques bandes de canards, au vol lourd et pesant, se dirigeaient d'îlot en îlot ou côtoyaient la berge, mais partaient toujours à des distances qui nous mettaient dans l'impossibilité de faire usage de nos fusils. Un héron solitaire, qui attendait patiemment sur la rive le passage du menu-fretin, nous fit perdre en poursuite infructueuse une bonne demi-heure. Bref, une poule d'eau vint encore gonfler notre carnassière; ce fut tout le résultat de notre chasse, et la nuit était déjà tombée lorsque nous arrivâmes à Léopoldville, harassés de fatigue, mais parfaitement satisfaits de notre excursion.

Le mardi 11 avril, vers midi, Henri Defrère arrive à son tour; il est assez bien remis et

ne se plaint plus que de faiblesse, résultat naturel des heures de cruelles souffrances que les fièvres lui ont occasionnées. Sa robuste constitution et quelques jours de repos le rétablissent bientôt, et, ses forces revenues, il peut, à son tour, vaquer aux fonctions qui lui sont déterminées.

Kinchassa, siège de la direction de la Société anonyme belge, est le berceau de l'industrie et du commerce du Haut-Congo. C'est là que, sous la direction regrettée de feu Camille Delcommune, les divers métiers ont pris leur essor, c'est là que se forment journellement les artisans nègres que nous initions aux progrès de la civilisation européenne.

Sachant successivement se prêter au caractère naïf et enfantin du nègre, ou le dominer de son prestige naturel, Léonard Baudhuin, en fredonnant avec eux leurs mélopées monotones, a lancé sur cet immense réseau fluvial le « *Roi des Belges* », la « *Princesse Clémentine* », l' « *Archiduchesse Stéphanie* » et autres steamers.

De ces noirs descendus des sauvages contrées du Haut-Congo, il a fait des ajusteurs, des monteurs, des chauffeurs, des mécaniciens

même, pendant qu'à ses côtés C. Butscha, le méticuleux comptable, tout en organisant et conduisant cette vaste administration, se révélait architecte. Bientôt, sous l'impulsion que lui donna ce dernier, le petit poste devint une immense station, et les noirs scieurs, charpentiers et maçons, sous ses ordres, élèvent çà et là les diverses constructions que commandent les nécessités de jour en jour plus nombreuses d'une entreprise sagement conduite; véritables édifices, que nous ont fidèlement représentés les beaux clichés de M. R. De Meuse.

Le long du fleuve, se dressent les vastes ateliers de scierie et de construction navale.

Dans la large baie semi-circulaire, se balancent, en ce moment, outre les steamers cités plus haut : le « *Baron Weber* », la « *Ville de Paris* », la « *France* » et la « *Florida* ».

Depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, l'oreille est frappée du bruit grinçant de la scie que manient des hercules noirs, ou du martèlement du forgeron, sur l'enclume. Cinquante mètres plus loin, juste vis-à-vis du port, — si l'on peut donner ce nom pompeux à la crique naturelle où sont amarrés les bateaux, —

s'élèvent les divers édifices qui, formant un immense carré, laissent, au milieu, d'eux, une vaste cour de deux ou trois hectares, au centre de laquelle se trouve la salle à manger, construite en forme de kiosque et d'une architecture vraiment de bon goût.

Aux quatre coins, d'immenses magasins; à gauche, de vastes habitations pour les Européens, assez bien aménagées; à droite, la demeure du directeur, coquette habitation dont la construction sur pilotis enraye plus ou moins la marche déprédative des caravanes de *séllèlés* (1). Derrière ce carré parfait, les dépendances de la colonie, situées aux deux côtés d'une large allée de cinq cents mètres de longueur, qui conduit au campement des travailleurs de la factorerie.

Dans la campagne, s'élève la poudrière isolée, qu'une sentinelle garde nuit et jour. Tous les alentours sont animés par les soins journaliers que l'on donne aux diverses plantations : café, manioc, riz, ananas et le potager. Ce dernier peu brillant, faute de soins intelligents.

A quelques minutes enfin des habitations,

(1) Fourmis blanches.

le cimetière, où sept ou huit Européens dorment actuellement du sommeil éternel...

Les diverses réparations qu'avait à subir la machine de la « *Princesse* » terminées, on s'occupe de son chargement. Bientôt le capitaine du steamer reçoit l'ordre d'appareiller; il devait prendre à la rive française deux agents qui montaient dans le Haut-Congo, l'on embarque donc à bord 540 pointes d'ivoire, qui gagneront la côte par la route de Loango.

Comme l'agent préposé au chargement avait commis une erreur, je fus désigné le lendemain pour me rendre à Brazzaville, afin de vérifier les bordereaux d'expédition.

Nous traversons le *Pool* et, à 7 heures, nous sommes dans la capitale du Congo français, fondée par de Brazza.

Le déchargement opéré, nous nous rendons au poste de l'Etat, que nous visitons dans tous ses détails. Après le dîner, nous nous dirigeons, à trois, vers la Mission du Saint-Esprit, qui est distante d'une demi-heure environ de l'embarcadère.

Une splendide route, bordée de bananiers, de manguiers et de palmiers, nous conduit

aux demeures des Pères, que dirige Monseigneur Augouard, vicaire apostolique du Congo français. Ce digne prélat nous reçoit avec une excessive cordialité, et, après nous avoir tenus longtemps sous le charme de sa parole douce et persuasive qui lui a gagné l'estime des Européens et soumis tant de noirs, il se prête volontiers à notre désir de visiter sa colonie.

Cicerone charmant, il nous expose tous les avantages de tel ou tel système de construction, nous conduit dans ses ateliers, nous montre la superbe scierie à vapeur qu'il a établie et que deux Frères dirigent habilement. Des ateliers, nous menant aux bâtiments d'école, il nous présente sa nombreuse famille noire, à laquelle plusieurs Sœurs et deux Pères ne cessent d'inculquer, avec les principes de la religion, les rudiments de la langue de la mère patrie. Puis il nous conduit au *sanitarium,* où, en ce jour même 25 avril, l'infortuné duc d'Uzès recevait les soins empressés que nécessitait la terrible maladie qui devait l'emporter quelques semaines plus tard. Enfin nous entrons dans son église encore en construction.

Cet édifice est vraiment monumental. Pilastres,

contre-forts, arcs-boutants, sont construits dans le style ogival; les voûtes qui surplombent les nefs latérales ont la forme du plein-cintre du style roman. L'abside et le chœur sont pavés de carreaux en bois de teck; dans les deux côtés du transept ainsi que dans le chœur, s'élèveront trois autels à colonnades, qu'exécutent en ce moment d'habiles charpentiers de la côte. Enfin sur la toiture, toute d'ardoises métalliques, se dresse fièrement un hardi campanile, où déjà se balance la cloche qui, de son timbre argentin, proclamera aux nations étonnées le règne du Christ.

Une seule aile à gauche communiquant au chœur sert de sacristie. Le portail manque encore, et les vitraux couchés dans d'immenses caisses attendent qu'un coup de marteau les délivre de leur prison pour orner les fenêtres et éclairer ce temple d'une clarté multicolore, qui est comme l'encadrement obligé de tout sanctuaire.

Mais force nous est de quitter notre gracieux hôte et nous regagnons en hâte la factorerie, d'où une pirogue, que poussent huit vigoureux pagayeurs, nous ramène bientôt à Kinchassa.

Cependant l'expédition Parminter était formée.

Le 1er mai, à 2 heures, Defrère, qui était désigné pour en faire partie, quittait Kinchassa à bord de l' « *Archiduchesse Stéphanie* » pour remonter le cours du Kassaï et aller fonder de nouveaux postes sur la *Djuma*.

CHAPITRE VIII

Solitude. — La cage aux lions. — Le feu aux jungles. Un accident. — Départ.

Ce départ, qui me séparait d'un ami, ne laissa pas que de m'affecter beaucoup. Je sentis un plus grand vide autour de moi. Plus personne maintenant pour parler des absents, de nos connaissances d'Europe, pour nous soutenir l'un l'autre dans l'entreprise hardie que notre vieille amitié nous avait fait entreprendre de concert. Un seul mot de nos chefs nous avait séparés et dirigés vers l'inconnu, par de routes diverses. Cette fois nous étions livrés à nous-mêmes.

Ici j'ai recours à mon journal de voyage et

textuellement j'en distrais les lignes suivantes écrites sous l'empire de cette tristesse, de cette mélancolie qui m'assiégea les quelques jours suivants. . . . . .

Lorsque, brisé de fatigue, après avoir travaillé tout un jour dans l'atmosphère lourde d'un bureau chauffé à quelque trente degrés centigrades; lorsque l'on a déchargé et rechargé des caravanes au milieu d'une vaste cour ensablée, qui vous brûle les pieds et vous renvoie cette chaleur que verse à foison le soleil incandescent, on est heureux, après le repas du soir, pour faciliter la digestion pénible d'un morceau de pied d'hippopotame ou de trompe d'éléphant, de faire une petite promenade sur les quatre à cinq cents mètres que comporte l'avenue de la factorerie.

Cette allée est encombrée d'une multitude de noirs qui grouillent à la porte de leurs chimbecks, accroupis, assis, placés de telle sorte qu'il est impossible de donner une description exacte de ce spectacle. Le brouhaha, les cris, les chants d'un côté, les divers instruments, les *tam-tams* de l'autre, formant une cacophonie burlesque, offrent une scène incompréhensible

pour celui qui ne l'a pas vue, indescriptible pour celui à qui ce spectacle étrange est donné tous les jours.

Ce bruyant contraste nous fait penser à la patrie, et, tout en traversant cette foule, on se prend à rêver. Tour à tour, devant nos yeux, passent des décors différents que notre esprit change si vivement. Ce sont ces tableaux grandioses et magnifiques de la nature, parallèlement placés par l'imagination, face à face avec ce cortège de fièvres et de maladies qui n'épargnent personne; puis cette liberté incomprise en Europe, qu'offre le continent noir. Mais, devant elle, se dresse menaçante la terrible mort, qui nous poursuit de sa faux impitoyable et, de ses os, semble nous presser comme dans une dernière étreinte. Ce sont ces trous d'un noir sombre, plus brillants encore que les yeux d'autrefois, qui nous fascinent. C'est enfin ce baiser glacial qui fait frisonner tout notre être au contact de ces dents déchaussées que recouvrait jadis une chair qui n'est plus.

Alors un trouble immense envahit l'âme et, en même temps qu'un soupir s'exhale de la poitrine oppressée, une larme vient perler sous

la paupière. Peu à peu l'on se remémore les souvenirs de la famille. L'esprit se reporte vers nos champs, nos bois, nos campagnes, qui nous apparaissent semblant sourire au printemps naissant. C'est la patrie, c'est la Belgique enfin, qui est là nous tendant les bras...

Mais bientôt le courage revient et l'on s'écrie : *Bast! de la volonté! et nous reverrons tout cela...* Alors l'espoir renaît, et le cœur défaillant retrouve la force pour lutter encore.

D'un pas plus allègre, l'on se dirige vers son logis, et là, de nouveau, si non les difficultés du moins les ennuis nous ramènent à la vie réelle et ravivent, dans l'esprit surexcité, l'animosité que les réflexions acerbes ont suscitée contre ce Congo, qu'un instant de faiblesse nous a fait presque maudire.

Décidé à passer les quelques dernières minutes de la journée à s'immiscer aux affaires de la patrie, on se dispose parfois à lire quelques lignes d'un journal, dont l'impression remontant à trois mois et souvent davantage, commence à pâlir. Lire quelques lignes de journal, le croirait-on? l'on n'y parvient pas sans peine! Que de préambules indispensables! D'abord il

faut se glisser pour ainsi dire subrepticement dans sa moustiquaire, véritable cage aux lions. Le lion dangereux et formidable qui l'occupe et que la quiétude que vous recherchez vous force à combattre, n'est rien autre que le cruel moustique. Prenez toutes les précautions imaginables pour ouvrir votre cage, ne restez qu'une seconde pour y pénétrer, votre ennemi s'y est glissé; il va vous livrer bataille.

Que vous laissiez courir les yeux sur les derniers échos du Panamino, que vous suiviez, d'un œil attentif, les dernières convulsions dans lesquelles agonise le vote censitaire, un bourdonnement frappe désagréablement le tympan de votre oreille. Soyez calme; l'ennemi se pose enfin sur votre joue, une piqûre douloureuse vous signale vite l'endroit qu'il a choisi, et un vigoureux soufflet que vous vous appliquez vivement écrase votre adversaire. Après deux ou trois assauts de ce genre, généralement vous êtes furieux, vous vous levez et, un mouchoir à la main, vous battez les parois de votre demeure de mousseline, au grand ennui de votre voisin, qui vous crie de vous tenir coi et de le laisser dormir en paix. Enfin cette chasse vous a épuisé

et vous retombez bientôt en nage sur votre couche, où vous ne pouvez vous endormir que vous n'ayez terrassé le dernier de vos assaillants.

Des ennuis journaliers auxquels nous sommes en butte, résulte une réaction qui s'imprime vivement dans notre esprit et qui a ses conséquences directes dans la manière même avec laquelle on traite les pauvres nègres.

Mais il était nécessaire d'intimider ces races barbares et d'acquérir sur eux une influence sans laquelle nous n'eussions pu arriver à aucun résultat sérieux. Je ne crois pas que le noir puisse travailler, rendre les services qu'on demande de lui et qu'on est forcé, par les circonstances, d'exiger, si l'on n'a pas sur lui une puissante autorité. Qu'aurait fait l'Etat indépendant du Congo, s'il n'avait pas accordé à ses agents cette manière d'agir, dont on lui fait un reproche, pour tenir dans le devoir, avec une poignée de trois cents braves, 30,000,000 (1) d'habitants? . . . . . .

(1) Stanley évalue approximativement à 28,000,000 la population du territoire de l'Etat Indépendant du Congo; récemment le major Wahis, gouverneur général, de retour

N'auraient-elles pas fomenté la plus facile des révolutions ces peuplades anthropophages si on leur avait crié : « Un noir vaut un blanc ». Mais non; on devait les soumettre, les subjuguer et arriver enfin au but civilisateur que l'on s'était proposé. Avant tout il importait donc de leur inspirer cette crainte du blanc, crainte qui

de ses voyages d'inspection, élève ce chiffre et le porte à 40,000,000.

Tout ce que peuvent affirmer les explorateurs et voyageurs, c'est que partout, sauf sur la route des caravanes, la densité des peuplades est extraordinaire.

Les riverains du fleuve, lors de mon voyage, se montraient en masses serrées partout où nous abordions.

Quant au lac *Matumba*, j'évalue la population du village du chef *N'Ghéro* à 2.000 âmes, celle d'*Ikoko* à plus du double, m'appuyant pour ce chiffre sur les assertions des Révérends Clarck et Finsch de la *Baptist mission*. Chez *N'Kaké* enfin, plus de 500 individus sont venus faire des échanges pendant les trois ou quatre heures que je suis resté chez lui. Je cite donc 6,500 habitants sur un quart du lac et sur ses côtes seulement; ce qui donnerait un chiffre de 26,000 habitants, riverains du lac.

N'oublions pas que les abords du Congo sont moins peuplés que le *Kassaï*, l'*Oubanghi*, le *Manyéma*, et l'*Ouellé*.

Une moyenne de 30,000,000 est donc parfaitement acceptable et, s'il est jamais permis un jour de faire un sérieux recensement, j'aime à croire que ce chiffre sera de beaucoup surpassé!

accordait bientôt, à celui-ci, toute autorité, toute suprématie, et qui fait que, d'un regard, nous empêchons mille arcs de se détendre, mille flèches de nous frapper mortellement.

. . . . . .

La journée se passait toujours d'une façon plus ou moins monotone, mais les soirées bientôt devinrent plus agréables.

Tout le personnel de la station s'accordait à dire que mon séjour définitif à Kinchassa était certain, et bien que cette alternative ne m'allât que tout juste, j'entrai plus directement en rapports intimes avec quelques agents qui y étaient à poste fixe, et dont je devais rester le commensal. Nous formâmes un petit club, où la plus grande ambition de chacun des quatre membres qui l'avaient constitué se résumait simplement à faire un solo schelem. Nous n'interrompions plus cette nouvelle habitude qu'aux jours d'arrivée de steamers ou de courriers; alors les dernières heures du jour étaient consacrées à discourir des amis du Haut ou à lire les missives d'Europe.

Je relève cependant deux dates : le premier juillet, fête anniversaire de la fondation de l'Etat

indépendant du Congo, ainsi que le quatorze du même mois, fête de la République française. Solennités auxquelles nous prîmes part en acceptant les aimables invitations de M. le Commissaire de district de Léopoldville d'abord, du Résident de Brazzaville ensuite.

Depuis plusieurs jours déjà, il n'était question dans toute la factorerie que du retour de l' « *Archiduchesse Stéphanie* », qui devait nous donner des nouvelles de la mission Parminter et ramener son chef. Chaque fois que les travailleurs poussaient leurs vigoureux cris de « *Sélo! Sélo!* » (1) qui nous annonçaient l'approche d'un steamer, tout le monde se portait anxieusement vers le débarcadère. Un jour que j'étais occupé à faire le tracé d'un magasin que j'avais mission de construire, des cris s'élevèrent encore. J'étais décidé à ne plus abandonner mes travaux, fatigué des déceptions continuelles que nous occasionnait ce retour tant souhaité et toujours différé, quand tout à coup

(1) Ce cri que poussent les noirs pour signaler l'arrivée d'un bateau, nous vient de la côte; il remonte à l'époque où l'on ne voyageait que par voiliers; c'est évidemment l'expression anglaise : *Sail Ho!*

Après avoir pris les précautions que nous dictait la préservation des habitations, après avoir inondé les abords de la poudrière qui, élevée au loin, ne laissait pas que de nous inquiéter, nous restâmes en admiration devant ce spectacle féerique, à la fois rempli de majesté et d'horreur.

La nuit était survenue, et le tableau qui se déroulait devant nos yeux était d'un aspect saisissant. Le long des collines et des montagnes éloignées, les flammes jaillissaient et tombaient tour à tour, suivant les caprices des inclinaisons du sol, semblables à des traînées de fusées.

Le rugissement sinistre du léopard ou le glapissement funèbre du chacal, fuyant cet ennemi toujours victorieux, ces cris de fauves affolés que répercutaient les échos des montagnes, retentissaient comme les pétarades de ce feu d'artifice naturel.

Bientôt cependant les dernières flammes disparaissent, et nous n'apercevons plus à l'horizon qu'une lueur rouge nous indiquant la marche de cet incendie qui devait parcourir peut-être encore des centaines de kilomètres avant de s'éteindre.

Quelques jours après cette alerte, j'étais occupé

à dresser la charpente de ma bâtisse, lorsque survint un accident.

Une solive mal étayée bascula et, dans sa chute, renversa un de mes travailleurs, qui en fut quitte pour une jambe cassée. Cet événement n'avait, en somme, pas grande importance par lui-même, car le docteur, appelé en toute hâte, fit les pansements nécessaires et, quinze jours après, notre blessé était rapatrié à l'Equateur avec une indemnité que lui alloua la Société; indemnité pouvant équivaloir à six mois de travail. Mais ce drame devait avoir son dénouement à Equateur même, et j'ignorais encore à ce moment que j'en serais le témoin. N'anticipons pas, je reviendrai en temps et lieu sur ce sujet.

On ne laissait pas cependant que d'être inquiet sur le sort de « *l'Archiduchesse* » et l'on se préparait à aller à sa rencontre avec « *la France* », lorsque, le 30 juillet, vers dix heures, se firent entendre, dans le lointain, trois coups de sifflet, auxquels répondait tout un concert de cris que poussait notre personnel. Cette fois, c'était le steamer tant attendu. Bientôt, en effet, on put apercevoir « *l'Archiduchesse* » arrivant à toute vapeur; quelques instants après, elle était à l'ancre.

La plupart d'entre nous comptaient sur ce retour du directeur pour voir un changement dans leur situation. Quoique ayant le moins de chance d'être déplacé, il me restait cependant un vague espoir. J'aspirais à voir le Haut Congo, sans oser croire à la réalisation de ce rêve; aussi ce fut pour moi une agréable surprise lorsque je reçus l'ordre de m'embarquer en destination d'Equateurville, où je devais prendre la gérance de la factorerie.

CHAPITRE IX

Départ. — Les charbonniers du steamer. — Une première nuit à bord. — Des buffles. — Kwamouth. — Berghe-Sainte-Marie. — Un peu de mathématiques. — Tchoumbiri. — Un banc de sable. — Bolobo. — « L'Archiduchesse » en panne. — Bunga.

Nous sommes le 9 août quatre-vingt-treize. Dès six heures, les hommes de l'équipage transportent à bord de « *l'Archiduchesse Stéphanie* », qui est sous pression, leurs bagages particuliers.

La cour de la factorerie est continuellement sillonnée par les allées et venues des indigènes. Bientôt le capitaine nous envoie ses travailleurs pour prendre nos malles. Un coup de sifflet retentit. L'on s'empresse de serrer la main à

ceux que l'on quitte et l'on monte à bord, où les hommes commencent les opérations de l'appareillage.

La roue (1) obéissant au signal de « *machine en arrière* » dégage vite la proue du steamer, fichée dans la vase, et nous voguons à toute vapeur sur l'immense lac auquel Stanley a donné son nom.

Nous nous dirigeons vers Brazzaville, puis, faisant tout à coup un brusque virage, nous prenons la route que nous désignent les cartes, contournant ainsi la *Grande île*. Kinchassa disparaît bientôt de notre horizon.

Vers deux heures, nous côtoyons les falaises dont la teinte jaunâtre reflète si vivement les rayons du soleil. Nous sommes dans le chenal, passage étroit et difficile, qui est comme un long trait d'union entre le fleuve et le *Pool*. Ici le steamer ne s'avance plus qu'avec prudence. Deux hommes postés à l'avant sont continuellement occupés à opérer des sondages au moyen de longues perches qu'ils abaissent et relèvent

(1) Les bateaux à vapeur du Haut Congo ont presque tous une seule roue à palettes à l'arrière.

alternativement, car le courant est tellement fort en ce boyau resserré où se précipite la masse des eaux de ce fleuve gigantesque avant de s'écouler dans l'immense bassin naturel qui lui est ouvert, que la vase entraînée forme parfois, en quelques heures, un nouveau banc de sable que ne relate naturellement pas la carte, fût-elle dressée la veille. Néanmoins nous franchissons cet endroit dangereux, et l'heure arrive où nous devons stopper pour faire du bois (1).

Pendant le jour, le plus grand calme règne à bord et, durant de longues heures, on n'entend que le bruit des pistons ou les trépidations que produit la roue battant l'eau avec force.

Sur le pont inférieur, il est presque impossible de faire deux pas sans bousculer un dormeur mollement étendu sur les plaques qui recouvrent les cales. C'est un grouillement de nègres et de négresses couchés, enchevêtrés les uns dans les autres. Sur un espace qui a tout au plus vingt à vingt-cinq mètres carrés, il y en a au moins quatre-vingts, et c'eût été un véritable problème, dans ce mélange de chairs, de rattacher à un

(1) Approvisionner le steamer de bois de chauffage.

corps la tête qui lui appartient. Croyant saisir un noir par les pieds, il m'est arrivé plus d'une fois, dans ce chaot, de réveiller deux individus me réclamant chacun la propriété des membres que je détenais!

Dès que le soleil a parcouru la plus grande partie de sa course, tout ce monde se réveille et, à peine l'ancre est-elle jetée, que tous se précipitent dans l'eau pour atteindre plus vite la rive. Mille feux s'allument aussitôt. Assises autour du brasier, les femmes préparent la « *moambe* » (1) pendant que les hommes font retentir la forêt voisine du craquement des roniers, des catalpas et des acajous, qui tombent sous les assauts de la hache. Sous ces coups répétés qui réveillent les hôtes des forêts et empêchent ceux du steamer de jouir des douceurs du sommeil, les géants tropicaux s'abattent. Transportés par morceaux, ils forment bientôt des tas devant les yeux vigilants du *capita* responsable, auquel incombe le devoir de livrer au capitaine la quantité de bois de

(1) Mets classique du Congo composé de viande ou de poisson cuits à l'huile de palme.

chauffage nécessaire pour l'alimentation des feux pendant toute une journée.

Vers minuit généralement, les coups sont plus rares et moins continus, alors on peut s'endormir, si toutefois le vent ne vous envoit pas dans la figure la fumée qui s'élève de ces feux de bivouac; car l'on dort sur le pont, sur un vulgaire lit de camp, le steamer ne possédant qu'une seule cabine pour passagers, et nous sommes sept blancs.

A quatre heures, on rallume les feux, et le transbordement du bois commence. Pour cette opération, les deux pirogues que remorque le steamer servent de passerelles, l'une à l'aller, l'autre au retour. Les hommes arrivent portant sur l'épaule une dizaine de bûches qu'ils laissent tomber dans la cale réservée à cet usage. Le bruit que produisent ces fagots roulant sur les tôles de fer dont est faite la coque du bateau, vous réveille en sursaut et vous enlève tout espoir de vous rendormir! Heureusement l'habitude devient une seconde nature.

A cinq heures et demie, alors que la nuit est encore profonde, le premier coup de sifflet retentit, rappelant à bord tous les noirs. Ceux-ci

rembarquent leurs caisses, transportent leurs nattes qu'ils étendent sur le pont et sur lesquelles ils vont de nouveau dormir toute la journée.

Nous remontons maintenant le fleuve.

Qui n'a lu, qui n'a étudié Fénimor-Cooper, où Karl May, dans les descriptions enchanteresses des fleuves géants qui coulent à travers les steppes des Etats de l'Union ou qui traversent le paradis terrestre de l'Asie mineure? Qui n'a suivi sur les cartes le cours majestueux de l'Amazone ou de l'Orénoque? Qui enfin n'a admiré les sites splendides et pittoresques que nous offrent les bords de ce beau fleuve qui coule tous les jours sous nos yeux? Qui n'a remonté cette belle Meuse de Namur à Dinant, que des milliers de touristes se plaisent à admirer? Quel spectacle cependant infiniment petit, dirai-je sans exagération, vis-à-vis de celui que nous offre le Congo!

Les rives que nous côtoyons exhalent un parfum indéfinissable!

D'un côté, la colline apparaît dans le lointain; de l'autre, elle s'élève contre le fleuve même qui la baigne de ses eaux. Ici, s'étend une immense clairière, encore humide de la fraîcheur de la

nuit, au-dessus de laquelle s'élèvent mille bandes d'oiseaux. Là-bas, dort, sur une jambe d'un jaune citron, le marabout au blanc plumage. Plus loin, des volées de pintades aux plumes bleutées s'éloignent à tire-d'aile. Partout enfin les mille variétés d'oiseaux aux teintes vives des pays tropicaux croisent sans cesse le fleuve, s'abattant sur les forêts qui le bordent de toute part.

Mais nous voguons bientôt dans un canal courant le long de la rive droite d'un côté, et une infinité d'îlots de l'autre. Tantôt un banc de sable, que recouvrent les eaux lors des fortes crues, s'étend entre plusieurs de ces petites îles herbeuses. De loin, l'œil, trompé par l'immobilité de l'hôte qui l'habite, croit y voir quelque tronc d'arbre, alors qu'à notre approche un énorme crocodile s'empresse de fuir.

Ailleurs, c'est un troupeau de ces lourds pachydermes qui sèchent aux rayons du soleil la vase qui dégoutte de leurs corps immenses. Le bruit que fait notre machine les étonne d'abord; ils regardent stupéfaits cet autre cheval de fer qui s'avance vers eux, puis disparaissent enfin avec rapidité dans les ondes.

Appuyés contre la balustrade de l'avant, nous

restons plongés dans une contemplation muette devant toutes ces scènes qui se déroulent tour à tour devant nous. Le capitaine porte alternativement les yeux de la carte sur le fleuve, du fleuve sur la carte, et, d'un geste de la main, indique aux deux Bangalas qui tiennent la barre du gouvernail, la route à suivre. De temps en temps, on échange quelques paroles.

Tout à coup, il nous désigne une clairière et, presque en même temps, tourne l'avertisseur qui marque au cadran du machiniste : « *Attention* », « *demi-vapeur* », « *stop!* » Devant nous, deux buffles broutent paisiblement l'herbe de la prairie. Le vent contraire ne les a heureusement pas avertis de notre présence; aussi pouvons-nous en approcher. Le steamer est presque à la rive. Nous armons notre carabine et, bien que trois ou quatre cents mètres nous séparent des ruminants, nous visons et pressons la détente. Nos coups partent... et nos buffles aussi!

Le même incident se renouvela quelques heures plus tard sur un antilope des marais *(Antilope Phalerata)*.

Comme la nuit approchait, on résolut de débarquer, et, après quelques tentatives d'abordage, le

capitaine découvrit, sur la rive gauche, une vaste crique profonde dans laquelle « *l'Archiduchesse* » se retira pour permettre aux noirs de recommencer les approvisionnements de bois.

Déjà la nuit nous couvre de ses voiles, et, à la lueur des feux, nous ne voyons plus que les nuages d'une fumée âcre s'élevant en ligne droite dans le ciel.

L'eau court, glisse le long des blindages du vapeur, produisant un bruit monotone qu'interrompent, de temps à autre, les cris des indigènes ou le hennissement sourd de l'hippopotame qui, à quelques mètres derrière nous, vient respirer à fleur d'eau.

Dès l'aurore, nous continuons notre marche. Après avoir longé, pendant une heure, des rives couvertes de forêts impénétrables, nous voyons un village d'une population très dense.

Le capitaine décide d'y faire arrêt, afin de tenter auprès des indigènes des démarches pour obtenir des vivres, tant pour nous, qui n'avons vécu jusqu'à ce moment que de conserves, que pour les quatre-vingts hommes de l'équipage. Ces négociations terminées, nous nous remettons en marche et, le vendredi 11, nous abordons

à Kwamouth, situé au confluent du Kassaï et du Congo.

Après avoir remis le courrier, la machine, en quelques minutes, nous conduit à Berghe-Sainte-Marie, charmante petite colonie établie sur une éminence. Une route ombragée de palmiers et de bananiers conduit des ateliers maritimes, établis le long du fleuve, au haut du plateau où s'élèvent la chapelle de la mission, l'habitation des Pères, construite en bois et à étage, tandis que courent tout à l'entour les chimbecks des travailleurs et des cinq cents enfants recueillis par la Mission de Scheut. En somme, cette colonie très florissante, que dirige le Père Van Ronslé, est située dans un endroit sain et charmant, entourée de sites très pittoresques et au confluent, je ne dirai pas d'une rivière et d'un fleuve, mais d'un large fleuve et d'un autre fleuve plus large encore.

Cependant le steamer dérape de nouveau et nous avançons, mais force nous est de stopper vers quatre heures faute de combustible.

— Nous avons brûlé pour l'alimentation du feu de nos deux chaudières vingt-cinq stères de bois de chauffage, m'affirme le capitaine.

— Impossible! » m'écriai-je. Aussi je voulus constater, *de visu*, jusqu'à quel point était vraie cette assertion.

Je me lève donc au moment où l'on allume les feux et je me mets à mesurer le tas de bois qu'on allait embarquer.

Dix-sept piquets, laissant entre eux seize intervalles, sont fichés en terre à une distance d'environ deux mètres l'un de l'autre. Une liane les relie ensemble à une hauteur d'un mètre soixante. Chacun de ces intervalles est la besogne d'une équipe de quatre hommes, le reste de l'équipage employé à la barre, à la surveillance des chaudières ou aux sondages, ne travaille par conséquent pas au bois et se repose la nuit. Le tout est garni de bûches coupées à 50 centimètres de longueur; total : 25^{m^3},600. Le capitaine avait raison.

En marche dès l'aurore, nous apercevons, à huit heures, le « *Peace* », steamer de la « *Baptist Mission* ». Bientôt nous dépassons ce vapeur parti depuis deux jours de Kwamouth, alors que nous n'avions mis que sept heures à franchir la même distance. Il est vrai que les pistons de notre machine font faire à la roue vingt-sept

tours en moyenne par minute, que chaque tour nous avance de six mètres, ce qui fait 9,720 mètres en une heure; en d'autres termes, nous filons à cinq nœuds et quart à l'heure, tout comme notre fameux « *Akassa* ».

« *L'Archiduchesse* » peut faire onze nœuds, mais seulement à la descente, car la force du courant est telle que l'aller est au retour comme 3 est à 7.

Assez de mathématiques ainsi!

A onze heures, nous sommes à Tchoumbiri, mission protestante américaine. Pendant que les noirs se répandent par tout le village pour faire leurs achats de noix de palme, de manioc, de malafou et de poissons secs, nous descendons à terre pour nous dégourdir les jambes qui s'ankylosent dans cette inaction forcée.

On remet le courrier. Le missionnaire, qui s'est avancé au devant de nous, nous invite avec affabilité à prendre un léger rafraîchissement, ce qu'il nous est impossible de refuser à l'invitation réitérée que nous fait son aimable compagne. Nous ne pouvons traverser les magnifiques plantations qui environnent la coquette colonie, les parterres bien découpés qui se

dessinent à droite et à gauche de l'allée de maracoujas sous laquelle nous nous avançons, sans exprimer nos sentiments d'admiration et sans féliciter vivement l'ordonnateur de ce joli cottage.

Assis sous la véranda, qui court tout autour de l'habitation, nous échangions avec notre aimable hôte les mille banalités d'usage lorsque sa femme, qui nous avait un instant quittés, revient vers nous et nous présente le bijou de la station : un joli petit bébé de dix semaines très bien portant. Esprit enthousiaste, elle nous dépeint son genre de vie et, prétendant avoir trouvé le summum de félicité terrestre au cœur même de l'Afrique, finit par crier bien haut : « *The Congo for ever!* » Ah! si, comme eux, ils avaient là une famille, que de Belges partageraient cet avis!

Rappelés à bord par le sifflet traditionnel, nous nous étendons dans nos chaises longues et, mollement bercés par les trépidations du steamer, nous ne cessons d'admirer les tableaux enchanteurs qui se succèdent indéfiniment devant nous.

La partie du fleuve que nous parcourons est réellement splendide.

Les plaines deviennent plus fréquentes; les villages commencent à se succéder le long des rives, et la population devient très dense.

Vers quatre heures, nous entrons dans un véritable labyrinthe d'îlots, tout couverts de hautes herbes d'une végétation luxuriante et serrée. Ces îles, quoique toutes renseignées sur la carte du bord, semblent, par moment, mettre le capitaine en défaut. Le Congo coule entre deux rives assez basses où se masse, en forêts primitives, la flore la plus belle du monde. Des centaines de canaux se jouent à travers ces langues de terre. Bientôt nous sortons de ce dédale inextricable, et la rive apparaît brusquement à nos yeux, au détour d'une île immense, comme si elle obéissait au toucher magique de la baguette d'une fée.

Tantôt les arbres semblent laisser traîner le manteau de verdure dont ils se drapent, jusque dans les eaux mêmes du fleuve. Tantôt, c'est une masse immense de broussailles, d'arbres aux mille feuilles diverses, enchevêtrés les uns dans les autres, unis par des lianes qui courent en tous sens pour les maintenir. De temps à autres d'innombrables plantes grimpantes suspendues

au sommet des géants qui les soutiennent, se dressent verticalement, au point qu'on dirait voir un mur de verdure derrière lequel le monde finit. Ici, un sentier conduit à l'eau, sur lequel on peut relever les traces fraîches encore de l'hippopotame sortant du fleuve pour aller fourrager dans les steppes. Là, le froissement des herbes décèle la route de l'éléphant, descendu des hautes plaines pour venir à son immense abreuvoir. Çà et là, dans les éclaircies de la forêt, derrière d'épaisses tentures végétales habitées par les singes qui gambadent joyeusement et semblent nous défier à la poursuite dans leur demeure aérienne, on devine, aux colonnes de fumée qui s'en échappent, les huttes d'un village.

On est forcé, malgré soi, d'établir ici une comparaison entre le Bas Congo et les parages que l'on traverse. Comme ces plaines arides et dénudées, où le roc et le granit brillent aux rayons étincelants du soleil, sont d'un aspect lugubre et froid vis-à-vis des plaines fertiles et luxuriantes du Haut! Comme ces forêts, que jadis cependant nous nous plaisions à admirer, sont chétives et maigres en comparaison des

richesses naturelles étalées maintenant à nos yeux, vis-à-vis de ces trésors indéfinissables de la nature.

Tout à coup, un brusque arrêt du steamer nous secoue violemment, et nous courons à l'avant nous enquérir du motif de l'accident. Nous avons donné sur un banc de sable!..

Naturellement, le capitaine de s'écrier que ce récif est nouveau et qu'aucune carte ne le relate. Il a peut-être raison; seulement, comme il affirme avoir déjà passé en cet endroit, l'on ne peut s'empêcher de le « swanzer », disant, et ce avec une certaine vérité, qu'il n'a jamais passé par là, attendu que le fleuve est large ici de trois à quatre kilomètres et qu'à cinq cents mètres près, il ne peut définir exactement la route précise qu'il a prise lors de ses voyages précédents. Quelques tours de la roue en arrière à toute vapeur, et la proue est dégagée.

Le 13, à neuf heures, nous sommes à Bolobo, où nous stoppons quelques instants.

Nous poursuivons notre route.

Sur le fleuve, des bandes d'hippopotames continuent à se montrer en grand nombre. Le capitaine marque « *demi-vapeur* », et nous pouvons

ainsi nous en approcher assez pour envoyer une décharge générale des mousquets du bord sur le troupeau qui nous barre le passage. Cependant une balle a porté, et le blessé s'avance vers le steamer. Quelques balles le frappent encore et le forcent à replonger. Bientôt un flot de sang apparaît sur l'eau, et l'amphibie coule à fond. Ayant peu de chance de le retrouver, on l'abandonne aux sauriens, qui pullulent dans les eaux du fleuve, et le steamer continue pour stopper vers six heures.

Le lendemain, « *l'Archiduchesse* » fait des siennes, et l'on passe deux heures à resserrer les coussinets dont les boulons ont sauté. La machine est à peine en marche que les jointures, mal rapprochées, se détachent de nouveau, mais heureusement au moment même où « *Le baron Lambermont* », autre vapeur de la Société anonyme belge détaché dans la Sangha, apparaît au détour d'un coude brusque que fait le fleuve en cet endroit. On lui jette une amarre et, pendant qu'il nous remorque, afin de nous conduire dans un endroit propice à l'abordage, les deux mécaniciens se mettent à réparer les dégâts survenus à notre machine.

Jusqu'à ce jour, la traversée s'était faite dans des conditions réellement bonnes, et l'état sanitaire, tant des passagers que du personnel du steamer, était satisfaisant. Le second seul, tourmenté par une fièvre bilieuse qui récidivait régulièrement toutes les semaines, avait éprouvé un jour de souffrance, lorsqu'à mon tour je dus m'aliter toute la matinée du quinze.

Partis dès neuf heures du matin, la réparation terminée, nous continuons à remonter la Sangha, dont nous fendions les eaux déjà depuis hier. Vers onze heures, nous arrivons à Bunga.

Cette factorerie, qui appartenait jadis à la firme « *Daumas, Béraud et Cie* », tombe partout en ruines et accuse un état de vétusté capable d'en faire remonter l'origine aux temps préhistoriques. Les toitures de feuilles de palmier toutes pourries, laissent çà et là percer les rayons d'un soleil investigateur, et la pluie tombe aussi abondamment à l'intérieur des bâtiments qu'au dehors. Mais, à côté, on reconstruit de nouvelles habitations. Les parois des nouvelles demeures, en pierres que l'on extrait du fleuve, seront cimentées avec de l'argile; les toits d'ardoises métalliques, soutenus par de véritables charpentes.

A bord, ce n'est qu'un va et vient continuel, les noirs se suivent sans interruption, transportant les charges qu'ils sortent des cales du bateau pour le ravitaillement des agents et le renouvellement des marchandises des factoreries de la Sangha, c'est-à-dire Bunga et celles situées sur le haut de la rivière, au nombre de trois, établies depuis quelques mois seulement.

Le lendemain, nous quittons, vers neuf heures, la factorerie. Le pavillon tricolore s'abaisse trois fois pour répondre au triple salut que lui adresse le drapeau bleu étoilé d'or qui flotte à l'arrière de notre vapeur.

Nous continuons une heure à remonter le cours de la Sangha. Bientôt nous nous engageons dans un canal très étroit, n'ayant tout au plus que cinquante mètres de largeur par moment, puis nous redescendons le Congo jusqu'au 1°25' de latitude Sud, pour contourner une île très vaste qui se trouve au confluent des deux cours d'eau. Nous reprenons enfin la ligne tracée sur la carte.

Mais à peine entrons-nous dans les eaux du fleuve qui donne son nom à cette immense région de l'Afrique centrale, que le bois vient à

manquer. Le capitaine n'a pu faire ses approvisionnements à Bunga, faute de combustible à prendre et de bras à consacrer à ce travail. De ses jumelles, il explore les rives, cherchant un endroit pour atterrir. Bientôt nous sommes à l'ancre. Il n'est que quatre heures; les hommes auront bien vite terminé leur besogne, aussi le capitaine en distrait-il une quinzaine auxquels il fait distribuer des pagayes. Nous décrochons une pirogue du steamer et, armés de nos *martiny-Henry*, nous partons à la chasse de l'hippopotame.

CHAPITRE X

Comment le nègre chasse l'hippopotame. — La mort d'un amphibie. — Loukoléla. — Sombrons-nous ? — Liranga. — D'Jundu. — N'Gombi. — Irebou. — Equateurville.

La chair de l'hippopotame, sans être bien tendre, est loin d'être à dédaigner, et plus d'un fin gourmet se délecterait d'un pied de cet herbivore, bien assaisonné, bien préparé et servi comme savent le faire en général les cooks de la côte, à qui sont confiés, en Afrique, les soins culinaires. Privés souvent de l'avantage de voir sur notre table de la viande fraîche, nous nous en faisions un vrai régal !

Mais le noir, à la vue de cette chair fumante et de ce sang qui lui couvre les mains, sent

renaître en lui son instinct d'anthropophage, que la civilisation s'efforce d'extirper de son sein, et la mort d'un de ces amphibies donne lieu à de grandes réjouissances. Tout le village s'assemble autour de la victime qu'ont faite ses meilleurs chasseurs, et ce n'est qu'après une nuit d'orgies, mêlées de danses et de chants, qu'ils se mettent à dévorer leur proie.

Aussi le nègre est-il un intrépide chasseur d'hippopotames. Il n'épargne ni son temps, ni ses peines; il brave tous les dangers et ne tient pas compte du péril auquel il s'expose.

Les naturels des rives du Congo ont deux manières de faire cette chasse : par eau et par terre. Voyons leur premier système, qui est le plus usité.

Au nombre de dix, douze, quelquefois seize, selon la grandeur de la pirogue, ils partent en chasse une heure avant le lever du soleil, car c'est à ce moment que l'hippopotame sort de l'eau pour aller engouffrer, sur les îles et les rives du fleuve, la quantité prodigieuse d'herbages qui constitue sa nourriture. Dès qu'ils l'aperçoivent sortant la tête de l'eau pour renifler l'air ou pour pousser le hennissement par

lequel il appelle à lui sa famille, semblant la convier au repas, ils cessent de pagayer et s'en approchent doucement, côtoyant le plus possible la rive pour ne pas être découverts par le pachyderme, devenu aujourd'hui plus méfiant.

A l'arrière de la pirogue, le barreur reste debout, la rame à l'eau, dirigeant sa mobile embarcation. Les hommes ont relevé leurs pagayes. A l'avant, trois ou quatre noirs tiennent, à bras tendus, les harpons qu'ils vont lancer, au signal donné, sur la victime qui s'offre à leurs coups.

L'instant est arrivé; les muscles se détendent, les bras s'agitent; et les harpons ont décrit une courbe dans l'air. Quatre lances aiguës entrent profondément dans les flancs du colosse, qui perd son sang abondamment par ses larges plaies béantes. Il se débat quelques minutes, puis coule à fond. Alors, un cri sauvage s'exhale de ces poitrines noires, et la pirogue suivant lentement le fil de l'eau, vient attendre, à quelque mille mètres plus bas, que l'immense masse, rendue légère par la fermentation, — ce qui exige de deux à trois heures le matin quand l'animal vient de manger, et de quatre à six heures le soir, lorsqu'il

est à jeun, — se gonfle et revienne flotter à la surface, puis suivre le courant du fleuve. La sentinelle est là, vigilante, et bientôt le canot reprend la route du village, remorquant la masse colossale de chair amarrée derrière lui. Si leurs efforts sont impuissants à traîner la bête, alors ils se contentent de l'amener à la berge, et là commence la curée.

Quelquefois l'animal, devenu, au fond de l'eau, le jouet d'un courant inférieur, va surnager à une distance éloignée et non surveillée; alors la chasse est nulle et il faut recommencer. Quelquefois encore l'hippopotame blessé se retourne furieux sur la pirogue, la lance en l'air d'un coup de tête, et hommes et bête barbotent au fond de l'eau; heureux alors s'ils en sont quittes pour un bain et si le crocodile n'a pas happé, au passage, un mollet de son goût, deux fois heureux si, suivant de la rive leur canot la quille en l'air, ils peuvent le ressaisir et ne pas perdre ainsi leur principal moyen d'expédition.

Dans leurs forêts, la chasse est tout autre!

Remontant le cours du fleuve, ils en examinent attentivement les rives. Dès qu'ils aperçoivent le chemin que prend l'hôte des ondes pour aller se

repaître dans la prairie, ils s'arrêtent et dressent alors deux sortes de pièges.

Le plus simple consiste à creuser une immense fosse, au fond de laquelle ils fichent en terre d'énormes pieux, dont la pointe a été, au préalable, durcie au feu et a acquis ainsi une solidité à toute épreuve; plus souvent encore ce sont des barres de fer bien pointues qu'ils enfoncent solidement au milieu de ce trou de dix mètres de diamètre et profond de huit à dix pieds. L'on recouvre le tout de branchages, puis l'animal vient de lui-même s'enferrer.

Le second système est plus compliqué; voici en quoi il consiste :

Au milieu de la route, le chasseur noir plante un crochet de bois; à ce crochet est attaché le bout d'une forte liane qui tourne à neuf ou dix mètres de hauteur sur une branche d'arbre, tandis qu'à l'autre extrémité est suspendue une poutre pesant quelquefois cent kilos et terminée par un gros fer pointu. La bête passe, décroche, dans sa marche pesante, la liane, et la masse tombant avec la force de pénétration que lui donne son poids, vient se planter dans le dos de l'imprudent.

« Plus le bois est placé haut, plus la blessure est profonde », m'avoue naïvement un chasseur.

Comme vous voyez, les lois de la pesanteur ont des partisans dans les deux hémisphères, et il n'est pas besoin de connaître par cœur la table de logarithmes pour les bien appliquer.

Tous les matins, nos amateurs de bonne chère viennent visiter ces pièges, qui servent aussi à prendre l'éléphant.

Dès qu'ils y ont trouvé une victime, ils l'achèvent à coups de lance ou de sagaie; si le bois a disparu, ils suivent leur gibier, dont une traînée de sang leur dévoile infailliblement la retraite. Ils poursuivent ainsi l'éléphant pendant des jours entiers, jusqu'à ce qu'ils le trouvent mort ou à l'agonie; alors ils le massacrent. Si c'est un hippopotame, qui s'est attiré sur le dos cette charge peu agréable, il leur échappe souvent, parce qu'il rentre dans l'eau et va mourir au loin. Il arrive parfois que des chasseurs tuent des hippopotames ou des éléphants portant d'immenses cicatrices; ceux-ci avaient pu se débarrasser des pieux qui les avaient blessés.

Mais revenons à notre chasse.

Assis sur une chaise pliante, la carabine entre les jambes, nous encourageons de la voix et du geste nos pagayeurs. Sous leurs vigoureux efforts, la pirogue s'avance par bonds saccadés, et l'eau, battue par les coups répétés des pagayes, fuit derrière nous, écumante. Bientôt nous perdons de vue le steamer. Nous tournons à droite, puis à gauche; nous sommes enfin devant un immense lac que mille canaux, courant entre mille îlots, relient au fleuve.

Tout le long de ce parcours, le gibier ne nous faisait pas défaut, et, si nous avions eu l'idée de nous munir de simples fusils de chasse, nous eussions pu dix fois gaspiller notre poudre contre les tourterelles, les vanneaux, les canards et les ravissants oiseaux qui picoraient, planaient, voltigeaient et gazouillaient sur les bords de ce fleuve enchanteur.

Tout à coup nous apercevons, à quatre cents mètres de distance peut-être, deux hippopotames qui, d'un œil investigateur, semblaient inspecter les alentours; je me disposais à viser, lorsque mon compagnon, plus calme dans cette circonstance où il s'était souvent trouvé, relève vivement le canon de ma carabine. Au même instant,

les animaux, comme flairant un danger, disparurent en plongeant.

Sur un signe du capitaine, la pirogue accoste la rive, et bientôt nous nous disposons à nous rapprocher par terre de l'endroit où nos intéressants amphibies ont disparu. Il nous faut au moins dix minutes pour accomplir ce trajet à travers le fourré inextricable, et au prix de quelles peines! Vingt fois je presse convulsivement ma carabine dans la main, tenté d'occire un jeune singe moqueur ou une vieille guenon au visage tout ratatiné, qui me montre deux rangées de dents blanches, se riant des efforts que nous faisons pour traverser le domaine dont elle semble revendiquer la propriété.

Nous arrivons enfin à l'endroit souhaité!

Là, cachés dans les hautes herbes, nous surveillons les mouvements de l'eau, les ondulations du fleuve, qui doivent trahir la présence des victimes que nous allons sacrifier à l'autel de Diane!

L'eau tourbillonne, et deux têtes apparaissent. La distance est telle que nous jugeons inutile de tirer; néanmoins, nous restons à l'affût et attendons.

L'on comprend aisément ces moments absorbants, cette anxiété fiévreuse du chasseur qui attend pour décocher à la proie guettée, un coup plus sûr et plus mortel.

Les animaux sont à plus de cent mètres, tantôt ils avancent, puis replongent dans le fleuve, tantôt ils reparaissent plus loin encore. Chacun de leurs mouvements est épié et nous cause alternativement un sentiment de plaisir ou d'anxiété.

Enfin ils approchent; ils ne sont plus qu'à cinquante mètres. Deux détonations simultanées retentissent. — *Raté!* fait le capitaine. — *Touché!* m'écrié-je.

Au bruit de ces décharges, la pirogue s'avance pour nous prendre. Un hippopotame se débat à fleur d'eau et, si bientôt tout rentre dans le calme à la surface du fleuve, une bruyante discussion s'élève entre nous. — *J'ai visé, l'œil et ma victime gît inerte au fond de l'eau,* c'est du moins la conviction que j'essaie de faire partager au capitaine. Nous nous empressons d'embarquer et de regagner le steamer. A peine arrivés, le capitaine, à peu près convaincu, renvoit les hommes sur le théâtre de la chasse,

et nous allions nous livrer au sommeil lorsque ceux-ci reviennent, remorquant la victime de notre expédition. La blessure était entre l'œil et l'oreille, sur la tempe gauche!

Le cook enlève le filet et un pied; les hommes se partagent le reste; nous avons pour trois jours de viande fraîche; eux ont les vivres assurés pour quinze jours!

Le 17, nous arrivons, vers huit heures, au village de Loukoléla, où nous passons le temps que met le capitaine à trier son courrier, à échanger des mitakos pour des rouleaux de cet excellent tabac dont la récolte fait la principale richesse des Bayanzis.

Cinq cents mètres plus loin, après avoir quitté la mission, nous arrivons en face du poste de l'Etat, où nous faisons halte de nouveau.

Loukoléla n'est pas un poste militaire; deux agents seulement y séjournent, chargés de la coupe des beaux arbres qui s'élèvent sur la berge escarpée et qui se composent presque exclusivement de tecks. Les arbres abattus n'y sont qu'équarris, traînés au bord du fleuve, puis enfin chargés sur les steamers qui les transportent à Léopoldville, où ils sont débités en

planches, selon les besoins, dans de véritables ateliers de scierie. « *La Ville de Bruxelles* » était précisément occupée à terminer son chargement.

Nous reprenons cependant la marche interrompue et nous continuons à naviguer à travers une infinité d'îlots, demeure de prédilection de la faune africaine, qui est représentée ici par la race volatile la plus brillante, les spécimens de l'espèce herbivore et carnivore les plus imposants ainsi qu'une innombrable quantité d'ophidiens et de sauriens. Les eaux regorgent d'une variété infinie de poissons.

Il est midi! Le ciel, toute la journée d'un bleu voilé sous la lumière étincelante du soleil, s'obscurcit tout à coup, et, à l'horizon, des nuages noirs arrivent bientôt poussés par un vent violent.

Nous sommes dans des parages qui rappellent une mer intérieure par son ampleur. La masse énorme des eaux, qui d'abord se ridait à la surface sous les premiers coups de vent, se transforme maintenant en véritables vagues furieuses. Sous les rafales qui les soulèvent et les abaissent successivement, « *l'Archiduchesse* » est ballottée

par les lames irritées, comme si elle naviguait au milieu d'un océan tourmenté par la bourrasque. La tempête se déchaîne avec une violence inouïe, et les mille îlots herbeux, véritables bouées flottantes, apparaissent, sur la nappe chiffonnée du fleuve, comme autant de sombres écueils contre lesquels le bateau menace, à chaque instant, d'échouer.

Le capitaine cependant avise une île qu'il contourne et vient se placer derrière une muraille de verdure, où il abrite le vapeur. Deux ancres tombent à l'avant, pendant qu'une pirogue se détache et va amarrer l'arrière à un arbre de la rive. Presque au même instant, de longs éclairs sillonnent les nues et le tonnerre gronde avec fracas; la pluie tombe, mais serrée et massée comme en nappes. Devant nous, un palmier, dont la cîme altière s'élevait fièrement dans les nues, tombe foudroyé.

Tout le monde à bord est muet d'émotion.

La frayeur nous cloue sur place.

Les noirs de l'équipage, accroupis autour de la machine, respirent à peine. Ce spectacle, qui leur est cependant familier, semble les terrifier. Leurs dents claquent d'effroi et d'épouvante.

Tout à coup un bruit insolite se produit à bord suivi bientôt d'un craquement sinistre. Un cri de stupeur sort de toutes les poitrines.

— *Nous sombrons!*

Une des cheminées du steamer s'est écroulée sous les rafales de la tornade, et un commencement d'incendie se déclare, dont l'eau se charge heureusement d'arrêter les progrès.

A deux heures, l'orage avait cessé et le soleil de nouveau nous éblouissait de ses rayons éclatants. Nous poursuivons, remettant la réparation à des temps plus propices.

Bientôt nous sommes à Liranga : d'abord la mission des Pères du Saint Esprit nous apparaît, ensuite le poste de l'Etat français, puis enfin la factorerie de la maison hollandaise.

Laissant Irebou à notre droite, nous passons bientôt au confluent de l'Oubanghi et du Congo. Nous avançons de quelques kilomètres sur cette rivière nouvelle, puis nous jetons l'ancre près d'une immense île triangulaire, au delta de l'Oubanghi.

Un brouillard intense nous empêche cependant de partir le lendemain à la première heure. Enfin il se dissipe et nous continuons à voguer

entre deux forêts, sur les eaux boueuses de la rivière.

A onze heures, nous sommes à D'Jundu. Cette factorerie de la Société anonyme belge vient à peine de naître. Devant nous, s'élèvent une petite poudrière, un magasin et une maison d'habitation, le tout construit provisoirement en frondes de palmier, car il y a trois mois, ce n'était qu'une forêt. Des arbres tombés sous la hache des travailleurs servent à soutenir les constructions. Après avoir été renversés pour défricher le terrain, ils sont de nouveau debout, obéissant ainsi au caprice de l'homme. Le sol est retourné, et quelques petits haricots, tels qu'il s'en trouve en quantité dans le Bas Congo, croissent déjà avec vigueur.

Le 19, à six heures et demie, nous partons, descendant d'abord la partie de l'Oubanghi que nous avons remontée, puis le fleuve jusque N'Gombi, où est situé le poste des douanes de l'Etat.

Les formalités remplies, nous continuons à remonter le Congo à travers les multiples canaux d'un archipel boisé et les bancs de sable blanchâtres, qui émaillent la large nappe liquide. Le

long des rives garnies de forêts superbes, on distingue, éparses dans la verdure ou abritées sous le panache des palmiers, les huttes des indigènes.

Bientôt nous reconnaissons de nouveau les eaux de l'Oubanghi. On approche d'Irebou. Nous abordons; là les honneurs de la mission y établie, nous sont faits par l'aimable M. Clark et sa femme.

Le steamer cependant reprend sa route pour stopper, à cinq heures, un peu en amont de cette dernière station. Une pluie torrentielle survenue la nuit a empêché les noirs de continuer leurs travaux; aussi, le lendemain, le manque de combustible nous oblige-t-il à retarder notre départ jusqu'à neuf heures.

Vers trois heures de l'après-midi, le capitaine nous informe que, dans quelques minutes, nous allons passer la ligne. Bientôt — 3 heures 27' — nous sortons de l'hémisphère austral pour entrer dans l'hémisphère boréal.

Nous passons à la mission de Wangata, et enfin nous abordons à Equateurville.

J'étais à destination !!!

CHAPITRE XI

Un coucher de soleil. — Danse des Wangatas. Massanga et Malafou. — Une séance de fétichisme.

Le 22 août, « *L'Archiduchesse* » continuait sa route vers *L'Itimbri* et les *Stanley-Falls;* quatre jours après la « *Princesse Clémentine* », qui l'avait croisée à *Bangala,* arrivait à *Equateurville* et descendait à *Kinchassa* rapatriant mon prédécesseur...

Enfin me voilà seul! Et me voilà chez moi!

Seul! non; n'avais-je pas à mes côtés ces Messieurs de l'Etat Indépendant? N'avais-je pas soixante hommes et femmes à conduire, la factorerie à diriger?

Chez moi, oui!

Comme j'étais heureux à la pensée de cet « *home* » que je pouvais enfin commander à ma guise, de cette barque dont la direction ne dépendait que de ma volonté!

Quelle douce quiétude dans l'âme, lorsque, après une journée de labeurs, je me livrais au repos!

Quelle vie calme et paisible, troublée seulement de temps en temps par quelque incident imprévu!

Mais cette tranquillité même, n'a-t-elle pas mille charmes, mille attraits, et mon esprit observateur n'avait-il pas à noter les mille faits de la vie ordinaire qui sont comme le complément de l'étude à laquelle je me livrais?

Dès le premier jour, le spectacle que m'offrait le fleuve coulant à mes pieds, l'aspect des collines boisées qui s'élevaient bien loin à l'horizon, derrière l'île qu'on voit à trois mille mètres, ne cessaient d'attirer mes regards, me fascinaient par la splendeur du tableau qui s'offrait à mes yeux.

C'était surtout le soir, aux dernières heures du jour, alors que déjà le soleil déclinait à l'horizon et, dans sa retraite triomphale, semblait incendier

l'espace, que je me plaisais à contempler cet imposant spectacle, appuyé sur la balustrade de la véranda et laissant mon âme flotter dans une religieuse émotion.

Cette scène est d'un ensemble prestigieux : le soleil projette des feux éblouissants dont notre organe visuel ne peut supporter l'éclat; c'est une combinaison de lumière, une gamme incompréhensible de toutes les tonalités les plus différentes, les plus éclatantes qui se reflètent dans l'onde.

L'eau, claire comme du cristal, se couvre d'un manteau de pourpre que la réverbération des stries embrasées semble fendre çà et là dans toute sa longueur. A l'avant, une chevauchée de géants séculaires se profilent sur un ciel de feu, tandis qu'au-delà, bien loin, c'est la forêt insondable.

A travers ces torrents d'or, le globe incandescent s'évanouit doucement et se cache bientôt derrière ce rideau de verdure; alors l'embrasement envahit l'espace : on dirait d'une gigantesque féerie l'apothéose éblouissante.

Dans ce moment, l'âme pleine d'émotions, attirée vers l'infini, subissant l'attraction de cette scène qui l'appelle vers les cieux pétillants de

lumière, voudrait voler dans l'espace pour suivre l'astre au sein même de ses gerbes de pourpre et d'or.

Un brouillard opalescent descend lentement sur le fleuve. La nuit nous a couvert de ses voiles et, illuminées bientôt par les pâles rayons de la lune, des ombres glissent sur le fleuve comme une armée de fantômes.

Mille gnomes, venus des forêts, ont abandonné la garde de leurs trésors; mille nymphes, sorties des ondes, se rendent à un sabbat imaginaire.

A la voûte céleste scintille la resplendissante Croix du Sud, entourée de son cortège de constellations qui jettent sur nous leur regard argenté.

La tranquillité de cette nature fantastique, la fluidité de l'éther, la transparence de cette atmosphère, la profondeur de ce silence sépulcral, gravent profondément dans notre esprit ces soirées sublimes.

Le dimanche 28, une députation des chefs de *Wangata* (Equateur village) composée des puissants potentats qui s'appellent *Bokwéra* et *Isoconien* (1) et de leur respectable suite, escortés

(1) Ce chef mourut à Anvers pendant l'exposition 1894.

de leurs non moins respectables épouses, vint me convier à leur fête.

Je m'empressai d'accepter leur gracieuse invitation et, quelques minutes après, j'étais assis sur le siège d'honneur, entre mes deux importants voisins.

Sous un vaste hangar en forme de long parallélogramme, à nos pieds, viennent se grouper, sur des nattes étendues, les dignitaires de la tribu.

Il est sept heures, et la nuit est sombre.

L'éclairage n'atteint pas précisément la clarté de nos lustres de théâtre, mais ces lampes, vieux pots remplis d'huile de palme au milieu de laquelle brûle une mèche en fibres du palmier, projettent une lueur indécise qui a l'avantage d'être tout à fait dans son cadre. Cette flamme, qui s'élève doucement au milieu de nuages de fumée, éclaire la scène sauvage que nous avons devant les yeux, d'un effet de lumière qu'eut envié Rambrandt!

Sur un geste de mon ami *Bokwéra,* les danseurs s'approchent.

Devant nous, s'avancent et s'inclinent, dans un salut respectueux, dix affreuses négresses.

Affreuses à première vue, car on n'aperçoit plus rien de la couleur noire qui leur est naturelle. Leur corps, enduit de l'huile de palme traditionnelle, est saupoudré de la poudre rouge de « *n'goula* ». Des taches noires, avivées par la braise de bois et des rayures ou des points blancs révélant l'emploi du « *m'pembé* » (1) bigarrent ces personnages, qui n'ont plus d'humain que les formes naturelles.

Hormis ce maquillage, nous avons devant les yeux de superbes femmes, d'ébène c'est vrai, mais d'un galbe parfait et telles que Phidias en eût rêvé pour modèles.

Des peaux de chats-tigres courent autour de leurs reins, tombant jusqu'à mi-jambe comme des franges sur une tenture de soie noire. Des clochettes suspendues à la ceinture et des grelots attachés à la cheville en guise de bracelets, rythment leurs mouvements.

Les musiciens à cheval sur d'énormes tambours les frappent de leurs mains, pendant qu'accroupis dans un coin, d'autres artistes pincent

(1) Argile blanche (kaolin) que l'indigène recueille sur les bords du fleuve.

du doigt une espèce de mandoline dont ils tirent des sons assez harmonieux. Enfin, debout, derrière eux, sont les chanteurs, qui accompagnent, de la voix et d'un battement de mains, les exercices chorégraphiques de nos bayadères, nous offrant ainsi l'audition de la mélopée la plus bizarre.

On prélude cependant et bientôt commence l'invitation à la valse, — rien du chef-d'œuvre de Weber.

Nos ballerines fixent sur nous leurs yeux chargés d'éclairs, puis se balancent languissamment d'un mouvement d'ondulation des reins et des hanches, rempli d'une souplesse féline.

Bientôt le « *presto* » suit l' « *adagio* », puis vient le « *prestissimo* ». Les mouvements des danseuses suivent la précipitation de leur orchestre, deviennent plus pressés; ce sont des inflexions osées de tout leur corps; des déhanchements audacieux.

Le rythme se précipite encore; des cris s'échappent de leurs poitrines, que soulève précipitamment leur respiration haletante... le vertige les prend! Alors ce sont des contorsions indescriptibles mêlées à de lascives trépidations des

membres, c'est le paroxisme du délire, c'est la perfection de l'art se terminant par une catalepsie totale de leur être.

Elles sont là, à nos pieds, affaissées, expirantes, l'écume sortant de la bouche, battant du pied; un râle s'exhale encore de leur gorge desséchée!

Mais le chef se lève et, d'un mot, ces cadavres sont debout.

Deux esclaves apportent le « *massanga* ». Je trempe les lèvres à ce breuvage délicieux; j'ai donné le signal des libations, et l'orgie commence...

Bien tard je rentre à la factorerie, où je m'endors bientôt non sans revoir, en rêve, les diverses phases de ce ballet fantastique.

. . . . . .

La manière de récolter les deux célèbres crûs africains mérite qu'on y consacre quelques lignes.

Le *Massanga,* dont les nègres du Haut sont les grands consommateurs, s'obtient de la manière suivante :

Dans un immense champ de cannes à sucre, l'ami de Bacchus fauche un nombre de plants déterminé qu'il transporte dans sa distillerie : sa

hutte. Là, dans un court et solide filet fait de lianes et qu'un bâton passé à chaque extrémité permet de tordre avec énergie, il enferme les cannes préalablement broyées; puis, aidé d'un vigoureux voisin, qui sera appelé à déguster le nectar comme rétribution de ses services, il comprime cette pulpe jusqu'à ce que la dernière goutte du suc soit tombée dans l'immense pot de terre qui lui sert de récipient. Il transporte sa cuve d'un nouveau genre, dans la cave où doit s'opérer la fermentation : sa hutte encore. Enfin, deux jours après, le liquide jaunâtre, au lieu d'être transvasé comme chez nous dans de solides fûts, vient se loger dans l'estomac de son fabricant, qui préconise ce système comme le meilleur pour la conservation de cette délectable boisson. D'ailleurs, toutes les lunes, il peut vendanger; en outre les droits d'accises ont encore, à ce jour, l'avantage d'être inconnus dans le Haut-Congo.

La récolte du *Malafou (Massanga na m'bila)* se fait d'une tout autre façon.

Le noir soutire son vin dans son cellier aérien et au fût même que dame nature a l'amabilité de lui fournir gratis, — le palmier *élaïs,* — il n'a que la peine de se l'approprier.

L'indigène du Congo se sert de quatre instruments pour recueillir la sève de l' « *Elaïs* ».

Il lie autour du palmier un cerceau de lianes (*molangou*) qui passe derrière ses reins; alors, le corps penché en arrière, arcbouté sur ce point d'appui, il s'élève par saccades, en posant le pied sur ces sortes d'échelons qu'ont laissés les anciennes feuilles et en faisant, à chaque enjambée, sauter plus haut le lien qui le rattache à l'arbre. Cette gymnastique le conduit vite au sommet.

Là, il détache de sa ceinture une sorte de ciseau avec lequel il abat les quelques feuilles inférieures; puis opérant, à l'aide d'un petit couteau, une incision à la base de la fleur mâle, il y suspend sa calebasse, quatrième instrument, qu'il retire remplie de liquide, le lendemain.

J'ai vu, un jour, un vigneron noir qui a lié son cercle, fait l'ascension, vidé la calebasse dans un récipient qu'il avait avec lui, replacé la calebasse vide et est redescendu du palmier en six minutes : moins de temps qu'il n'en faut pour décrire l'opération. Vraiment, un singe n'eût pas été plus agile!

Le lendemain de ce bal mémorable donné par

le chef *Isokonien et Cie*, mon boy vint m'avertir qu'un événement grave allait se passer au village.

Vous vous rappelez sans doute le travailleur qui s'était rompu la jambe à Kinchassa, il y a un mois. Cet imbécile, presque guéri par les soins du docteur Sims de Léopoldville, avait été rapatrié et était arrivé ici en même temps que moi. A peine de quelques jours dans son village, ses congénères lui inspirèrent une étrange conviction, à l'intuition de laquelle ne devait pas être étranger le grand féticheur.

— Plus jamais, lui assure-t-on, tu ne pourras te servir du membre lésé, si tu ne le fais pas casser de nouveau par le sorcier de la tribu, qui te le remettra, puis t'exorcisera!

Voilà une assertion incroyable! et j'hésiterais à l'écrire, si je ne pouvais appeler en témoignage du fait que j'avance le lieutenant Misson, à cette époque commandant par intérim du camp d'instruction d'Equateurville, et le sergent de la force publique, Spélier, qui à mon appel, accoururent avec moi au village pour empêcher, si possible, cette folie... Malheureusement, à notre arrivée la cassure était déjà faite et la réparation terminée *(sic!)*. Il ne nous fut donné

que d'assister à la séance de prestidigitation qui allait commencer!

Notre féticheur, la peau couverte de dessins bizarres et fantastiques, portait, autour du cou, un collier de laiton auquel pendaient des amulettes de tous genres, telles que dents de crocodile et de léopard, des cornes de chèvre, des morceaux de calebasses brisées, entremêlés de petits os provenant de divers oiseaux. Deux cloches en fer forgé, suspendues par une courroie faite de peaux de chats sauvages, cliquetaient à chacun de ses mouvements. Sa tête était surmontée d'un étrange bonnet de tissu indigène et orné de quelques plumes de perroquet en forme d'aigrette; par derrière, une touffe épaisse de poils d'éléphants tombait comme les crins d'un casque de cuirassier. Les oscillations que faisait ce couvre-chef aux mouvements de son propriétaire rappelaient la fameuse épithète qu'Homère donne si souvent à ses héros : « *dont le casque s'agite.* »

Mais ici notre jongleur ne parodiait aucunement Hector!

Il était debout, derrière une sorte de comptoir qui le cachait à moitié. A mi-hauteur du corps,

couraient deux tringles de bois, appuyées, de chaque côté, sur des piquets fichés en terre; à ces traverses étaient suspendues des calebasses de diverses grosseurs cachées par des franges d'herbes.

Après avoir ingurgité quelques gorgées de malafou, notre suppot de satan commence ses évocations aux Esprits, dansant, sifflant, chantant. Ceux-ci, bons diables sans doute, n'y mirent point de la mauvaise volonté, car bientôt des « *Ha! Hou! Han!* » se firent entendre, comme si ces cris sortaient du sein de la terre.

Aussitôt les superstitieux Wangatas se prosternèrent!

Nous, au contraire, nous passâmes tous trois derrière la table de notre sorcier et, malgré les exclamations par lesquelles il évoquait contre nous toutes les puissances infernales, nous jetâmes un petit coup d'œil investigateur sur sa diabolique officine.

A cette brusque interruption, le *monganga* (sorcier) se disposait déjà à plier bagage lorsque, sur l'injonction du commandant, qui avait la spécialité de lui en imposer, notre magicien se retire penaud, laissant se poursuivre notre investigation.

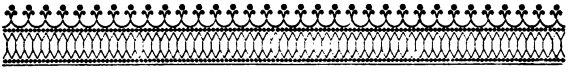
Les spectateurs cependant s'étaient relevés et, loin de fuir, semblaient attendre un événement important. Spélier acheva la séance brusquement interrompue. Du pied, il pressait un soufflet fait de peau de chèvre, lequel, envoyant des colonnes d'air dans les diverses calebasses, cachées sous la table, par des conduits ingénieusement combinés, produisait ainsi les « *Ha! Hou! Han!* » qui, un instant auparavant, stupéfiaient tant les noirs.

On leur démontre le système, ils semblent comprendre et rient aux éclats.

La fumisterie était découverte, et la puissance illusoire du sorcier renversée, croyez-vous? — Erreur! — Nous quittions nos voisins lorsque leur chef vint à nous et, tout en faisant l'éloge de notre supériorité intellectuelle dans un style métaphorique, nous supplia de parler au féticheur en faveur de la nation Wangata pour qu'il ne fit pas de mauvaises évocations contre elle!

Le lendemain, mon boy me rapporta que le *monganga* avait recommencé de plus belle ses exorcismes et continué sa séance de fétichisme!

Oh! il n'a pas dû beaucoup travailler pour reconquérir la confiance aveugle de son troupeau!!!



CHAPITRE XII

Voyage au Rouki. — Le climat de l'Equateur. — Fêtes nautiques au Royal Club d'Equateurville... et l'étrange menu d'un banquet qui s'en suivit. — La guerre à Makôli ! — La fête du Roi.

Le *Roi des Belges* » de retour d'un voyage à *Zongo* (Oubanghi), repassait le 4 septembre à l'Equateur pour y prendre le caoutchouc et l'ivoire qui, venus en grande quantité des factoreries de la *Boussira,* nouvellement établies par le zélé chef de cet important district commercial, M. Thierry, encombraient nos vastes magasins.

Aussitôt après son départ, je m'occupai des préparatifs d'une petite excursion que j'avais projetée depuis quelques jours.

Le lendemain donc à sept heures, 15 hommes, boy, cook, capita et marchandises étaient à bord de la pirogue qui devait nous transporter jusqu'au confluent du *Rouki* et du Congo.

Après une heure de navigation, nous abordons à *Coquilhatville,* siège du commissariat du district de l'Equateur, où je rends au commissaire la visite officielle. Bientôt nous reprenons la route fluviale et, à dix heures, nous sommes au premier village indigène, élevé sur les bords de la rivière.

On aborde; aussitôt une foule de noirs viennent à la rive, roulant des yeux remplis d'étonnement, à la vue du nouveau « *Moukoukrou* » (1).

Le capita transporte les marchandises sous un vaste hangar, où, installé dans ma chaise longue, je fais la causette avec le vieux chef, pendant que le cuisinier et le boy se livrent aux opérations culinaires.

Après un repas sommaire, le chef m'offre le malafou traditionnel, et nos négociations mercantiles commencent.

(1) « Moukoukrou » signifie un agent commercial, tandis que « Boula-Matari » désigne un agent de l'Etat.

L'achat d'une défense de 45 kilos nécessite trois heures d'interminables discussions et, tandis qu'un orage formidable accompagnait les cris des indigènes assis en cercle autour de moi, nous discutions le genre de paiement et l'importance du matabiche!

Cependant la nuit approchait, et, la pluie diluvienne ne semblant pas prête à cesser, nous dûmes nous rembarquer et retourner à Equateurville où, malgré la toiture en *n'sessé,* — feuilles d'une sorte de palmier, — qui m'abritait, je rentrai trempé jusqu'aux os.

Nous n'étions pas cependant à la saison des pluies, car si de novembre à mai, sont les mois où il tombe le plus d'eau dans le Bas Congo, aux parages de l'équateur, les ondées n'ont pour ainsi dire pas de saison et, pendant toute l'année, il pleut tous les deux ou trois jours.

Le climat, bien que n'étant pas absolument tempéré, n'offre pas les désavantages des contrées marécageuses, ne provoque pas les fièvres et n'est par conséquent ni malsain, ni dangereux.

D'autre part, au centre de l'Afrique, les chaleurs deviennent supportables par l'altitude même

du sol; la fréquence des vents qui soufflent des régions tempérées de l'Atlantique méridionale renouvelle l'air malsain et pesant qui pourrait séjourner trop longtemps dans l'atmosphère, en même temps qu'elle combat les effets de l'humidité qu'amène la saison pluvieuse.

Conclusion : la température est supportable et la vie très possible!..

Le jeudi 21, le commandant vint me rendre visite vers neuf heures et demie, c'est-à-dire qu'après avoir fait manœuvrer le fusil à ses trois cents recrues pendant deux heures, il les avait disséminées dans les diverses plantations, où il les avait laissées sous la surveillance de ses subordonnés.

Bientôt une controverse assez vive s'éleva entre nous au sujet de la force des pagayeurs indigènes selon les diverses localités d'où ils sont originaires. Il prétendait que les Mata-Matambas (1) étaient supérieurs aux Wangatas (2) que je prônais. Dans la chaleur de la

(1) La plupart des soldats d'Equateur sont d'anciens esclaves des Arabes dont l'Etat fait des libérés.

(2) Habitants d'Equateurville.

discussion, il me mit au défi de vaincre ses hommes! La balle fut relevée au bond, et un match décidé pour l'après-midi même!

On choisit deux pirogues de même dimension; dans chacune d'elles, vingt pagayeurs. Il s'agit d'aller à l'île et d'en revenir, c'est-à-dire parcourir environ six kilomètres et lutter naturellement contre un courant formidable... L'enjeu est un dîner pour le dimanche suivant.

Pas de performances, partant point d'handicap.

Mais cette nouvelle se répand bientôt comme le feu à une traînée de poudre et, à cinq heures, tout le personnel des deux postes ainsi que le village entier s'était porté devant la Maison Belge, sur la façade de laquelle j'avais vraiment envie d'écrire : « *Royal club nautique de l'Equateur* ».

Les agents de l'Etat arrivent; les régates vont commencer.

Nos deux équipes se rangent dans leur pirogue respective; un de ces messieurs prend place auprès de ses hommes, je prends le commandement de mon embarcation.

Le coup de fusil traditionnel n'est pas oublié,

et nous partons aux « *Noki, noki!* » (1) que, du quai, cette foule vociférante hurle aux lutteurs.

Mais les bras musculeux de ces hercules noirs font merveille pour se dépasser les uns les autres. La pirogue ne glisse pas, elle saute, fait des bonds de cinq mètres et produit un certain mouvement de tangage lorsqu'elle cède ou se relève sous l'effort des pagayes. Elle embarque ferme.

Le virage se fait et les chances restent toujours égales; nous approchons de la côte, des cris alors s'élèvent assourdissants, ce sont des clameurs qui n'ont plus rien d'humain... Mes hommes faiblissent cependant et, après avoir espéré longtemps un « *dead heat* », j'ai le plaisir d'être battu de deux longueurs de pirogue.

Les amis des vainqueurs les acclament avec un entrain digne de nos « *sportsmen* » à l'arrivée d'un « *Gladiateur* » quelconque. Ce sont des sauts, des entrechats les plus désopilants, tandis que les vaincus, accueillis par des huées formidables, viennent remettre honteusement au fétiche leurs pagayes.

(1) Vite, vite!

Lorsque nos Etats européens auront banni de nos champs de course les bookmakers, ce qui serait un grand progrès dans notre siècle de progrès, je leur conseillerais volontiers d'aller à Equateurville; ils pourront sans aucun doute y exercer leur petite industrie avec avantage; il ne manquera plus que la cabane « *pari-mutuel* » et nous aurons alors le spectacle dans son intégrité.

Une heure suffit pour calmer les hommes, il n'en fut pas de même pour les femmes! Par jalousie, ou peut-être pour cette raison que le beau sexe noir, ignorant que le silence est d'or, a la langue bien déliée, — en quoi il ressemble beaucoup à celui de chez nous, — toujours est-il qu'on fut obligé de séparer de force nos trop bouillantes « *sportswomen* » pour les empêcher d'en venir aux... cheveux.

La distance d'environ 6000 mètres avait été parcourue en 25'32" et 25'34".

J'étais battu; aussi ces messieurs me firent-ils l'amabilité d'assister, le dimanche 24, au banquet que je leur offrais.

J'en ai conservé le menu, je le transcris ici pour son originalité.

BIDIA

Maï alambi na n'soussou

—

Bindjawjaw
Matoungoulou miké miké
Samaki na mafouta
Mabéli makassi

—

Monpoungou na moamba motani
Mokongo na n'goubou alambi o lobéki

Makoulou na n'gouloubé na m'Poutou ; Poundou

Makémé na mapounga

—

Mokati na bitabi
N'Key na soukari na kawa

—

Bouma :
Bitabi, païpaï, nanazi, kalanga
Matoubi

—

Massanga na m'bila, massanga na n'koko,
Massanga na m'Poutou, Massanga koussala : Boum !!

Kawa, massanga makassi.

MENU
(*litt.* Aliments)

Consommé de poulets
(*litt.* Eau cuite avec des poules)

—

Saphos (fruits bleus cuits à l'eau)

Petits oignons

Sardines à l'huile

Fromage blanc
(*litt.* Lait durci)

—

Carpe rose, sauce blanche

Filet d'hippopotame étuvé
(*lit.* Dos d'hippopotame cuit dans un pot)

Jambon, épinards indigènes
(*litt.* Cuisse de cochon d'Europe; feuilles de manioc)

Pintades au riz

—

Gâteau de bananes

Crême au café
(*litt.* Œufs au sucre et au café)

—

Fruits :

Bananes, papayes, ananas, arachides

Fruits de la liane-caoutchouc

—

Vin de palme, de canne à sucre,

Vin portugais, Champagne
(*litt.* Vin d'Europe, Vin qui fait : Boum!)

Café, liqueurs

Le dimanche 15 octobre, je suis réveillé par une fusillade; ma première pensée fut que les soldats du camp s'exerçaient à leur tir, bientôt cependant je me souviens que c'est dimanche et que par conséquent il n'y a pas exercice! Intrigué, j'appelle mon boy... pas de réponse... Je me lève et m'habille à la hâte... Plus personne dans la factorerie et les coups de fusil retentissent toujours, à de longs intervalles quelquefois, dans la direction opposée à celle du camp.

Après avoir fait le tour de la factorerie, où je ne pus apercevoir une seule tête noire, je m'avisai d'employer un stratagème qui me réussit parfaitement.

C'était dimanche, ai-je dit; donc jour de « *Pocho.* » (1) Je mis en branle la cloche qui ne tintait généralement ce jour-là, que pour le payement du personnel... Bientôt j'eus le plaisir de constater le parfait résultat de ma ruse! Tous mes travailleurs arrivaient en courant du village où ils s'étaient retirés pour commenter l'événement important du jour :

(1) Ration, payement.

la guerre entre les habitants de *Makôli* et d'*Ipeko.*

L'illustre *Jakobenda*, — femme de *Mondombélé*, — dans un babil interminable, me mit vite au courant de la situation respective des deux armées formidables qui étaient aux prises, des deux glorieuses nations qui allaient inonder de leur sang les vastes forêts avoisinantes...

Tout compté, le soir, *Makôli* avait deux morts et un blessé; les habitants d'*Ipeko* n'avaient perdu qu'un guerrier. L'honneur était satisfait, la supériorité de ces derniers établie et désormais incontestable!

Les combattants ont-ils rendu les devoirs aux guerriers tombés au champ d'honneur en sacrifiant sur leur tombe quelques esclaves? n'ont-ils pas dévoré les cadavres des vaincus pour rendre ainsi impossible leur voyage dans l'éternité, selon leurs croyances? Question que je n'ai pu résoudre, car ces noirs semblaient s'être entendus, comme de vrais larrons en foire, pour ne pas trahir leurs frères, sachant bien que j'aurais rapporté le fait au *N'Tango*, (1)

(1) Commissaire de district; littéralement : le soleil.

dont ils avaient une grande frayeur et qu'ils craignaient plus que tous les *Makôlis* et les *Ipékos* présents et futurs!..

. . . . . .

« *L'Archiduchesse Stéphanie* » avait quitté Equateurville le 22 août; elle n'était pas encore revenue; je commençais à croire à un désastre, sachant les riverains de l'*Itimbiri* peu commodes, lorsque enfin, le 24 octobre, elle arriva, nous donnant les meilleures nouvelles concernant la pacification du Haut. Le lendemain, elle poursuivait sa route vers Kinchassa.

Mais nous voici au 15 novembre.

Dans la patrie, ce jour, parmi tous les autres, est consacré au repos, et tous les Belges passent en réjouissance cette fête nationale. Ici nous ne pouvons laisser s'écouler cette journée sans nous souvenir de Léopold II, dont le nom veut dire protecteur des arts, de la science, de l'industrie; de Léopold II, initiateur de cette œuvre civilisatrice dont nous avons l'honneur d'être les infimes collaborateurs.

Nous ne pouvons oublier que, si le père de notre Roi a conquis dans l'histoire le nom de « *Léopold le sage* », notre Souverain ouvre

une page nouvelle où son titre de « *Roi civilisateur* » brille avec un éclat qui ne le cède en rien à son glorieux prédécesseur.

Nous nous rappelons que c'est à l'inappréciable bonheur de posséder une dynastie comme celle des Saxe-Cobourg que notre patrie doit sa splendeur, notre colonie sa prospérité.

Aussi avait-on arrêté un programme de réjouissances, afin de fêter dignement la Saint-Léopold.

Dès le lever de l'aurore, les clairons sonnent le rappel. Une demi-heure après, la revue commence.

Le défilé des troupes noires, évoluant sous les commandements des sous-officiers Zanzibarites que dirige le chef de poste, s'exécute d'une façon magistrale.

Après le sacramentel « *Rompez les rangs* », les militaires courent se mêler à l'élément civil, et les jeux, établis à l'instar de ceux de nos fêtes villageoises, commencent sous la surveillance des agents de la station, qui décernent aux vainqueurs les prix remportés. Ce sont des perles, des cauris, des couteaux, des miroirs, jusqu'au parasol, dont les huit coins

d'étoffes, toutes de couleurs différentes, firent la gloire du caporal « *Ginadou* » et contribuèrent même à rehausser son autorité et son prestige vis-à-vis de ses sous-ordres.

N'insistons pas sur le banquet. Les choses furent faites grandement. Au dessert, la coupe de champagne ne nous fit pas défaut pour arroser les nombreux toasts portés en l'honneur du Souverain de l'Etat Indépendant du Congo.

CHAPITRE XIII

La réparation d'une irréparable douleur. — Voyage au lac Matumba. — Un serpent boa. — L'échange du sang. — Mon frère N'Ghéro. — Chez N'Kaké. — La dysenterie!!! — Retour précipité...

AVANT d'entamer ce voyage au lac Matumba, qui m'occupera pendant tout ce chapitre, qu'il me soit permis de rapporter, en quelques lignes, l'histoire d'un veuvage.

Le 18 novembre, vers midi, les « *Selo, selo!* » nous annoncèrent l'arrivée du steamer « *Auguste Beerneart* ». Il revenait d'un voyage de reconnaissance que le chef de district commercial avait opéré sur la rivière *Boussira-Tchouapa*, où il avait fondé les factoreries de *M'Bala-Loundzy* et d'*Ivoulou*.

Un des chauffeurs noirs, atteint de la variole au cours de la route, avait été déposé sur une île isolée, où le personnel du steamer lui avait construit une petite hutte; on lui laissa les médicaments et les vivres nécessaires.

Huit jours après, lors du retour, l'homme était mort et, à l'arrivée du vapeur, cette nouvelle fut annoncée à sa femme.

D'abord ce furent des cris effroyables, des clameurs à toucher l'âme la plus indifférente. Cette veuve éplorée se roulait sur le sol, jetant sur ses cheveux des poignées de sable que ses mains crispées semblaient broyer dans une étreinte convulsive. Les premiers transports de suprême douleur passés, elle se dirige vers le fleuve, où elle se livre à de longues ablutions. Ensuite une amie vient lui mettre ses habits de deuil. Cette opération consistait à lui raser complètement la tête, puis lui ceindre les reins d'une ceinture de branchages, qui remplace le pagne abandonné.

Dans cette tenue, la malheureuse se promène lentement dans les dépendances de la factorerie, marchant à pas scandés, pendant que, d'une voix larmoyante, elle chante, sur un air monotone, les

grandeurs de son illustre défunt, vante ses exploits, pleure enfin sur la cruelle destinée qui a séparé deux cœurs si unis, deux âmes faites si bien pour s'entendre, se comprendre et s'aimer!

Le premier jour, étonné d'une douleur si profonde, je m'efforce de la consoler; comme je n'y parvenais pas malgré les mille sentiments de condoléance que je lui exprimais, il me vint l'idée de me rire de ses pleurs, lui reprochant son passé et lui faisant entrevoir un avenir beaucoup moins malheureux qu'elle voulait bien se le représenter.

Alors ce fut une scène épouvantable. Furieuse comme une lionne ou pleurant comme un enfant, animée d'une sainte colère ou se roulant à mes pieds dans une folle douleur, elle me menaçait de la colère du grand Esprit ou me criait d'une voix suppliante : « *Pessa boundouki na ïo, mundélé, koubouma n'gaï* » — « *Prends ton fusil, blanc, tue-moi!* »

Devant ces cris qui semblaient partir du fond de l'âme je me retirai...

Chez le blanc, plus la perte est cruelle, plus la douleur est profonde et plus il faut de temps

pour adoucir le chagrin; chez le noir, c'est précisément le contraire!

Je remarquais journellement que le pagne de ma libérée s'émiettait de plus en plus; lorsque, le cinquième ou sixième jour, il n'en exista plus rien, le deuil était terminé. Le lendemain, elle avait repris ses anciens vêtements et vaquait à ses occupations.

Deux jours après le départ de l' « *Auguste Beernaert* », c'est-à-dire quartorze jours juste après la nouvelle de ce malheur, je vis se diriger vers moi les femmes de la factorerie qui venaient en députation solliciter du « *bon* » blanc, pour leur infortunée compagne, la permission de se consoler dans un nouvel hymen.

« *D'jambité!* » (1) fis-je; aussitôt notre beau sexe de crier, chanter et danser. Les notables du village, sur sa réquisition, font détonner quelques vieux mousquets à pierre, et notre héroïne, d'une vingtaine d'années à peine, put convoler en justes noces après 14 jours de veuvage. Les lois ne sont pas aussi exigeantes en Afrique que chez nous!

(1) Je m'en moque!

J'appris dans la suite que c'était son sixième mariage légitime; à vingt ans, six époux! Le *record* était établi!..

Le 4 décembre, l' « *Archiduchesse* » mouillait à l'Equateur et débarquait un second agent pour le service de la factorerie.

Trois mois et demi s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Equateurville et je n'avais plus eu à souffrir de la fièvre; je croyais cet ennemi vaincu lorsque, le 12 décembre, il vint encore m'assaillir. Cet assaut cependant ne dura que vingt-quatre heures, et, le lendemain, j'étais à peu près remis; aussi me décidai-je à préparer marchandises, vivres, pirogue, le matériel nécessaire en un mot, pour faire un voyage de dix à quinze jours.

Le 14 décembre, vers neuf heures, mon expédition était prête et je donnai le signal du départ.

La journée se passe tout entière à descendre le Congo jusqu'à *Irebou*, où nous arrivons à neuf heures du soir. Nous suivons le courant, aussi je scinde mon équipe en deux, et huit hommes pagayent pendant que les huit autres se reposent.

Dès la première heure, je m'aperçois que j'ai commis une faute! Je ne suis pas complètement remis de ma fièvre et ne peux supporter aucun aliment.

A peine arrivés au poste de la mission, mes noirs, éreintés de fatigue, s'endorment profondément autour d'un feu de bois, tandis que, couché dans une petite hutte construite à l'avant de la pirogue, j'appelle en vain un sommeil réparateur. Nous avons mouillé dans une crique tout entourée de hautes herbes, c'est dire que les moustiques y pullulent, et comme je n'ai pas eu la précaution de prendre ma moustiquaire, je suis dévoré par ces cruels assaillants. La fièvre d'autre part me saisit de nouveau. Je passe la moitié de cette cruelle nuit d'insomnie à chercher, sur ma couche, les positions les plus avantageuses pour éviter les coups de l'ennemi. Je me voile la figure d'une pièce d'étoffe dépliée... je transpire; je jette des journaux sur ma tête... j'étouffe... De guerre lasse, je me lève et vais m'étendre sur la terre au milieu de mes hommes. Là enfin, roulé dans ma couverture je parviens, — par malheur! — à m'endormir. A six heures, en

effet, je m'éveille mais tout transi de froid et tout humide des vapeurs épaisses qui recouvrent le fleuve. Je mets plus d'une heure à me réchauffer!

Au lieu de retourner en hâte à ma factorerie, je poursuis ma route, donnant l'ordre aux rameurs de mettre le cap sur le lac Matumba.

Troisième faute!

J'appuie précisément sur ces circonstances pour établir une fois de plus que, souvent, l'on ne doit rechercher l'origine des maladies qui causent tant de malheurs en Afrique ou forcent tant d'Européens à abandonner l'œuvre qu'ils ont entreprise, qu'aux imprudences qu'ils commettent et dont ils sont naturellement les victimes...

A peine sortons-nous du fleuve pour prendre le canal qui doit nous conduire au lac, que l'eau disparaît sous une mer de verdure.

Nous naviguons à travers de hautes herbes qu'écarte la pirogue pour nous livrer passage.

Plus loin c'est un troupeau d'hippopotames qui nous barre la route et dont nous devons attendre le lent défilé pour pouvoir continuer, tant leur nombre est considérable. Nous ne

pouvons avancer sans risquer de nous voir lancer en l'air par un coup de tête d'un de ces fâcheux personnages.

A gauche, sur les bords de la rivière que nous remontons, une végétation luxuriante, aux teintes les plus vives et les plus riches, entoure de nombreuses huttes indigènes. Vers dix, heures nous abordons dans le premier village important, où le capita m'affirme qu'il se trouve plusieurs pointes d'ivoire.

Sous un vaste hangar couvert d'herbes sèches, j'essaye d'avaler une couple d'œufs pendant que le capita débat l'achat d'une dent. Cette opération, toujours accompagnée de véhémentes et interminables discussions, nous tient jusqu'à deux heures de l'après-midi, heure à laquelle nous reprenons notre voyage.

Devant nous s'étend un immense lac, dont les eaux grisâtres ont un reflet argenté; çà et là, des bancs de sable ou des îles qu'habitent de grands échassiers. Nous laissons cependant cette vaste mer intérieure, pour suivre un passage sous bois, forêt inondée, par laquelle nous devons, selon mon cicerone, parvenir beaucoup plus tôt au village suivant.

Les pagayeurs, comme saisis d'un certain respect sous cette voûte de verdure, où règne une demi-obscurité, cessent leurs chants; le bras de celui qui, d'un morceau de bois, frappe le bord de la pirogue rythmant leurs coups, s'arrête, et moi-même je me laisse aller à une douce rêverie.

Tout à coup la pirogue se ralentit, je me soulève et jette les yeux sur mon équipage. Les regards expressifs de mes hommes se dirigent d'un arbre voisin sur moi... Mon boy, du doigt, me désigne un *moumpôso* (acajou) dont le tronc est brisé en deux.

La partie supérieure, renversée dans l'eau, nous barrait la route et, au sommet du tronçon encore debout, un peu en-dessous de la rupture, un monstrueux reptile, enroulé sur ce bois mort, dormait de ce sommeil digestif qui lui est propre.

D'un mouvement rapide, je saisis l'arme que j'avais sous la main : un simple chassepot transformé. Je tire; un filet de sang noirâtre tombe goutte à goutte dans l'eau, et le terrible serpent, déroulant ses anneaux, se tord, se détend, puis se laisse couler à fond.

— « *Yo mayélé minghi, mundélé!* — toi, fort adroit, blanc, — s'écrient-ils, mais au même instant et avant que j'aie pu les arrêter, deux hommes plongent dans l'eau pour tâcher de saisir le déjeuner qui leur échappe.

C'était un boa de la plus grande taille.

Nous sortons enfin de ce couloir et, après quelques centaines de mètres de navigation sur le lac que nous avions rejoint, nous sommes chez le chef *N'Ghéro.*

La détonation de ma carabine avait déjà averti tout le village de l'arrivée d'un blanc, aussi une foule compacte s'était portée à la rive pour voir débarquer le « *mundélé* ».

Mon capita, bien connu de ce puissant chef avec qui il était depuis longtemps en relations commerciales, — ils s'étaient anciennement vendu et acheté des esclaves, — me présenta au puissant *Moukoungi* (1) comme le *moukoukrou* de *Bokoti* (2), et ce qui me rehaussa surtout dans l'estime mon futur ami, ce fut une petite indiscrétion que commit mon employé en révélant

(1) Chef de village.
(2) Equateurville.

secrètement à ce chef que je possédais en ce moment beaucoup de « *mossolos* » (1).

Quoique les dehors de cette présentation eussent presque pris les proportions d'une ambassade, mon « *N'Ghéro* », en dépit d'une politesse affectée, ne se montra que très sobre de discours et refusa presque d'entrer en négociation d'affaires avant de pouvoir m'appeler « *son frère de sang* ».

C'était un honneur que j'aurais volontiers décliné; il fallut m'y soumettre.

Cette cérémonie fort simple consiste en une légère incision que mon capita fit à chacun de nous, au bras droit, à l'aide d'un vulgaire petit couteau de traite et sur la lame duquel je relevai la marque : « *Licot Namur* ».

Dès qu'une goutte de sang paraît à chacun des bras ainsi entaillés, on les rapproche l'un de l'autre de manière à ce que les deux plaies soient en contact.

Cet échange de sang constitue la fraternité du corps, reste à établir celle du cœur!

A cet instant, paraissent deux esclaves de mon

(1) Richesses, objets de valeur.

quasi frère, — il ne l'est pas encore tout à fait, — qui m'amènent deux magnifiques chèvres, tandis que la personnalité la plus en vue de son harem s'avance et m'offre un panier d'œufs.

J'appelle *Saliboko*, — mon boy, — qui, sur mon ordre, étale bientôt aux pieds du puissant autocrate du lac quelques yards d'étoffe aux plus vives couleurs. Moi-même, je lui offre un fez rouge, qui remplace aussitôt, sur son chef, un chapeau, un semblant de chapeau plutôt, qui n'aurait pu trouver une appellation exacte dans aucune langue.

Anciennement, il n'y a pas dix ans même, l'accomplissement de cet acte exigeait beaucoup plus de cérémonies, mais maintenant on abrège car il s'est produit beaucoup trop de frères, et vraisemblablement le surcroît de production nuit en tout !

Mais il se fait tard, et mon indisposition croissante ne me permet pas de prolonger ces causeries interminables. Mes hommes disséminés dans le village boivent à notre fraternité, flirtant peut-être avec le jeunesse du hameau; quant à moi, j'essaye de m'étendre sur le lit de palmier de ma pirogue et parviens, tant bien que mal, à m'endormir.

Une tempête me réveille en sursaut au milieu de la nuit. Sur l'immense étendue du lac, les vagues déferlent comme en pleine mer, et le vent qui les soulève nous fait bientôt ressentir un flux et reflux de mauvaise augure. Le flot et le jusant secouent la pirogue qui, tirée à demi sur la grève et amarrée par une forte liane aux arbres de la rive, menace de se fendre par le milieu.

Je réveille mon boy qui appelle l'équipage, et des « *ho hisse!* » comme en poussent nos ouvriers dans les docks maritimes, retentissent bientôt accompagnés des timbales célestes.

L'embarcation est cependant tirée à sec et je peux dormir tranquillement.

Les riverains du lac Matumba sont pêcheurs avant tout; l'ivoire ne s'y trouve que par hasard, et les populations ne rentrent guère dans la catégorie des fournisseurs de billes de billard. Par contre les forêts sont riches en lianes-caoutchouc dont j'ai pu reconnaître différents types, et il est incontestable que les premières factoreries qui s'y établiront, — en poussant le nègre à travailler cette gomme si appréciée, — y feront de splendides affaires.

Après avoir acheté une maigre dent de douze

kilos, nous cinglons vers la demeure de papa *Ikoko*.

Les révérends MM. Clark et Finch ont établi une mission dans le village d'*Ikoko* depuis deux mois à peine. Je tombe donc en plein déballage chez ces messieurs qui me bourrent d'opium, d'aconit, d'ipécacuana, etc... J'ai la dysenterie!

. . . . . .

Après deux jours de repos, je décide cependant de poursuivre jusque chez *n'Kaké*.

N'Kaké! ce nom seul inspirait une mortelle frayeur à mes hommes! *N'Kaké* était pour eux synonyme de captivité, supplice, mort... que sais-je!

Je dus, sur les conseils des deux américains, faire croire à mon retour à *Irebou* pour pouvoir emmener mon équipe, qui voulait déserter.

Nous partons donc et, à peine à 100 mètres de la rive, le capita, qui avait reçu des ordres spéciaux, fait évoluer la pirogue, tournant la pointe vers le sud du lac.

Stupeur de mes hommes! Je crie; ils pagayent. Deux cependant plus convaincus de leur trépas prochain que les autres, et de deux maux choisissant le moindre, préfèrent encore tenter de

regagner la rive à la nage, au risque de se faire croquer par les crocodiles, que d'affronter le courroux de ce terroriste.

Bientôt nous quittons le lac pour prendre divers canaux ou marigaux qui nous conduisent dans une petite rivière que les indigènes m'affirment se prolonger encore un jour dans l'intérieur et vers le nord.

Nous suivons, pendant deux heures, le cours capricieux du canal, puis nous entrons de nouveau dans un magnifique sous-bois; enfin, brusquement, nous arrivons chez *N'Kaké*, vers cinq heures et demie du soir.

A notre approche, quatre personnages qui montaient une petite pirogue s'enfuirent éperdus, et comme nos hommes, faisant force rames, étaient sur le point de les rejoindre, ils sautèrent tous les quatre à l'eau à 50 mètres de la rive et se sauvèrent à la nage, luttant contre les plantes aquatiques dans lesquelles ils s'embarrassaient, courant le plus grand risque d'être submergés.

Nous parvenons cependant à la rive en même temps que ces créatures effarouchées et, à notre grande stupéfaction, nous reconnaissons des femmes dans un costume plus que décolleté.

Nous avons inspiré une telle frayeur aux sujettes de cet imposant potentat que nos discours amicaux, nos serments de fraternité, ne peuvent les convaincre de notre mission toute pacifique et que c'est à peine si nos présents peuvent calmer les appréhensions de ces naïades timorées, — *timent Danaos et dona...*

S'élançant dans les sentiers qui conduisent au village, elles apportent la nouvelle de l'arrivée du blanc, et, quelques instants après, paraît devant nous *N'Kaké*, le terrible *N'Kaké*, qui nous regarde avec un sourire très incisif! — les antropophages se taillent les dents en pointe.

Nous lui exposons vite le but de notre voyage et, comme la nuit approche, nous remettons au lendemain nos négociations.

Je donne à quatre hommes les carabines et distribue à chacun six cartouches; moi-même je glisse mon revolver sous « *l'oreiller* » (!) puis nous nous endormons.

Mais ma maladie avait empiré, les maux de ventre me réveillèrent plus de vingt fois sur la nuit et ce ne fut que le matin que je pus goûter un peu de repos.

Le lendemain à neuf heures, nous repartons pour arriver vers midi à la « *Baptist Mission* » où nous passons le reste de la journée.

Le 20, je quitte ces messieurs qui me conseillent de regagner Equateurville en toute hâte; je remercie d'un vigoureux *shak-hand* l'aimable M. Clarck qui m'avait forcé, pendant trois nuits, d'accepter son lit, alors que lui dut se contenter d'une chaise longue.

Je me charge de leur courrier que je remets à *Irebou*, à 8 heures du soir.

Le 21, madame Clarck, — qui habitait *Irebou* en attendant le complet établissement de la maison d'*Ikobo*, — vient m'offrir quelques œufs et deux boîtes de lait concentré, la seule nourriture que mon estomac pût supporter.

J'avais ordonné à mes hommes de pagayer sans cesser afin d'être à l'Equateur le lendemain, mais un orage nous força, au commencement de la nuit, à nous retirer sous un massif, le long du fleuve.

Le 23, nous continuons à remonter le Congo. Seize pagayes luttent contre la force du courant, lorsque, vers dix heures, « *Le Roi des Belges* » arrive derrière nous. Nous le hélons;

il s'arrête. On amarre la pirogue au steamer. A six heures du soir nous sommes à Equateur !

CHAPITRE XIV

D'Equateur à Kinchassa. — Manyanga. — Luvituku. — Matadi. — Comment on rate le bateau d'Europe. — A bord de l' « Afrikaan ». — Rotterdam.

A peine de retour, je suis obligé de me mettre au lit. Le docteur Reusens, appelé en toute hâte, me prodigue tous les soins que nécessitait la terrible maladie dont j'étais atteint. Sur son ordre, le 5 janvier 1894, après avoir remis l'inventaire de ma factorerie à l'agent arrivé depuis un mois, je m'embarque à bord de la « *Ville de Bruxelles* », pour regagner la côte.

Le capitaine, atteint subitement d'une fièvre hématurique, est obligé de stopper quatre jours à *Lukoléla*, pendant lesquels l'agent de ce poste

charge notre steamer des bois préparés pour être descendus au chantier de Léopoldville.

Le 9, enfin, nous continuons notre descente et, le 12, à quatre heures après-midi, je débarque à Kinchassa. Rectifions : l'on me débarque, car, durant les quatre derniers jours du voyage, je n'avais pu quitter ma cabine et, à mon arrivée, le gérant de la factorerie dut me faire transporter en hamac dans une chambre, tant j'étais faible et incapable de marcher. Jusqu'au 24 janvier, je restai en traitement dans cette station; le 25 enfin, sur certificat médical du docteur Sims, qui déclarait urgent mon transfert à la côte, je prends la route des caravanes.

De Kinchassa je passe à Léopoldville, puis continue quatre jours sans rencontrer un Européen, sans voir d'autres visages que ceux de mes porteurs de hamac et de bagages; ne prenant que du lait et des œufs, voyageant enfin tout le jour sous un soleil brûlant, dont les rayons perçaient la couverture tendue au-dessus de moi en guise de parasol.

Les porteurs, qui couraient au petit trot à travers la *dimba,* — immense plaine herbeuse et ondulée dans laquelle poussent çà et là

quelques arbres rabougris, — m'occasionnaient des douleurs cuisantes. Je dois recourir nuit et jour au flacon de laudanum; j'arrive à en consommer cent cinquante gouttes par jour, tant pour calmer mes maux de ventre que pour appeler sur mes paupières un sommeil rebelle.

Le 29, je suis à *L'Inkissi,* où je rejoins MM. Legat et Scheerling, officiers de l'Etat, qui rentrent en Europe. Je continue en leur compagnie jusque *Manyanga*, où j'arrive le 31 janvier, à huit heures du matin, accomplissant ainsi en cinq jours la moitié de la route des caravanes, trajet qui m'avait demandé précisément le double de temps au départ... mais j'étais porté... et l'on courait!

Ici, un obstacle surgit. La guerre sévissait dans le district des cataractes, aussi le portage était nul et je dus attendre quinze jours avant que l'on ait pu recruter une caravane pour me transporter à Matadi.

Quinze jours sous ce ciel brûlant! dans cet étouffoir de *Manyanga* qui m'asphyxiait lentement mais sûrement!

Enfin, il nous vient des porteurs de la rive française et l'on se prépare.

Le 14 février, un autre agent de la S. A. B. me rejoint, et nous reprenons la route des caravanes nous dirigeant vers *Luvituku*, afin de contourner ainsi les parages où sévissait la guerre.

Nous apercevons cette station au déboucher d'une plaine immense que nous traversons depuis deux heures déjà. Nous sommes sur la cîme d'une colline d'une altitude de 400 mètres... la descente est à pic, aussi les dix porteurs sont-ils réquisitionnés. Ils me supportent de tous côtés. La raideur de la pente devint telle à un certain moment que de la position horizontale, j'en étais arrivé à être parfaitement debout et que je devais me cramponner au bambou qui supportait mon véhicule... Tout tournait dans ma tête affaiblie... Un instant, je crus tomber dans le vide!

Nous arrivons cependant, et le 19 nous nous remettons en marche.

Comment appeler cette route des caravanes de Manyanga à Luvituku et de Luvituku à Matadi? « *Le chemin du calvaire...* » Je ne trouve pas d'autre appellation. Que de souffrances physiques, et morales surtout! Et malgré cela, on a encore de ces transports de bonheur,

de ces élans d'enthousiasme à la vue des sites qui se déroulent devant les yeux! Le cœur éprouve, malgré lui, un sentiment de douleur à l'idée que, bientôt, il va quitter cette terre magique!

La route que nous parcourons est naturellement plus longue que celle que nous avons suivie pour monter. Un simple coup d'œil jeté sur la carte le prouve immédiatement. Le détour de Manyanga à Luvituku et puis la distance de ce dernier poste à Matadi qui est plus grande que celle de Manyanga à Matadi, nous occasionnèrent une perte de quatre jours.

Si, comme on l'a vu lors de mon premier parcours, je me plaignais des montagnes sans fin que traverse cet itinéraire, par Luvituku l'on n'éprouve pas cet inconvénient mais un autre et non moins grand, à mon avis. Je veux parler des marais profonds et larges parfois d'un demi-kilomètre que l'on rencontre sur cette route.

Quatre ou six hommes portent mon hamac au bout de leurs bras tendus en l'air au-dessus de ces mares puantes et noirâtres; malgré leurs précautions je frole l'eau.

Le plus grand marais que je traverse ainsi est d'un aspect imposant et grandiose. Je suis parfaitement à l'ombre, car, sur un lac de plus d'un mètre de profondeur, s'élève une magnifique forêt. Ces grands arbres, cette eau calme, ces porteurs, l'ensemble enfin de cette scène forme certainement un sous-bois magnifique et digne de l'admiration du peintre le moins enthousiaste.

Toutefois cette route parsemée de marais n'est pas des plus saines. Harcelés par la chaleur, les porteurs qui se jettent gloutonnement sur cette eau noire, remplie de matières en décomposition, d'immondices les plus fétides, en payent les conséquences.

Après avoir séjourné une nuit auprès d'un marais de ce genre, appuyé sur l'épaule de mon boy, je me hasardai, malgré ma faiblesse, à faire quelques pas. Bientôt j'arrivai sur le bord de l'étang et je vis, — ce spectacle est loin d'être rare en Afrique, — le cadavre d'un noir surnageant dans les hautes herbes. Il pouvait y être depuis des jours, des semaines même, mais quel ne fut pas mon étonnement, en apprenant qu'il y était depuis la veille seulement, et que

c'était un de mes porteurs de hamac, de sorte qu'il ne m'en restait plus que neuf!

Mais bientôt nous rencontrons des tentes aux abords de notre route, et divers agents occupés aux travaux de l'avancement du chemin de fer viennent nous saluer au passage. C'est *Kengé N'Lemba,* où arrive déjà la voie ferrée que nous traversons (1), et la première station en exploitation de la ligne de Matadi au Stanley-Pool. *Kengé* se trouve à quarante-deux kilomètres de Matadi. Déjà, autour de cette gare, se massent les constructions de la *Société Anonyme Belge*, de la *Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap, du chemin de fer* lui-même, de la *Mission Catholique Belge*, de particuliers enfin.

Bref, le lundi 26 février 1894, à neuf heures du matin, j'arrivais à Matadi.

Immédiatement l'on fait chercher les docteurs Legros et Villa du Chemin de fer, qui sont unanimes à se prononcer sur mon retour immédiat en Europe.

Un steamer était en rade « *Le Matadi* » de Liverpool; il devait lever l'ancre à midi.

(1) Février 1894.

Je m'empresse de terminer mes préparatifs mais malheureusement les pièces administratives me retiennent au bureau jusqu'à près de midi. Néanmoins je descends dans la baleinière et huit Accras s'empressent de fendre les eaux de leurs rames. A peine tournons-nous la pointe qui nous cache le *pier*, que le canon du « *Matadi* » gronde; l'ancre dérape et bientôt, après avoir évolué lentement, le vapeur s'éloigne : nous n'en étions plus qu'à une encablure!..

Nous retournons à la factorerie, et à deux heures, je repars, sur les conseils du gérant, qui m'engage à rejoindre le steamer à *Moussouk* où, disait-il, il devait s'arrêter tout l'après-midi pour prendre du « *cargo* ».

Partis à deux heures, nous passons heureusement le « *Chaudron d'Enfer* » et, à cinq heures, mes noirs me débarquent à *Moussouk*, au milieu d'un effroyable orage...

Le steamer était parti pour Boma depuis une heure!

Mon équipage veut continuer, mais je m'y oppose formellement et nous rebroussons chemin vers Matadi.

S'il faut trois heures pour descendre, il

en faut six pour remonter et c'est ce que j'appréhendais.

Bientôt la nuit arrive, sombre comme ces nuits d'orage; la pluie redouble. Notre barque avance péniblement; à chaque instant, elle donne contre les rochers que l'on ne peut éviter qu'à la lueur de chaque éclair : notre seul phare.

Il est dix heures, ou à peu près, nous sommes dans le « *Chaudron d'Enfer* », et les rames deviennent impuissantes. Deux hommes se jettent à l'eau et remorquent la baleinière au moyen de la longue chaîne qui lui sert d'attache... ils marchent le long de la rive, glissant de rocher en rocher, ayant de l'eau tantôt jusqu'aux genoux, tantôt jusqu'au cou, tandis que les autres se servent de leurs rames comme de crochets ou de perches pour faire franchir à l'embarcation ce courant impétueux. Tout à coup la barque heurte un roc et se couche sur le flanc... c'est fini, pensé-je en moi-même!!!

Enfin les hommes parviennent à la dégager et nous atteignons Matadi!

Les quinze premiers jours de mars se passèrent dans une lente agonie; je ne quittais plus le lit.

Le 16, nous prenions, à cinq, passage sur le « *Moriaan* » qui nous déposait, le 18, à Banana.

Le 21, nous quittions l'Afrique à bord de « *L'Afrikaan* » et, le 15 avril 1894, je débarquais à Rotterdam, parfaitement guéri.

EN FORME DE CONCLUSION

J'ai entrepris la rédaction de ce voyage quelques jours avant que la Belgique soit appelée à se prononcer sur la question capitale qui l'agite en ce moment : LA REPRISE DU CONGO.

Si, dans tout le cours de ce récit, je me suis départi du rôle de simple narrateur que je m'étais assigné, je vous prierai, ami lecteur, de m'excuser et de pardonner à un sentiment d'exaltation ou d'enthousiasme qui, malgré moi, s'est réveillé, à certains moments, au souvenir des heureux jours que j'ai coulés sous ce beau ciel d'Afrique.

J'avais exclu toute politique coloniale de

mon sujet, et mon seul but était de faire à ceux qui ont bien voulu me lire le simple récit de mon voyage. Les circonstances actuelles me font un devoir de terminer d'une tout autre façon. . . . . .

. . . . . .

Il est regrettable que la solution de cette importante question, la plus sérieuse dont le parlement Belge ait eu à s'occuper jusqu'à ce jour, dépende de l'appréciation de gens très éclairés sans doute, de personnes qui n'agiront que la main sur la conscience et avec la conviction de ne poser qu'un acte profitable pour nos intérêts, mais qui, par eux-mêmes, n'ont rien vu!

Ah! s'il était donné à ceux qui ont mission de trancher cette question d'entrevoir seulement en songe cette terre d'Afrique, si pleine de richesses minérales et végétales, ce sol si fertile et si propice à l'agriculture, ces races intelligentes si susceptibles d'amélioration, ce Congo enfin qu'en peu d'années nous pourrions élever au faîte de la richesse industrielle, combien parmi eux modifieraient leur manière de voir!

Ce qui est étrange surtout dans cette question, c'est que, de tous ceux qui ont visité la terre d'Afrique, pas un, je ne dis pas : ne doute du succès, de l'avenir de cette colonie, mais n'a même songé un instant à en douter, et que le Congo n'a pas d'ennemis plus acharnés que ceux-là mêmes qui n'y connaissent absolument rien!

Ce qui est plus étrange encore, c'est que cette terre que nous hésitons à couvrir de notre pavillon, cinq ou six Puissances limitrophes la regardent d'un œil d'envie et se disputeront pour se partager ce gâteau que nous leur abandonnerions!

Est-ce donc une si mauvaise affaire?

Ma compétence en matière économique et coloniale est minime pour ne pas dire nulle, j'ai acquis cependant certains titres qui m'autorisent à donner ici mon appréciation :

Je crois la reprise du Congo l'acte de la politique la plus intelligente, le couronnement de l'œuvre la plus civilisatrice de notre siècle; et le

décret solennel que notre gouvernement dictera, le jour de cette annexion, s'inscrira en lettres d'or dans les fastes de notre histoire, dont il sera une des plus belles pages.

DT 646 .S6 1897
Un voyage au Congo,
Stanford University Libraries
3 6105 041 549 242

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIE
STANFORD, CALIFORNIA 94305-60
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.

DATE DUE

SEP 16 2003
SEP 06 2003